

FNA 0818 - Les Ratés

Thomas, Gilles

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANTICIPATION

GILLES THOMAS

LES RATÉS



GILLES THOMAS

Les Ratés

COLLECTION ANTICIPATION

FLEUVE NOIR

6, rue Garancière Paris VI^e

I

Lorsque je découvris l'annonce dans un journal du matin, j'étais tout à fait mûr pour la considérer comme une planche de salut, et pour tenter de m'y cramponner sans hésitation.

Trois mois plus tôt, la faillite de l'agence de publicité qui m'employait comme dessinateur m'avait projeté sur le pavé du chômage. Dès le départ, j'avais été sans illusions sur mes chances de trouver un emploi. Dans une France étranglée par une géante crise économique, la publicité se mourait. L'impossibilité de vendre du superflu à des gens réduits au nécessaire la tuait, peu à peu, de même que la disparition progressive des magazines hebdomadaires ou mensuels qui avaient été en support. Elle survivait à la Télévision, mais il s'agissait là d'une chasse gardée où je n'avais aucune chance de m'introduire.

Et, mis à part mon petit talent mur le dessin, je n'avais rien à offrir. Des études succinctes ne me permettaient pas d'aligner le moindre diplôme, en une époque où bon nombre de chômeurs pouvaient en présenter une liste impressionnante.

Je voyais, avec une terreur croissante, approcher la date limite à partir de laquelle mon allocation chômage, déjà insuffisante, serait totalement supprimée. L'État ne cessait, à coups de décrets successifs, d'en réduire le montant et la durée. Actuellement, nous en étions à un gros maximum de quatre mois de prise en charge.

Ensuite viendrait la carte me classant comme S.R. (sans ressources). Elle m'autoriserait à faire chaque jour la queue devant un Centre de distribution d'algovit. Et me permettrait, quand mon loyer impayé ferait de moi un sans abri de plus, de patienter aussi le soir en face d'un dortoir d'hébergement. Sans nulle certitude d'avoir la chance d'y pénétrer, la demande, en ce domaine, excédant en général de beaucoup l'offre.

Telles étaient en ce matin de novembre, mes riantes perspectives d'avenir, tandis que j'épluchais, en buvant une tasse de café, la maigre rubrique des offres d'emploi.

L'annonce y brillait comme une source dans le désert. Un encart, imprimé en gros caractères, cadré d'un solide trait noir :

RECHERCHONS HOMMES ET FEMMES POUR PARTICIPER A UNE
EXPERIENCE SCIENTIFIQUE.

EXCELLENTE REMUNERATION. LIMITE D'AGE : 25 ANS.
LES PERSONNES PUSILLANIMES NE SONT PAS SOLLICITES.

Suivait un numéro de visiophone à appeler sur la présélection.

Ma première réunion fut de me féliciter de ma chance. Il s'en fallait de quelques mois pour que j'atteigne la limite d'âge imposée. Et je ne m'interrogeai pas plus de deux secondes sur le "personnes pusillanimes", qui supposait un danger quelconque à affronter. Devenir un cobaye ne me semblait pas pire que ce qui m'attendait si je ne parvenais pas à me recaser quelque part.

J'avais jusque-là réussi, par un miracle d'économie calculé au centime près, à conserver mon abonnement visiophonique, en vue de faciliter mes recherches d'emploi. Je me précipitai sur mon appareil, plein d'ardeur, d'espérance, et... totalement désabusé. Je n'en étais plus à prier les dieux de la Chance à chaque appel.

J'obtins assez rapidement ma communication, et une standardiste affairée me fit patienter sur fond de musique. Mon écran refléta l'image d'attente de rigueur, en l'occurrence, un paysage de forêt en automne, rousseurs et feuilles mortes sur ciel bleu.

Je n'eus pas à me morfondre plus d'une dizaine de minutes. J'en déduisis que j'avais affaire à un employeur important, et qu'un grand nombre de personnes avaient été affectées au tri des candidats, sinon je me serais heurté à un bel embouteillage. Je n'étais sûrement pas le seul chômeur de moins de vingt-cinq ans, se jugeant, à tort ou à raison, dépourvu de pusillanimité.

L'étape suivante me remit aux bons soins d'une femme élégante, jolie, et redoutablement efficiente. Son visage lisse, maquillé avec un art discret, était sans âge, et me parut totalement déshumanisé. Elle possédait au plus haut point l'efficacité, le détachement, et la froideur polie du parfait robot. Je n'obtins pas d'elle l'ombre d'un renseignement. Ceux-ci ne me seraient fournis que "si ma candidature pouvait être retenue". Je n'appris rien que je ne sache déjà : participation à une expérience scientifique, en principe sans danger. J'appréciai le "en principe" à sa juste valeur, mais, de toute façon, je n'avais vraiment pas le choix...

Si elle jugea inutile de répondre à des questions, ma belle et froide interlocutrice ne se fit pas faute d'en poser. Elle mit en marche un appareil d'enregistrement, et cerna, éplucha, décortiqua ma personnalité, en s'introduisant sans inhibitions jusqu'au plus secret de ma vie privée.

Je n'en étais pas à mon premier interrogatoire, mais j'en avais tout de même rarement subi d'aussi complet. Et il ne s'agissait là que d'une présélection ! Je pouvais me préparer pour la suite, si suite il devait y avoir...

Je ne m'offusquai pas de cette inquisition. En notre époque de crise, les employeurs éventuels pouvaient se permettre des exigences que les syndicats auraient, quelque vingt ans plus tôt, jugées tout à fait inadmissibles. Depuis que je quêtais sur le marché du travail, j'en

avais vu bien d'autres.

L'entretien se termina sur le rituel et vague : "nous vous écrirons", et je cessai d'y penser immédiatement. Tout à fait inutile de rêver à une réponse qui ne viendrait sans doute jamais. Trois mois de démarches infructueuses m'avaient appris à borner sagement mes espérances.

Je terminai ma tasse de café refroidie. Un café ersatz, acide et amer. Les restrictions d'importation avaient placé le café en grains sur la liste des denrées à acquérir au marché noir. Je n'en avais plus les moyens.

Je repris mon journal, et pointai trois adresses qui valaient peut-être la peine d'une lettre de candidature. Je n'en étais plus à tenter de décrocher un poste dans ma spécialité. N'importe quel travail permettant de me faire à peu près vivre serait acceptable. Je savais taper à la machine, et j'étais capable de rédiger correctement. Entre autres choses, je tentais de décrocher un emploi de bureau quelconque.

Je pondis trois lettres bien léchées, et les accompagnai d'une photocopie de mon CV.

Je descendis les poster, avec le sentiment de jeter des bouteilles à la mer. J'essayai d'oublier que, de plus, le mauvais fonctionnement du service postal les ferait peut-être disparaître dans une oubliette.

La rue était froide, grise, et l'âcreté mordante du brouillard me fit le nez goutteux et les yeux larmoyants. Certains passants portaient des masques. On parlait, du reste, d'un projet de Loi visant à l'imposer aux habitants des grandes villes par temps de brume.

Je remontai chez moi. Le courrier du matin ne m'ayant rien apporté, je n'avais rien à faire aujourd'hui.

De l'époque faste où j'achetai sans trop compter, il me restait du papier à dessin. J'en sortis quelques feuilles, et m'installai.

Deux heures plus tard, le froid que je n'avais pas senti jusqu'alors me tira de ma création, une femme incluse dans un saule. Je découvris que mon quartier bénéficiait de l'une de ces coupures de courant tournantes que nous valait le dernier en date des plans économie d'énergie. Elles avaient remplacé, depuis peu, le système des arrêts généralisés à heure fixe d'autrefois. Imprévisibles, elles contraignaient mieux les usagers. En les empêchant, par exemple, de faire cuire leurs repas d'avance, ou de stoker de la chaleur dans ces appareils à accumulation nés au début de la crise d'énergie.

J'enfilai une robe de chambre sur mes vêtements, et me remis au travail.

Comme chaque fois que je dessine, j'étais tenaillé par une féroce envie de fumer. Le tabac avait été éliminé, en tant que superflu, de mon budget de chômeur. Il ne me manquait pas trop, sauf quand j'essayais de créer.

Ma femme-saule venait bien, et j'oubliai tout jusqu'à ce que ma fenêtre s'assombrisse. Le brouillard sur la ville avançait l'approche de la nuit, le courant n'était pas revenu, et j'allumai en pestant une lampe camping. Les cartouches de gaz étaient coûteuses, et pas toujours faciles à trouver, sauf au Noir.

Le froid commençait à m'engourdir, et devenait désagréable. Ma chambre de bonne, pompeusement rebaptisé studio, se situait sous les toits. Elle à refroidirent, de ce fait, plus rapidement. D'autant plus rapidement que, même lorsqu'ils marchaient, les radiateurs à peine tièdes ne dispensaient guère de chaleur. Le propriétaire de l'immeuble n'aurait jamais à craindre la grosse amende promis là ceux qui enfreignaient la loi des 18°.

J'avais pris l'habitude, sans trop de peine, de sauter le repas de midi. Avec ce résultat que je commençais généralement à mourir de faim vers cinq heures. Je m'offris un sandwich au pâté (l'essentiel de mon alimentation de fauché), et l'accompagnai d'une tomate coupée en rondelles. En rêvant d'un bifteck juteux, et en doutant fort que mon actuel régime ne reçoive jamais l'approbation d'un diététicien. Il est vrai que l'algovit n'aurait guère mieux valu. Cette pâtée verdâtre, à base d'algues enrichies de vitamines, est censée constituer un aliment complet. Malheureusement, ceux qui ont contrains de s'en repaître ne tardent pas à présenter des signes évidents de malnutrition.

Le courant ne revint pas de la soirée, et je me couchai tôt.

Fais de beaux rêves, Julien Méry.

II

La convocation arriva alors que je ne l'attendais plus du tout.

Durant plusieurs jours, j'avais sillonné la ville en tous sens, et passé des heures en attente morose, avant d'être soumis à des tests ennuyeux. Je m'étais rendu trois fois dans des banlieues industrielles aussi laides que lointaines. Tout cela sans le moindre résultat.

J'avais négocié, à perte bien entendu, la vente de certaines choses dont je pouvais me passer, pour me permettre de régler ma prochaine quittance de loyer. J'avais terriblement peur de la rue, et des dortoirs d'hébergement. J'approchais peu à peu de ce désespoir qui poussait certains chômeurs à rançonner la Société qui les rejetait. Le nombre des racleurs augmentait chaque jour, et le Gouvernement, débordé par cette vague croissante de criminalité, envisageait très sérieusement de rétablir les châtiments corporels pour certains délits. Solution déjà appliquée dans quelques pays européens.

Je comprenais mieux, aussi, et sans avoir besoin des explications d'un psychologue, le phénomène dit des "amoks. Qu'un être peu équilibré au départ bascule soudain dans une frénésie de meurtre, et choisie d'exploser en une apothéose d'assassinats, me devenait à présent compréhensible de l'intérieur.

J'étais partagé entre le découragement, et la colère.

La lettre que je reçus ne me rendit pas l'espoir. Je n'étais encore que présélectionné, et non accepté. Son en-tête : Société Anonyme de Recherches et d'Études ne m'apprit rien. Je n'avais jamais entendu parler de cette firme. Le texte me convoquait, en termes polis, pour le 2 décembre à 14h30. L'adresse : les Champs Élysées, et la somme élevée représentant le capital de base me confirmèrent dans l'idée que mes employeurs éventuels ne manquaient pas de moyens financiers.

L'impression s'affermait lorsque j'entrai, au jour et à l'heure dite, dans les bureaux de la SARE. Un univers climatisé, métal, cuir, et éclairage indirect. Bonnes lithographies de style classique sur les murs clairs, moquette, atmosphère feutrée, réceptionnistes souriantes et jolies, catégorie hors classe dans l'art de manœuvrer le client. Douceur aussi aimable que ferme, l'armature de fer dans une peau de velours. Beaux yeux de verre qui n'expriment rien. On pouvait se demander si elles avaient une vie personnelle, ou si, passée les heures de présence, on les désactivait pour les ranger dans un placard.

Je ne patientai pas plus d'une dizaine de minutes avant d'être introduit dans le domaine du Chef du personnel : Charles Brouis. Depuis que je cherchais du travail, j'avais passé suffisamment d'heures d'attente morose sur apprécier cette quasi-exactitude.

Brouis trônait derrière un somptueux bureau d'acier bruni. Il ne me fut pas sympathique, sans que je puisse clairement m'en expliquer la raison. Un homme d'une cinquantaine d'années, grand et mince, vêtu avec une couteuse et discrète élégance. Ses yeux noirs sans reflets, enfoncés dans des orbites creusées, me donnèrent l'impression de regarder, derrière ma silhouette devenue transparente, une autre présence visible pour lui seul. Sa peau avait une pâleur anormale et malsaine. Une bouche serrée, aux lèvres dures, s'entrouvrait à peine pour laisser passer des phrases concises. Il les calibrant, visiblement attentif à ne pas laisser échapper un seul mot superflu. Sa voix était froide, bien moulée, et son ton remarquablement uni.

L'une de ses premières questions concerna les motifs qui m'avaient poussé à poser à ma candidature. Je répondis par la vérité nue et crue. J'étais chômeur, avec peu de chances de retrouver un emploi dans ma spécialité. Et je n'avais pas le moindre désir d'en arriver à l'algovit, et aux dortoirs d'hébergement. Il ne fit aucun commentaire, et j'avais été bien incapable de dire s'il trouvait ma réponse satisfaisante ou non. Les questions suivantes cernèrent et décortiquèrent de nouveau mon personnage, plus subtilement toutefois que lors de mon premier contact avec la SARE.

L'entretien terminé, je me retrouvai, comme il fallait s'y attendre, seul dans une pièce sans fenêtres, en tête à tête avec un impressionnant paquet de feuilles à remplir. Rien que de très habituel. Test de QI, test de profil psychologique, et autres analyses coutumières. On pouvait se demander, toutefois, sur quelles raisons il était nécessaire de scruter ainsi jusqu'au fond de l'âme un candidat à une "expérience scientifique". Fait-on passer des tests aux cobayes ?

J'expédiai mes questionnaires avec l'aisance que donne la pratique. A quelques variantes près, ils se ressemblent tous. J'en étais à : *Vous croisez sur votre chemin un animal blessé. Comment réagissez-vous ?* Quand la lumière s'éteignit. J'eus à peine le temps de proférer un juron agacé avant qu'elle ne se rallume, après deux ou trois vacillements. Quelque part dans l'immeuble, un groupe électrogène avait pris la relève du courant défaillant. Très surprenant, si l'on tenait compte des données : prix prohibitif de l'essence, son strict rationnement, et surtout les difficultés d'attribution de l'autorisation indispensable pour user d'un groupe électrogène. D'évidence, en plus de solides moyens financiers, mes employeurs disposaient d'appuis sûrs à un échelon gouvernemental élevé.

Je commençais à m'interroger sérieusement sur les tenants et aboutissants de la SARE. Plutôt que de répondre à des questions, j'aurais bien aimé en poser quelques-unes. Dans quelle histoire, au juste, étais-je en train d'essayer de m'engager ?

Énigme pour le moment sans réponse. Je ne m'y attardai pas, et repris ma tâche fastidieuse. Il serait toujours temps de penser à mes propres exigences si je réussissais à me qualifier. J'en étais encore à ignorer le montant de mon éventuel salaire. Aux dires de Charles Brouis, il serait très confortable, mais n'avait pas encore été définitivement fixé.

Mes devoirs d'écolier terminés, j'en avertis une jolie secrétaire robot, qui me ramena à Charles Brouis. Je croyais en avoir terminé avec les formalités, mais il me signala que, si ma candidature était retenue, j'aurais ensuite à passer un examen médical. Ce qui me parut plus logique que le reste. La première condition exigée d'un cobaye ne doit-elle pas être la bonne santé ? Surtout si l'on envisage de lui inoculer quelque bonne maladie...

L'extérieur m'accueillit par la pluie froide mêlée de neige fondue qui tombait depuis le matin. La grisaille du ciel foncé répondait à mon humeur du moment. Je me demandais si être sélectionné par la SARE représenterait une chance ou un désastre. J'étais en train de devenir très "pusillanime". Quel était le but final de cette histoire ? Des visions pires que l'algovit et le dortoir défilèrent, en une succession d'images fort déplaisantes. Je les refoulai fermement. Dresser des obstacles d'avance est stérile.

La coupure de courant qui affectait le quartier avait mis les feux tricolores hors service, provoquant sur l'Avenue un remarquable embouteillage. Les conducteurs exaspérés se défoulaient en coups de klaxon rageurs. Une fois de plus, je me demandais s'il existait encore un seul Français dupe du miracle d'hypocrisie présidant à nos destinées. Depuis plus de cinq ans, la circulation sur roues était en principe interdite, sauf aux titulaires d'une carte de priorité. Il faut insister sur le "en principe". Difficile de croire, en effet, qu'un tel imbroglio de véhicules puisse être le fait des seuls réels prioritaires. Combien, parmi ces conducteurs hargneux, avaient absolument besoin d'utiliser leur voiture ? Mais notre pays a toujours été le Royaume des Lois innombrables, et de dérogations plus innombrables encore.

Ma ligne de métro ne fonctionnant pas plus que le reste, je rentrai chez moi à pied, en pestant contre la pluie glacé qui s'obstinait à s'infiltrer dans mon cou. Le trajet, Champ-Élysées-rue de Richelieu n'était pas terriblement long, mais j'arrivai au but trempé, les cheveux dégoulinant.

Marie-Hélène Brassac, dite Léna, m'attendait, assise sur le paillason. Elle s'adossait à la porte, la tête légèrement inclinée, avec la grâce abandonnée d'un jeune chat. Elle s'entortillait dans quelque chose de vaste, d'épais, un rutilant mélange de couleurs criardes, qui évoquait plus la couverture de cheval qu'un manteau.

Elle me sourit avec une douceur languide.

- Salut, Grand Chef !

- Salut, Astéroïde !

Formules de contact rituelles, et vieille plaisanterie qui date de nos premières rencontres.

Mon grand-mère maternel, originaire d'Amazonie, m'a légué, avec ses gènes, ce que Léna appelle une "remarquable tête de Sioux". En faisant preuve d'un superbe dédain pour la différence pouvant exister entre l'Amérique du Nord, et celle du Sud, elle prétend que je ferais merveille dans un western, d'où le Grand Chef, qui s'accompagne à l'occasion du qualificatif : Plume de Canard.

Elle-même est comédienne, très petit astre dans la constellation du spectacle, d'où l'Astéroïde. A remarquer qu'elle a de l'ambition, et ne désespère pas de devenir un jour Nova.

Elle tendit la main pour que je l'aide à se lever, et, remuant la tente-manteau, fit apparaître ce que ses plis avaient jusqu'alors dissimulé : un grand panier débordant de victuailles et de bouteilles.

Elle le brandit, et annonça, triomphante :

- Au problème de ce soir, Mesdames et Messieurs, un festin !

- En l'honneur de quel saint ?

- En l'honneur de saint ORTF. Je viens de toucher mon chèque.

Léna attendait ce chèque, cachet d'un petit rôle joué dans un téléfilm, depuis plus de huit mois. Tous ceux qui n'ont jamais eu affaire à un organisme d'État savent que ce dernier, s'il est toujours terriblement pressé d'encaisser ce qui lui est dû, a des mœurs d'escargot lorsqu'il s'agit de payer ce qu'il doit.

J'ouvris la porte, en félicitant Marie-Hélène d'avoir enfin empoché le fruit de son travail, et pris le panier. Il était lourd, et très rempli. Ma folle cigale avait, comme de coutume, pioché sans compter dans l'argent frais. Je me gardai bien de lui prêcher l'économie. Je n'aurais obtenu d'autre résultat que lui gâcher en plaisir. Elle est née panier percé, et ne changera jamais. Remontrances et objurgations glissent sur elle sans pénétrer. De l'eau sur les feuilles vernissées d'une plante tropicale.

Nous débutâmes les réjouissances par du jus d'orange additionné d'une bonne ration de rhum, et nous bavardâmes.

Je me sentais bien, et j'étais heureux de ne pas avoir devant moi la perspective d'une soirée vide et d'un repas de sandwiches. Heureux aussi de la présence de Marie-Hélène.

Elle n'est pas ma petite amie. C'est une amie tout court chère à mon cœur, et très proche. S'il nous arrive fréquemment de coucher ensemble, je ne pense pas que cela aille plus loin que l'épiderme. Mais l'affection qui nous unit est très solide.

Tandis que grillait la côte de bœuf, que doraient les pommes

de terre, et que chambrailait le vin, j'écoutai le récit mimé et très drôle des démêlés de Léna avec un annonceur durant le tournage d'une séquence publicitaire.

Je lui parlai ensuite de la SARE, et de mon espoir de devenir un cobaye bien payé.

Elle s'inquiéta, et le bleu de ses yeux remonta vers ses tempes.

- Tu es sûr que ce n'est pas dangereux, Julien ? Je peux te passer un peu d'argent si...

Je secouai la tête en riant :

- Tu n'aurais pas les moyens de m'entretenir, ma cocotte jolie, je suis trop cher pour toi.

Elle fonça les sourcils.

- Ne plaisante pas, voyons ! Tu ne sais même pas ce qu'ils vont te faire !

- Ils me le diront si je les sélectionne. Si ça ne me plaît pas, je pourrai toujours refuser.

- Qui sait ?

- Allons, Léna ! Moi aussi, j'ai de l'imagination, mais elle ne va pas au-delà de l'envisageable. Nous ne sommes plus à l'époque des nazis. Personne ne pourrait, de nos jours, pratiquer sur un être humain des expériences réellement dangereuses. Même pas en prétextant avoir obtenu son accord.

Elle soupira.

- Tu as certainement raison, mais je ne sais pas pourquoi, je trouve ça inquiétant. Tu me tiendras au courant ?

- Bien sûr.

Elle se leva, pour aller retourner la côte de bœuf qui embaumait. L'odeur me fit saliver. J'avais très faim.

Léna s'activait, préparant une salade, disposant les hors-d'œuvres dans des assiettes. Je jouais les pachas, vautré sur le divan, et la regardais faire. C'est un petit format de blonde, plus séduisante que réellement jolie. Ses yeux sont étroits, son visage aigu, sa bouche un peu large. Son corps a une grâce à peine anguleuse, et ses seins sont menus. Elle dégage une grande puissance attractive, due plus à la personnalité qu'à sa beauté. Elle est bonne comédienne, intelligente et sensible, et mérite certes mieux que ces petits rôles qui lui permettent de subsister tant bien que mal. Je lui souhaite de réussir, et il m'arrive de penser qu'elle y parviendra.

Elle m'apostropha :

- Secoue-toi ! Grand Chef Plume de Canard ! C'est presque cuit. La fidèle squaw aimerait que tu daignes débarrasser la table de ce foutu bordel.

Je me secouai. Le foutu bordel : dessins, crayons, fusains, gommes et pastels, fut évacué, et nous mangeâmes. Il y avait

longtemps que je n'avais plus fait un aussi somptueux repas. Mon estomac, déshabitué des bombances, refusa fromage et dessert.

Soirée parfaite. Nous nous soulâmes un peu, rîmes beaucoup, et partageâmes le plaisir en vieux complices qui ce connaissent bien.

Nous nous endormîmes serrés l'un contre l'autre.

*

**

Il s'écoula une semaine, chaque jour tristement semblable au précédent.

Je ne reçus pas l'ombre d'une réponse à mes lettres de candidature. Les employeurs pratiquent au plus haut poing les saines vertus de l'économie. Le gaspillage des timbres n'entre pas dans leurs mœurs. J'étais bien forcé, moi, de ne pas être avare en ce domaine. Je continuais à éplucher quotidiennement les petites annonces, et j'envoyais de nouvelles bouteilles à la mer, totalement désabusé. Le spectre menaçant, algovit-dortoir, me hantait sans répit.

Je mis au rebut une chemise au col percé. Ma garde-robe assez complète, tiendrait encore un moment, mais je commençais à avoir des problèmes de linge, et surtout de chaussures. Mes déplacements continuels, en majeure partie basés sur la marche à pied, les râpaient peu à peu. En remplacer une seule paire déséquilibrerait fâcheusement mon budget.

Une sourde colère me travaillait, née d'un sentiment de totale impuissant. Que faire ?

Quatre jours mornes de plus, et je reçus une lettre de la SARE. Je l'attendais moins encore que la première. J'avais cessé d'espérer.

Je lus, sans trop y croire, que j'avais passé avec succès l'étape sélection. Restait la phase ultime : l'examen médical. A cet effet, on me priait de bien vouloir me présenter, à jeun, le 18 décembre à 9 heures, dans une clinique située près de la Porte de Vincennes.

Je ne sus trop si je devais me réjouir. Il restait beaucoup d'impondérables. Je ne redoutais pas l'examen médical, j'avais toutes les raisons de me supposer en excellente santé, mais qu'allait-on me demander ? La situation de cobaye se révélerait-elle acceptable ?

Je visiophonai à Léna, que j'eus la chance de trouver chez elle. Elle ne brancha son transmetteur d'image qu'après avoir reconnu ma voix. Je la découvris en peignoir, un œil maquillé l'autre non, les cheveux en touffes de foin brassé par le vent. Nous bavardâmes un moment. Elle me remonta le moral, me communiquant un peu de cette chaleur de vie qui est la sienne. Elle me suggéra d'attendre tranquillement le résultat final avant de me faire de la bile, me souhaita bonne chance, et disparut. Elle avait rendez-vous pour une audition, et était très pressée.

Son conseil était bon, et je le suivis.

Je refoulai la SARE dans un arrière-plan de l'esprit, et j'attendis.

III

5 janvier. Début d'un an tout neuf que je voulais espérer prometteur.

J'avais passé avec succès l'examen médical, et j'attendais, dans l'antichambre de la SARE, que Charles Brouis me reçoive. Nous en étions aux choses sérieuses. Discussion, et signature éventuelle du contrat qui allait m'être proposé.

Ma satisfaction s'embrumant d'un tantinet d'inquiétude. La menace algovit-dortoir reculait, mais pour être supplantée par quoi ?

Charles Brouis avait remplacé son élégant costume gris-bleu par un ensemble vert très mode, qui ne lui allait pas. Ce style dernier cri ne s'assortissait pas à sa tête guindée, et la teinte crue du vêtement accentuait fâcheusement la pâleur malsaine de sa peau. Ses yeux noirs, ternes et creux, le faisaient ressembler à un singe souffreteux, costumé pour la piste du cirque.

Il me proposa siège, extirpa un dossier d'un tiroir, et fit démarrer l'entretien en me parlant argent. Ma rémunération avait été fixée à 36 000 francs mensuels nets.

J'eus quelque peine à dissimuler ma surprise. Même en tenant compte de la dernière dévaluation, la somme était très importante, et représentait beaucoup plus que je n'avais espéré.

Il mentionna ensuite, comme un détail sans importance, que le lieu où se dérouleraient les expériences était situé en province.

- Où exactement ? demandais-je.

Il chassa de son col une poussière imaginaire. Sa longue main maigre semblait balayer une objection.

- Monsieur Méry, le projet HS 1 auquel vous allez participer est secret. C'est un projet privé, mais qui a obtenu l'approbation du gouvernement. Il est essentiel que les fuites soient évitées. En conséquence, il existe un certain nombre de choses que je ne suis pas autorisé à vous révéler. Le lieu où se situe votre future résidence en fait partie.

Je tiquai. Projet secret, approbation du gouvernement, je n'aimais pas tellement cela. Et je commençais à comprendre la raison du salaire anormalement élevé. Un os se cachait sous la viande. Un gros.

- Je suppose, dis-je, en gardant mon amabilité, que vous ne me direz rien non plus sur la nature des expériences ?

- Je ne la connais pas moi-même.

Je fus certain qu'il ne mentait pas. Je soupirai, en me rappelant la réalité : j'étais un chômeur coincé dans un pays en crise économique, et non quelqu'un à même de discuter sur un pied

d'égalité. Cela, l'instigateur du projet HS 1 le savait fort bien, et Charles Broui aussi.

Je demandai :

- Quels sont les inconvénients dont vous pouvez m'avertir à l'avance ?

- Il y en a très peu, Monsieur Méry. Ceci, peut-être : durant votre séjour dans l'établissement affecté au projet, vous ne pourrez en aucun cas communiquer avec l'extérieur. Pas de courrier, pas d'appels visiophoniques, pas de sorties. Mais...

- J'aimerais croire que vous plaisantez ! Vous n'envisagez tout de même pas de m'emprisonner ?

Il fonça légèrement les sourcils.

- Monsieur Méry, vous êtes en train de déformer les faits. Je puis vous assurer qu'il ne s'agira aucunement d'une prison. Vous jouirez de tout le confort possible, les distractions ont été prévues, et vous serez totalement libre d'aller et venir à l'intérieur des...

- Des murs, complétai-je. Comme un animal est libre d'aller et venir dans son enclos. Je regrette, Monsieur Brouis, mais tout ceci ne me plaît guère, et...

Il me coupa sèchement :

- Rien ne vous oblige à signer le contrat.

Nous nous affrontâmes deux secondes. Les yeux sombres du singe malade contenaient un rien d'agacement. Il tapota son bureau de l'ongle, puis choisit de devenir conciliant.

- Monsieur Méry, il s'agit tout simplement d'éviter que notre projet ne devienne public avant l'heure. Une indiscretion pourrait avoir des conséquences fâcheuses. C'est le pourquoi des minimales restrictions qui seront apportées à votre libre arbitre. Fort peu de choses, je vous l'affirme. En compensation, vous toucherez une rétribution élevée, et vous serez de plus nourri, logé et vêtu. Je pense que le marché est équitable.

- Tout de même, dis-je, j'ai des amis, et...

- Des amis mais pas de famille ou même de liaison suivie, sinon vous n'auriez pas été sélectionné. Vos amis vous attendront et vous les retrouvez ensuite, exactement comme si vous aviez fait un petit séjour à l'étranger.

Je ne lui rétorquai pas qu'un jour à l'étranger m'aurait tout de même permis lettres et appels visiophoniques, et que je n'y aurais pas été bouclé derrière des murailles. L'affaire me déplaisait de plus en plus, et si j'avais eu la moindre possibilité de choix, j'aurais déjà quitté les bureaux de la SARE. Malheureusement...

- Quelle sera la durée du projet ? demandai-je.

- Nous l'ignorons encore. Votre contrat a été fixé à un an. Si le projet devait à poursuivre, nous le renouvellerions. S'il devait

s'interrompre en cours d'année, nous vous verserons une indemnité basée sur un demi-salaire pour les mois restant à courir.

- Et si je décide de rompre moi-même le contrat en cours ?

- Bien évidemment, vous aurez à nous verser un dédit, sur les mêmes bases.

Bien évidemment ! J'essayai de décider si je devais signer ou non, et je n'y parvins pas. L'histoire entière me déplaisait, mais, d'un autre côté, le salaire d'une année ferait plus que me dépanner. Alors ? J'avais tout de l'âne de Buridan. J'hésitais entre le foin et l'eau.

Brouis se taisait, sans s'impatienter. Ses yeux sombres regardaient, au travers de mon corps, je ne sais quelle vision lointaine.

- J'aimerais, dis-je, étudier ce contrat à tête reposée, et réserver ma décision jusqu'à demain. Est-ce possible ?

- Certainement. Je peux même vous donner trois jours si vous désirez le soumettre à un avocat, mais pas plus.

Je quittai les bureaux de la SARE, toujours aussi perplexe, le double du contrat dans ma poche. Agir, ou ne pas agir ? Signer, ou ne pas signer ? That is the question.

Le contrat, attentivement épluché dans la soirée (méfiez-vous des petits caractères!), ne m'apprit pas grand-chose de neuf. Je m'engageai pour un an avec la SARE, et voilà tout. Des clauses habilement tournées en jargon juridique me livreraient, si je signais, à leurs bons soins pendant douze mois. J'étais garanti contre une rupture de contrat, mais eux aussi. Autrement dit, pas question de changer d'avis en cours de route. Je n'avais nulle intention de consulter un avocat trop cher pour ma bourse, mais qu'aurait-il découvert de plus ? Pas grand-chose, sans doute. Le texte me semblait très suffisamment clair.

D'ordinaire, je suis partisan des décisions rapides, mais là, l'heure du sommeil arriva sans que j'aie réussi à opter.

Je me couchai, et m'endormis. La nuit porte conseil.

J'eus l'impression de m'éveiller. J'imagine que je dus rêver, en réalité, rêver que je retrouvais la conscience, et non me dégager vraiment du sommeil.

Dans cette bizarre réalité irréelle, alors que j'alignais des arguments pour ou contre la SARE, des mots étrangers se mêlèrent à ceux que brassaient mes pensées :

Accepte. Accepte. Signe. Nous aurons besoin de toi. Signe, et tout ira bien.

En même temps, je devinais une présence, chaude et accueillante, qui me réclamait comme une partie d'un tout. Un ami très cher, tout proche, m'appelait, et me conseillait de signer ce contrat.

Les mots-pensées revinrent :

Oui. C'est ça. Signe. Tout ira bien, pour toi et pour nous.

Puis la netteté du rêve s'effilochoa en lambeaux chimériques, et je m'engloutis dans le sommeil profond.

Lorsque je me levai, le lendemain matin, je découvris que ce rêve sans doute inspiré par mon subconscient, avait clarifié mes idées. Je pris la décision de signer. J'avais bien peu à perdre, et sans doute quelque chose à gagner. A quoi bon tant hésiter ? Quel cauchemar serait pire que l'algovit-dortoir ?

Léna me visiophona peu après, et apprit ma décision. Elle ne m'en félicita pas.

- Je crois que tu as tort, Julien. Ce projet laisse beaucoup trop de choses dans l'ombre. A mon avis, tu ne devrais pas accepter. Tu finiras bien par dénicher un travail quelconque, ou même par vendre quelques-uns de tes dessins. En attendant, je pourrais...

- Non, Léna. Tu n'es pas assez riche pour que je vive à tes crochets, et tu le sais très bien. J'ai opté pour la bonne solution, la seule, en réalité, et je m'y tiendrai.

- Mais, Julien, je...

- Non, Léna !

Ses yeux remontèrent vers ses tempes, comme toujours lorsqu'elle est contrariée.

- Tête de mule ! Sale Indien ! Tu n'es plus mon Grand Chef !... Julien, tu réalises quel souci je vais me faire pour toi ? Un an sans savoir ce que tu deviens !

- Ne t'inquiète pas. Je m'arrangerai bien pour te donner de mes nouvelles. Ils ne vont pas m'enchaîner. Je me débrouillerai.

Je le pensais réellement. Leur souci du secret ne me concernait pas. Raconter mes petites affaires à Léna ne ferait pas la une des journaux. Moi non plus, je n'avais guère envie de passer douze mois sans rien savoir d'elle. Je tenais à son amitié. Assez pour que je me sois demandé, une fois ou deux, si je n'étais pas un peu amoureux, sans le savoir ou sans vouloir clairement me l'avouer.

Si la SARE entendait me traiter en prisonnier, j'agiserais comme tel. Je m'arrangerais pour envoyer, et bien entendu recevoir, quelques messages clandestins. Il est toujours possible de trouver un gardien à vendre, et j'allais devenir assez riche pour me permettre d'en acheter un.

*

**

J'écourtai le délai qui m'avait été accordé, et revis Brouis dès le lendemain.

Je signai les feuillets du contrat, et il me promit de me retourner au plus tôt mon propre exemplaire, dûment paraphé par le directeur de la firme.

Il me pria de ne pas quitter Paris, et de vérifier chaque jour mon courrier. La date du départ me serait annoncée par lettre. Il croyait toutefois pouvoir me dire que rien ne se présenterait sans doute avant le début de février.

Je m'en moquais. Mon salaire commençait à courir à dater de la signature du contrat. S'il leur convenait de me payer sur rester chez moi, je n'allais certes pas m'en plaindre.

Je me retrouvai sur l'Avenue des Champs-Élysées, assez euphorique. Le froid vif me fit remonter le col de mon manteau. Je n'avais pas très envie de rentrer chez moi, et je cherchai refuge dans un bistrot de la rue de la Boétie.

Je m'offris un apéritif, puis, la bonne humeur aidant, un paquet de Gitanes. J'ai souvent entendu dire que la première cigarette, quand on n'a pas fumé depuis longtemps, est détestable. Tout à fait inexact. Si le tabac noir me râpa un peu la gorge, je pris grand plaisir à téter la fumée. Sans doute mes poumons de Parisien, encrassés par les gaz toxiques, n'avaient-ils pas retrouvé leur virginité.

J'avais parfaitement refoulé toutes mes craintes. Je me contentais de rêver au pécule qui s'amasserait durant un an. Et d'ici là, bien de l'eau passerait sous les ponts de la Terre. La crise économique se résoudrait peut-être, ou la planète malade finirait par exploser, réglant tous les problèmes d'un coup. Une échéance pénible s'éloignait de moi, et j'avais tendance à m'installer dans le présent. Vivre et couvert assurés, plus un superbe salaire qui s'additionnerait de mois en mois. En une époque où plus rien n'était stable c'était bon à prendre.

Je m'offris un second apéritif, puis constatai que mon estomac, stimulé, réclamait impérieusement sa pitance. J'en avais plus qu'assez de me nourrir de sandwiches, et décidai de m'accorder un repas convenable.

Je connaissais, du côté de la Bourse, une brasserie où le plat du jour restait correct sans avoir atteint un prix prohibitif. Je n'ai pas le côté cigale de Marie-Hélène, et je n'avais nulle intention de me ruiner pour un repas.

Je voulus prendre le métro, et découvris la station bloquée par des policiers de la Brigade d'urgence. Un amok en crise venait d'y jouer sa scène finale, en poignardant une douzaine de personnes avant d'être maîtrisé. Le flic désabusé qui me renseigna, engoncé dans son costume protecteur, en avait vu d'autres. Il s'humanisa un instant pour me raconter que, le matin même, il avait dû évacuer les ouvriers d'un atelier victimes de leur patron. L'homme s'était déchaîné avec une lampe à souder.

- Le pire, dit le flic, c'était l'odeur. Vous pouvez pas imaginer ça ! ça m'reste collé dans l'nez. J' peux pas m'en débarrasser... Pourvu

qu'ma femme ait pas l'idée d'faire une grillade c'soir !

Je pris ma rame une station plus loin (la marche à pied est devenue un grand sport national) et j'atteignis ma brasserie vers 19h30.

Les programmes Télé du soir ayant été décalés depuis longtemps dans le cadre du plan Économie d'énergie, j'eus le plaisir, ou le déplaisir, de déguster les informations en même temps que mon repas. J'avais vendu mon propre poste deux mois plus tôt, mais il est bien difficile, de nos jours, d'échapper à la Déesse. Il n'existe plus de bistrots ou restaurants dépourvus d'un écran plat collé au mur.

Les laides images défilèrent, aussi peu faites que possible, à mon avis, pour être regardées en mangeant. Pour les avaler sans dégoût en même temps que son bifteck, la race humaine devait avoir acquis un estomac solide.

Notre planète malade étalait sans pudeur ses usures et ses chancres, en se délectant de leur purulence. Abominables séquences sur la guerre sud-africaine. Répugnants détails illustrant la dernière émeute raciale à New York. Attentats palestiniens, représailles sionistes. Affrontements en Irlande. Soulèvements ici, répressions là, visages convulsés, cris d'agonie, grondements des chars, staccato des mitraillettes, explosions de bombes, cadavres déchiquetés, ruines fumantes, pleurs d'enfants. *Une histoire pleine de bruit et de fureur racontée par un idiot.* Je me demandais ce qu'un observateur extra-terrestre aurait pu penser de la race humaine, en essayant de la comprendre au travers de ses actualités télévisées.

Les convulsions guerrières expédiées, la caméra nous fit entrer dans un Centre de regroupement pour enfants anormaux. Désignation officielle de ce que la voix populaire appelle : des ratés.

La solution choisie vers les années 80 pour réduire la crise d'énergie mondiale : implantation massive de centrales nucléaires, s'est révélée à l'usage plus désastreuse qu'utile. Plus de dix ans s'écoulèrent tout de même avant que ne soit prise, à l'échelon planétaire, la décision de les mettre hors service pour se tourner vers quelque chose de moins dangereux. D'où l'actuel marasme économique. Nous en sommes encore à dépendre d'un pétrole rare et hors de prix.

Mais, durant cette décennie, les centrales en service causèrent énormément de dégâts. Bon nombre explosèrent, soit accidentellement, soit à la suite d'un sabotage. Et l'abondance du plutonium, pas du tout inaccessible comme on voulait le croire, fit naître une floraison de bombes atomiques de poche. Qui furent utilisées, et sans inhibitions, par quantité de terroristes. Le résultat : des cratères mortels ceints de barbelés, une forte élévation du taux de radioactivité mondial, et la naissance d'un foisonnement de ratés.

La caméra nous en présentait, horreur après horreur : un bébé phocomèle; une fillette chauve, un garçon manchot, le suivant cul-de-jatte. Le troisième avait des yeux d'insecte, énormes et bombés. Un médecin blasé expliqua que l'enfant était nyctalope, et possédait une capacité de vision à distance bien supérieure à celle d'un œil normal.

Les gros yeux saillants du garçon, d'un bleu de gentiane, regardaient dans le vague, avec une sorte de détachement distant. Que ressentait-il, à être ainsi présenté comme un phénomène de foire aux chers téléspectateurs ? Pas de la colère, en tout cas, il me parut remarquablement calme. Ce qui se passait autour de lui ne semblait pas le concerner. J'avais déjà eu cette impression avec la fillette chauve. Ses prunelles brun-roux avaient été paisibles, ni agacées, ni intéressés.

J'imaginai leur vie, dans ce Centre où la Société les parquait pour ne pas en être encombrée. Ils étaient tous des rejetés, remis aux bons soins de l'État par des parents peu soucieux de supporter un pareil fardeau. Des enfants difformes, qui payaient dans leur chair la stupidité humaine... Qu'en pensait l'extra-terrestre ?

La séquence suivante nous découvrit un lit à barreau. Une masse de chair amorphe y gisait. Ni bras, ni jambes, ni sexe. La tête volumineuse, dépourvue d'yeux et d'oreilles, est directement rattachée au tronc. Un grand front lisse rejoint une fente nasale. L'orifice buccal coupe d'une balafre édentée l'ébauche de visage. Cela vit, pourtant. La chair étrange est parcourue de tressaillements paresseux, qui évoquent un animal marin cauchemardesque.

J'avais à peu près terminé mon repas, mais mon estomac affirmait hautement manquer de la solidité requise. Les autres dîneurs mastiquaient, hypnotisés par l'écran, sans voir leur assiette. Ils y piochaient distraitemment, avec la grandiose indifférence des vaches qui ruminent en regardant passer le train.

Je réglai mon addition, et rentrai chez moi.

Nuit froide, et âcre brouillard. Je marchais à grands pas, en surveillant les porches des immeubles. Dans ces trous d'ombre, les racleurs s'embusquent volontiers. Mais il était encore assez tôt pour que j'arrive sain et sauf à domicile.

IV

11 février. Champs-Élysées, sept heures du soir.

Je grimpai, derrière une paire de longues jamais bottées, dans l'anonyme camionnette-caravane qui nous attendait. Six candidats cobayes, plus le chauffeur, déjà installé au volant. Je n'avais qu'entrevu son profil sous une casquette d'uniforme.

Deux banquettes, alignées face à face, nous offrirent des sièges. Nous nous assîmes, trois d'un côté, trois de l'autre. Charles Brouis, qui nous avait accompagnés, exprima un : "au revoir mesdames Messieurs" froid, et ferma la porte. Deux ampoules s'allumèrent au plafond, sur dispenser une clarté plutôt chiche.

Le chauffeur fit ronfler le moteur, et la caravane démarra. Nous en étions réduits aux sons. Notre habitacle clos n'offrait pas d'ouvertures, hormis des bouches d'aération. Les fenêtres habituelles dans ce genre de véhicule manquaient.

J'examinai, pas très discrètement je le crains, mes compagnons d'aventure. A ma droite, les longues jambes bottées. Une fille ravissante. Yeux et chevelure de miel chaud, et peau crémeuse. A ma gauche, un jeune homme d'allure dégingandée, aux longs membres de faucheur. Yeux marron d'écureuil, et mèches noires flottantes. En face, une brune menue au regard effarouché; une rouquine constellée de taches de rousseur; et un blond terriblement barbu-chevelu.

Il se pencha sur tripoter la poignée de la porte, et exprima entre ses dents, pour lui-même plus que pour notre édification :

- Ils l'ont bouclée, les vaches !

La rousse rit. Ses yeux très bleus disparurent dans un plissement de gaieté.

- Il fallait s'y attendre. J'ai l'impression de vivre un roman d'espionnage ! C'est passionnant ! Si on faisait connaissance ?

Et, se tournant vers les yeux effarouchés :

- Comment t'appelles-tu ? Moi, c'est Cécile Florent.

- Solange Mauzac. Et je ne trouve pas ça passionnant du tout. J'ai peur.

- Mais tu ne peux pas avoir peur, voyons !

L'annonce disait de ne pas se présenter si on était peureux.

Solange redressa son cou mince avec dignité.

- Je ne suis pas peureuse. Seulement inquiète. Je déteste ne pas savoir ce qui va m'arriver.

- Pourquoi as-tu accepté, alors, si ça te... si tu es inquiète ?

La rousse Cécile était sincèrement étonnée.

- Qu'est-ce que je pouvais faire ? - Solange criait presque - Ma tante venait de mourir, je n'avais plus personne. Elle a légué tous ses

biens à la SPA. Je devais libérer l'appartement. Je n'arrivais pas à trouver du travail, et je ne savais pas où aller. Qu'est-ce que je pouvais faire ?

- Julien Méry, dis-je. Chômeur coincé comme tout le monde, j'imaginais...

- Pas moi ! explosa Cécile. J'ai répondu pour m'amuser. J'étais secrétaire. Toujours la même routine, les lettres à taper, la sonnerie du visiophone, oui Monsieur, non Monsieur, et les chefs de service qui vous pincent les fesses dans les couloirs. J'en avais assez ! J'ai vu l'annonce par hasard, et j'ai répondu par hasard, comme ça.

Heureuse et fofolle Cécile, qui s'était engagé dans cette galère "par hasard", en rêvant sans doute de l'Aventure avec un grand A.

L'écureuil résuma l'impression générale en s'exclamant : '

- Ben ma cocotte ! T'avais du boulot et tout, et t'es venue t'fourrer dans c'te merde ! T'es sûre qu'ça carbure rond côté cigare ?

Cécile rougit, et ouvrit la bouche, mais il ne lui laissa pas le temps d'exprimer son indignation.

- J' m'appelle Lucien Buissière. Moi, j'bossais dans un p'tit atelier d'réparation. Mon patron s'est flingué, l'avait plus l'rond. J'ai même pas touché mon dernier salaire. Z'avez d'jà bouffé d'l'algovit tous les jours, vous aut' ? J'ai plus d' famille, j'étais comme Solange, j'savais pas où aller. Mais j'vous garantis qu'si j'avais trouvé aut' chose, j'aurais pas choisi d' d'v'nir un foutu rat dans un foutu labo !

- Jean-Claude Arradon, dit barbu-chevelu. Je n'aurais pas choisi ça non plus, mais j'étais bien coincé. Je travaillais dans un cabinet d'architecture. La France ne construit plus. Mon patron a fermé boutique, et s'est expatrié. J'ai goûté l'algovit, Lucien, et je suis comme toi, je n'aime pas ça.

- Joëlle Lacanau, dit yeux de miel. Vendeuse au rayon parfumerie des Magasins Sénonches. Vous devez savoir ce qui leur est arrivé ?

Nous le savions. La faillite des Magasins Sénonches avait fait la une des journaux, et des gros plans aux actualités télévisées. Et projeté d'un coup sur le pavé du chômage quelque cinq mille employés. Ce qui avait permis à des délégués syndicaux de pleurer leur bruyante douleur politisée sur le petit écran. Sans empêcher, hélas, les Joëlle Lacanaux d'été coincées entre l'algovit et un "foutu labo".

La caravane roulait, avec des à-coups dus aux embarras de circulation. Nous bavardions, échangeant des confidences, nous livrant les uns aux autres plus librement qu'on ne le fait d'ordinaire avec des inconnus. Nous étions embarqués dans la même aventure, et nous nous sentions proches, frères et sœurs de hasard. Une chaude sympathie nous unissait, qui se déchirerait peut-être en aigres disputes

dès les premières difficultés, mais qui, sur le moment, nous soudait en bloc.

De nos confidences, ressortait ceci : nous étions tous sans famille, et sans fiancés-fiancées, amants ou amantes, tout au moins officiellement déclarés.

Avais-je fait une omission volontaire en ne mentionnant pas Léna à la rubrique liaison ? Je ne le croyais pas. Nous couchions volontiers ensemble, mais je la classais comme une amie, et non comme amie tout court. Une amie qui avait eu les yeux un peu humides en m'embrassant pour les adieux, et à qui j'avais promis d'envoyer des nouvelles, interdiction ou pas.

- Somme toute, dit Jean-Claude, ses yeux gris-vert pensifs, s'ils nous faisaient disparaître, personne ne s'inquiéterait de notre sort...

- Ils ne pourraient pas faire ça !

La bouillante et optimiste Cécile en était persuadée.

Pas Lucien, qui exprima, morose :

- Tu crois ça ! Qu'est qu't'as dit à tes potes ? Qu'tu t'aurais pour un an, hein ? Et qu'tu pourrais pas écrire ? Tu crois qu'en douze mois, les mecs, y vont pas penser à aut'chose qu'à ta pomme ? Tu crois qu'si tu r'viens pas, y vont s'biler d'savoir c'que t'es d'venue ?

Cécile resta coite, et pâlit. Ses taches de rousseur se plaquèrent comme un masque sur son visage.

Solange frissonna. Elle gémit, plaintive :

- Je n'ai personne...

Chant de la solitude, qui devait la hanter depuis longtemps. Elle avait été une enfant sans mère, élevée par une tante qui faisait son devoir. Ce qui expliquait son appréhension craintive de la vie. Si nos employeurs ne voulaient réellement que des personnes non "pusillanimes", pourquoi l'avaient-ils acceptée ? Sans doute s'agissait-il uniquement d'écarter dès le départ ceux qui, trop effrayés, reluiraient de signer le contrat, et d'épargner ainsi à la SARE des frais de tests inutiles. Mais si une Solange-souris était absolument contrainte de la parapher, pourquoi ne pas l'admettre ?

La caravane roulait, sans à-coups maintenant, plutôt vite. Le chauffage commençait à tiédir l'habitable, et nous nous dépouillâmes de nos manteaux pour les entasser dans un petit placard. A l'avant du véhicule, derrière la cabine du conducteur, se logeaient un WC et une cuisine exigüe. D'après Brouis, son réfrigérateur devait contenir victuailles et boissons. Trop occupés par les bavardages, nous ne nous en étions pas encore souciés. Lucien s'en souvint le premier.

- C'mec qu'a des quinquets qui r'gardent jamais en face, il a dit qu'on aurait d'quoi bouffer et boire. C'est pas tant qu'j'aie faim, mais j'sifflerais bien une bière, s'y en a. On r'garde ?

Cécile se leva d'une détente.

- Je m'en occupe.

Elle disparut dans la mini-cuisine, et annonça à la cantonade :

- Bière, jus de fruits, eau gazeuse. Au menu, des sandwiches œufs durs et tomates, du poulet froid, et des tartelettes.

Un temps de silence, puis une exclamation joyeuse :

- Oh ! Chic ! Un grand thermos de café. Annoncez la commande !

Nous avions tous dîné avant le rendez-vous, en prévision du voyage, et nous n'étions pas affamés, mais tout le monde accepta de bon cœur quelque chose à boire.

J'optai pour le café, qui m'arriva dans une timbale en plastique. Il était bien chaud, parfumé et délicieux. Rien à voir avec l'ignoble ersatz dont j'avais dû me contenter ces derniers mois. Apparemment, la SARE entendait bien soigner ses cobayes. Toujours ça de pris.

Paroles, paroles, paroles. Nous avions décortiqué notre situation, extrapolé sur ses développements, souscrit à un pacte d'assistance mutuelle, et juré de lutter jusqu'à la mort contre les louches manœuvres de la SARE. Un pour tous, tous pour un.

Nous nous amusions comme des collégiens à la veille de la rentrée. Une atmosphère de gaieté et d'insouciance régnait dans l'habitable. Solange elle-même y partirait, et oubliait ses inquiétudes. Nous avions tous le même âge, à deux ou trois ans près, et, de confidences en confidences, nous commençons à bien nous connaître.

Minuit. Nous n'avions pas sommeil. Une subite fringale nous jeta sur les provisions. La nourriture fournie par la SARE était d'excellente qualité.

- Je me demande, dit Cécile, la bouche pleine, qui finance cette opération ?

- Pas des fauchés, répondit Lucien. Y a des masses de fric qu'que part.

Nous en convînmes. Le projet HS 1, quel qu'il fût, devait reposer sur des bases solides. Qu'en sortirait-il ? Et qu'advviendrait-il de nous ?

Nous avions dormi, tassés les uns contre les autres.

Je m'éveillai, engourdi, mal à l'aise, la tête cotonneuse. Mon bras droit, coincé par le poids de Joëlle, était presque insensible. Je me dégageai pour le secouer.

La caravane s'était arrêtée, et le moteur aussi. Jusque-là, même pendant quelques brèves haltes, il n'avait pas cessé de ronfler.

Étions-nous à destination ? L'ouverture de la porte vint confirmer cette supposition. Une voix peu aimable aboya :

- Descendez !

Mes compagnons s'agitèrent.

Je me levai, pour tirer nos manteaux du placard. Par la porte béante de la caravane, un froid humide pénétrait. Accompagné d'une puissante odeur d'humus, de feuilles mortes, et d'herbe mouillée.

- Allons ! Pressons ! ordonna la voix désagréable.

Un homme vêtu d'un uniforme brun s'encadrait dans la porte. Visage dur, sous une casquette à visière, revolver à la ceinture, et bottes.

- Qui êtes-vous ? demandai-je.

Il ne jugea pas utile de me renseigner, mais grogna :

- Pressez-vous un peu ! Je n'ai pas toute la nuit.

- Dis donc, mon pote, dit Lucien d'une voix traînante, ça t'frait mal aux seins d'êt'poli ?

Un chœur unanime approuva sa remarque. L'homme choisit d'ignorer la réprobation générale, et se tut.

Nous sortîmes. La nuit était très noire, et très humide. L'homme en uniforme nous poussa vers la porte éclairée d'un vaste bâtiment dont les ailes demeuraient dans l'ombre. Il resta derrière nous, vigilant. Craignait-il que nous disparaissions en faisant ces quelques mètres ?

Il nous remit aux bons soins d'une femme qui nous attendait manifestement. Nous pénétrâmes dans un large couloir. Une porte s'ouvrait sur un bureau. Notre hôtesse portait elle aussi l'uniforme. Pantalon et chemise de toile brune, de coupe militaire. Quoique plus aimable que notre premier interlocuteur, elle semblait pressée de se débarrasser de nous. Elle proposa de nous conduire tout de suite à nos chambres, en suggérant que nous devions être fatigués par le voyage.

Nous suivîmes notre guide jusqu'à un ascenseur, dont la cabine très large me sembla conçue pour pouvoir contenir une civière. Tout, du reste, évoquait ici un hôpital ou une clinique. Moderne, fonctionnelle, bien chauffée (nous étions loin des 18° autorisés par la loi), et impeccablement aseptique.

Nos quelques demandes de renseignements ne reçurent que des réponses évasives. Mme Favière, la directrice, nous recevrait le lendemain à dix heures dans son bureau, et nous fournirait toutes les informations utiles.

Un coup d'œil à ma montre m'apprit que cinq heures approchaient. Notre voyage avait duré une dizaine d'heures environ. En tenant compte du temps mis à dégager la caravane de la circulation parisienne, de quelques arrêts, et d'une moyenne sans doute pas tellement élevée, nous devions avoir abouti à cinq ou six cents

kilomètres de notre point de départ. Où, au juste ?

J'héritai de la chambre n° 12. Le hasard me logea entre Cécile et Jean-Claude. Mon nouveau domaine faisait environ trois mètres sur quatre. Murs laqués de beige, éclairage encastré. Quelques placards, un lit à table de chevet incorporée, un bureau et un fauteuil. Dans un recoin, un cabinet de toilette, lavabo-WC-douche. Le tout confortable. Chauffage assuré par un système de climatisation. Un rideau masquait une grande fenêtre. Je le tirai. La nuit collait à des vitres noires, non prévues pour être ouvertes. Je me rassurai en n'y découvrant pas de barreaux. L'accueil peu aimable, les uniformes, m'avaient donné l'impression de débarquer dans une prison. Je manœuvrai la poignée de ma porte, qui s'ouvrit docilement. Le long couloir beige éclairé était vide. Je refermai. Malgré tout, je n'étais pas emprisonné.

V

J'avais fait erreur, bien sûr, j'étais prisonnier. Pas dans une cellule, et je disposais d'une aire de déplacement, mais il s'agissait tout de même d'une prison, très bien gardée. Le grand parc boisé où se situait ma nouvelle demeure était ceint de grilles électrifiées. Et il grouillait de gardes. Armés, en uniformes, souvent accompagnés d'un doberman en laisse. Les bêtes noires et feu étaient magnifiques, et très impressionnantes. L'œil vif, le pelage luisant de bonne santé, et les crocs solides. Un parfait dressage les avait transformés en chiens robots, incapables d'un seul mouvement animal naturel. Ils ressemblaient à leurs maîtres. Des hommes jeunes, musclés, avec d'identiques têtes dures et froides d'androïdes. Inutile de songer à une éventuelle fraternisation. Hommes et chiens repoussaient le contact.

Notre bâtiment, un rectangle de béton, avait un frère jumeau situé plus au nord. Une deuxième grille, qui coupait apparemment le parc en deux, nous en séparait, pas plus aisément franchissable que la première.

Dans le bâtiment où j'étais logé, seule l'aile droite était accessible. Les accès de l'aile gauche, surveillés par des gardes très service-service, restaient hors de portée.

J'avais visité mon nouveau domaine, sans découvrir la moindre faille dans le système de surveillance. A moins qu'il ne me pousse des ailes, je resterais, bon gré mal gré, là où la SARE entendait me voir demeurer.

Fait plus ennuyeux, gardes et employés logeaient sur place, et n'étaient pas plus libres que moi de quitter les lieux. Je n'imaginai pas comment faire parvenir à Léna la lettre promise. Et si elle ne n'avait rien, elle me croirait mourant ou mort, et deviendrait capable de n'importe quel coup de tête. Je la voyais très bien débarquant dans les bureaux parisiens de la SARE, et y déclenchant de mini émeute. "Qu'avez-vous fait à Julien ? Monstres ! Assassins ! Cannibales !". Des réjouissances en perspective. Charles Brouis ne s'y attendait certainement pas...

Je n'avais pas découvert, non plus, le moindre appareil visiophonique accessible. Le système de communication du bâtiment fonctionnait en circuit fermé.

Mais je n'étais là que depuis quatre jours, et il n'y avait pas encore urgence. Je me proposais d'essayer de découvrir comment s'effectuaient les livraisons de vivres. Nous étions nombreux à fréquenter le réfectoire, et il fallait bien que le renouvellement des provisions ait lieu de temps à autre. J'espérais trouver, de ce côté-là, une possibilité.

En quatre jours, je n'avais pas appris grand-chose. Rien en tout cas sur les fameuses "expériences", qui n'avaient pas encore commencé. Les employés bavardaient plus volontiers que les gardes, mais ils avaient manifestement reçu la consigne de se taire sur l'essentiel, et une question même anodine débouchait le plus souvent sur un silence gêné.

Jeanne Favière, qui dirigeait l'établissement sur le plan administratif, était en principe à notre disposition pour nous fournir tous les renseignements nécessaires. L'ennui était le sens donné à "nécessaires", justement. Elle était prolixie en ce qui concernait les détails d'organisation, et résolument muette sur tout le reste. Experte dans l'art d'éluder les questions, ou de répondre à côté. La quarantaine, de beaux yeux noirs, des cheveux sombres coiffés en chignon. A l'aise dans son uniforme. Sait donner des ordres, et y prend quelque plaisir. Allure générale et mentalité un tantinet maîtresse d'école.

L'uniforme, nous le portions aussi. Il allait des sous-vêtements aux gants et bonnets de laine, en passant par les chaussures. Un liséré rouge bordant notre col nous différenciait des employés : liséré jaune. Pas de liséré sur les gardes, très suffisamment reconnaissables. Casquettes et armes. Ils ne se mêlaient du reste pas à nous, et nous ne les rencontrions jamais hors service.

Les cobayes restaient groupés, comme des lapins projetés dans un clapier neuf. Nous étions inquiets, nerveux, et nous nous raccrochions les uns aux autres. Nous ne savions que faire de nos journées, et nous en passions la majeure partie dans la salle dite "de détente", qui nous proposait des distractions diverses. Les heures n'en étaient guère moins longues, et nous souhaitions plus ou moins le début des expériences. Elles auraient au moins le mérite d'apporter du nouveau dans nos jours monotones.

Je me promenais fréquemment dans le parc, seul. Les autres sortaient peu. Le mois de février, ensoleillé et assez tiède, me faisait supposer que je me trouvais quelque part dans le sud de la France. Je suis loin d'être expert en botanique, et la végétation ne me renseignait guère. D'autant moins que les arbres nus se ressemblaient tous à mes yeux. Des cosses pourrissantes dans les feuilles mortes m'avaient tout de même permis d'en classer certains parmi les châtaigniers. Tout ce qui me vint à l'esprit fut l'expression : "marrons de l'Ardèche". Étions-nous en Ardèche ? Difficile de se baser sur d'aussi faibles présomptions pour en décider...

Mes promenades m'apprirent que s'approcher des grilles était interdit. Quelques tentatives me valurent de la part des gardes qui patrouillaient de très secs : "Circulez !" Jeanne Favière me pria du reste ensuite, avec une politesse froide, de bien vouloir borner mes

promenades au centre du parc. Une phrase entortillée suivit, concernant les chiens "qui n'étaient pas toujours tenus en laisse".

La menace n'était qu'à peine déguisée.

J'omis les commentaires, malgré la bouffée coléreuse qui me chauffait l'estomac. Je m'étais embarqué volontairement dans cette galère. A quoi bon me plaindre, à présent, de la lourdeur des rames ? Toutefois, un galérien n'est pas tenu à la loyauté envers ses maîtres, et je me promis de ne pas rater l'occasion, si elle se présentait, de mettre des bâtons dans les roues de la SARE.

18 février. Une semaine de séjour. Promenades, bavardages, jeux de cartes, échecs, parties de ping-pong, séances de sport au gymnase, ingestion massive de téléfilms, lecture, musique et dessins...

Je n'avais toujours pas réussi à envoyer une lettre à Iain. Impossible de découvrir le système de livraison des denrées alimentaires. Je ne pouvais guère tout surveiller en permanence, mais, à ce qu'il semblait, nul véhicule n'entrait ou ne sortait jamais de l'enceinte. Une question posée, en apparence distraitemment, à un serveur sur la provenance de ce que nous consommions, m'avait valu cette réponse :

- Ben, y a les stocks d'épicerie, et la chambre froide.

Puis l'homme s'était refermé comme une huître, l'œil inquiet, manifestement ennuyé de m'avoir fourni, sans réfléchir, cette information mineure.

L'atmosphère de suspicion, les gardes armés, la consigne du silence appliquée aux moindres détails, qui évoquaient fâcheusement un régime totalitaire, nous rendaient l'existence pénible. Nous supportions mal notre incarcération, et réagissions suivant nos tempéraments respectifs. La bouillante Cécile par une rage explosive, Lucien par une colère caustique. Solange se repliait sur elle-même, très effrayée. Joëlle était irritable, se plaignait de mal dormir, et souffrait de migraines. Jean-Claude, peu communicatif, semblait ruminer de sombres pensées.

Je contenais, tant bien que mal, ma propre exaspération. Il le fallait. Je n'avais pas les moyens de régler le dédit exigible en cas de rupture de contrat. De plus, si ma situation présente me déplaisait, je ne pouvais quand même pas la qualifier d'intolérable. J'étais bien nourri, bien chauffé (un groupe électrogène assurait la relève durant les coupures de courant), et confortablement logé. Algovit et dortoir auraient été pires. Il faut savoir choisir entre deux maux.

Un excellent matériel ayant été prévu à mon intention (j'avais indiqué le dessin à la rubrique distractions préférées), je crayonnais ou peignais quotidiennement. J'accumulais des compositions variées, plus

ou moins réussies. Le travail créateur, un des plus prenants qui existe, faisait merveilleusement passer les heures.

Je m'absorbai trois jours sur un dessin représentant un homme enchaîné à un arbre mort. Au travers des branches décharnées, des lignes rugueuses du bois sec, d'une face tourmentée, d'un corps écartelé par les chaînes, je tentai de rendre l'absolu de l'angoisse.

Ma tâche achevée, je découvris que le visage de mon sujet : yeux sombres, pommettes saillantes, nez plat et raides cheveux noir, ressemblait au mien. Je n'avais fait que traduire, inconsciemment, ma propre inquiétude.

*

**

Je revenais de mon habituelle promenade matinale lorsque je vis, d'assez loin, une voiture franchir la grille d'enceinte. Tout à fait persuadé de n'avoir aucun droit de l'observer, et certain, si j'étais aperçu, d'entendre le rituel : "circulez!" aboyé hargneusement, je me dissimulai derrière un large tronc.

La voiture suivit la voie goudronnée qui traversait le parc, et ne s'arrêta pas au premier bâtiment. Son objectif était le deuxième. Elle passa tout près de mon refuge, à petite allure. Elle était boueuse, balafmée de traînées brunâtres et d'éclaboussures, qui avouaient un long voyage par mauvais temps. Un chauffeur en uniforme de la SARE la conduisait, attentif au seul ruban de route.

A l'arrière, un homme corpulent somnolait, la tête renversée sur le dossier. Je vis distinctement son visage lunaire, aux lourdes paupières bleuâtres. Une calvitie presque totale dégageait une volumineuse calotte crânienne. Deux mèches d'un blanc sale bouffaient sous les oreilles.

En le regardant, j'eus l'impression de l'avoir déjà vu quelque part. Impression fugitive, qui s'évanouit aussitôt. Fouiller ma mémoire ne m'apprit rien de plus. Je ne le connaissais pas, et je ne pouvais lui donner un nom. J'étais incapable de dire si ce sentiment de déjà vu était réel, ou simplement imaginaire, ce qui arrive parfois.

La voiture passa. Bien que très encrassée, sa plaque arrière me permit tout de même de deviner un chiffre d'immatriculation parisien. Le véhicule se dirigea vers la grille du deuxième bâtiment. Un coude de la route le dissimula bientôt à mes yeux.

Le lendemain, Solange et Jean-Claude, convoqués par Jeanne Favière, se rendirent dans son bureau.

Ils n'en revinrent pas.

Quelques heures plus tard, les autres membres du groupe des cobayes décidaient d'aller, en délégation, demander des

éclaircissements.

Notre très chère directrice nous accueillit avec ennui. Voir son domaine ainsi envahi par des mécontents ne lui plaisait pas, et moins encore la bruyante indignation exprimée par Lucien et Cécile. Elle s'employa à mater ce début de mutinerie. Ses phrases sèches et autoritaires nous firent comprendre qu'elle nous considérait comme des enfants importuns et indisciplinés. Pour un peu, nous aurions hérité de deux cents lignes chacun.

Lucien et Cécile lui prouvèrent, incontinent, qu'ils pouvaient ajouter l'insolence à l'indiscipline. Des noms d'oiseaux voltigèrent. Favière en verdit, et avala convulsivement sa salive. Un volcan s'allumait dans ses yeux.

Je décidai d'intervenir avant que la situation ne s'envenime trop. J'écrasai les orteils de Cécile, et enfonçai un coude plus ou moins discret dans les côtes de Lucien.

- Madame Favière, dis-je, avec une suavité froide, nous ne vous demandons pas d'ouvrir pour nous les dossiers top secret de la SARE. Nous cherchons simplement à savoir ce que sont devenus nos camarades. Ils ont disparu sans préavis, et il n'est pas anormal que nous nous inquiétions de leur sort.

Le trop-plein de lave noire qui débordait de ses prunelles redescendit un peu. Elle replaça une épingle dans son chignon.

- Il n'est pas question de secret, Monsieur Méry, et je vous aurais renseignés de suite si il n'y avait pas eu une agitation aussi déplacée. Le Professeur qui dirige le projet HS 1 vient d'arriver, et les expériences vont commencer. Mademoiselle Mauzac et Monsieur Arradon en seront les premiers sujets. Ils ont tout simplement été transférés au bâtiment B.

- Ben merde ! s'exclama Lucien. Avec vos foutus casse-pieds d'gardes, on pourra même pus leur dire bonjour !

Madame la Directrice choisit d'ignorer un interlocuteur aussi grossier, et lui répondit indirectement, en s'adressant à moi.

- Malheureusement, les contacts ne sont pas autorisés entre les deux bâtiments. Mais vous retrouverez vos amis dès que vous serez transférés à votre tour.

- Quand cela ? demandai-je.

- Je ne suis que la directrice administrative. Le projet concerne le Professeur, et il ne me fait pas de confidences.

Elle semblait le regretter avec une certaine aigreur. Inadmissible, évidemment, que certains détails échappât à sa compétence.

Ce "professeur" répété pour la seconde fois déclencha à retardement un tilt dans ma mémoire. J'avais déjà vu, en effet, l'homme de la veille, avant de regarder sa tête chauve appuyée au

dossier. Lors d'une séquence des actualités télévisées traitant de la recherche médicale. Professeur André-Jean Pertignat. Un spécialiste du cerveau de réputation mondiale.

Une peur irraisonnée fit couler de l'eau froide dans mon dos. Jusqu'alors, j'avais imaginé les expériences, un peu à la légère je le crains, comme une série de piqûres dans les fesses et des comprimés multicolores à avaler. Je voyais à présent ma cervelle mise à nu, et Pertignat y farfouillant avec un scalpel. Et j'en devenais diablement "pusillanime".

Nous quittâmes le bureau de Jeanne Favière, conscients de n'avoir remporté qu'une bien mince victoire.

Je proposai à mes compagnons une promenade dans le parc. Je n'eus pas besoin d'appuyer ma demande d'une œillade. Tout le monde comprit, et accepta. Un gros effort pour Joëlle, qui détestait le froid, et ne quittait pas volontiers la tiédeur du bâtiment.

Nous avons décidé, au début de notre séjour, de ne discuter les problèmes importants qu'à l'extérieur. Non seulement en vue d'éviter d'éventuelles oreilles indiscrètes, mais parce que nous étions persuadés que des micros nous épiaient en permanence. A tort, peut-être, mais l'atmosphère de suspicion ne nous inclinait pas à la confiance.

Tandis que nous déambulions dans les feuilles mortes, je leur fis part de ma découverte.

Joëlle blêmit, les yeux de Cécile rapetissèrent, et Lucien se mordilla la lèvre.

- Faut que j'me débrouille, dit-il à mi-voix, pour savoir comment va Solange...

Il avait un faible pour elle, et je supposais, sans avoir tenu la chandelle, que des rapports intimes les avaient rapprochés davantage qu'un compagnonnage de captifs.

- Je dois réfléchir, dit Cécile. Cette histoire ne m'amuse plus du tout. Je me demande si je ne vais pas rompre le contrat.

- Tu pourrais payer le dédit ? demanda Joëlle.

- Évidemment pas. Mais qu'est-ce qu'ils y pourront ? Impossible de presser un citron sec. Si je n'ai pas d'argent, je n'ai pas d'argent, et voilà tout.

- Ils feront saisir le peu que tu possèdes, et ils obtiendront aussi, très facilement, une saisie sur ton futur salaire, en admettant que tu réussisses à retrouver du travail, ce qui n'est pas certain. Réfléchis avant d'agir, Cécile, pour une fois !

Elle s'empourpra.

- Tu es bien bon ! Et si ce sale bonhomme me découpe la cervelle ? Je préfère être fauchée.

- Ne dramatisons pas, dis-je. Pertignat n'est pas le savant fou

d'un téléfilm d'horreur. C'est un spécialiste mondialement connu. Il n'est certainement pas question de découpage de cervelle.

En toute honnêteté, je m'efforçais de m'en persuader moi-même.

- La première des choses, dit Lucien, c'est d'essayer d'savoir c'que d'viennent Solange et Jean-Claude. Après, on y verra plus clair.

Nous en convînmes. La discussion qui suivit déboucha sur cette décision : tenter de nous approcher de la grille de séparation, et d'avoir un contact, aussi bref fût-il, avec Solange ou Jean-Claude.

La soirée fut morne, et ne se prolongea pas.

Le dîner avalé, nous fîmes une partie de cartes sans entrain. Lucien l'interrompt en déclarant :

- J'suis pas foutu d'distinguer un cœur d'un carreau. Y en a marre ! J'vais me pieuter.

Tout le monde suivit.

J'étais au lit depuis un quart d'heure, à chercher vainement le sommeil, quand on frappa à ma porte.

- C'est moi, Julien, Joëlle.

- Entre.

Elle était en robe de chambre, pieds nus, les cheveux ébouriffés.

- Ca t'ennuierait beaucoup si je dormais ici ? Julien... J'ai... Je suis morte de peur...

Ses yeux de miel étaient aux d'un enfant effrayé.

Je me poussai pour lui faire une place.

- Installe-toi.

Nous bavardâmes un moment. Je m'entendis proférer une belle série de platitudes, qui se voulaient rassurantes. Je n'y croyais pas moi-même.

Joëlle m'interrompt pour demander, avec l'absence de complexes d'une fille de son époque, si je n'avais pas envie de faire l'amour,

J'en avais envie.

Le rapprochement intime eut l'avantage de nous détendre l'un et l'autre. Nous nous endormîmes.

VI

28 février. Des bourgeons vernissés gonflaient aux pointes des branches. La température diurne s'adoucissait. Des rejets d'un vert neuf soulevaient les feuilles mortes. J'avais cueilli, sous l'abri d'un buisson, deux violettes exquisément odorantes.

Malgré nos tentatives, nous n'avions pas réussi à avoir le moindre contact avec les deux absents. Ils restaient invisibles. Lucien passait un maximum de temps à flâner dans le parc, témoignant d'une patience dont je ne l'aurais pas cru capable. Nous avions dépassé le stade de l'inquiétude. La sourde colère qui nous travaillait annonçait la révolte possible. Cécile fulminait, et annonçait bien une fois par heure son intention de s'en aller.

J'avais disputé avec Joëlle une partie de ping-pong, pendant que Cécile s'absorbait dans l'étude du journal de la veille. Presque midi, et l'heure du réfectoire.

Lucien revint du parc où il avait passé la matinée.

Il se trainait, s'accrochant aux meubles pour progresser. Son état nous tira des exclamations stupéfaites et horrifiées.

Son visage était un masque bleu et pourpre, sanguinolent, abominablement tuméfié. Les yeux pochés, le nez enflé et saignant, les lèvres difformes.

Il tenta de parler, et produisit une série de sons sifflants, incompréhensibles. Ses vêtements étaient maculés de boue, et des feuilles mortes s'y accrochaient.

Nous nous précipitâmes vers lui. Une phrase pâteuse d'où émergea à peu près le mot "douche" me fit penser qu'en effet, une averse d'eau bien chaude pourrait être bénéfique. Nous transportâmes Lucien, accroché d'un bras à mon cou et de l'autre à celui de Cécile, jusqu'à sa chambre.

Nous le déshabillâmes. Il s'abandonnait, les membres mous, sans autre réaction que des grognements de douleur. Son corps était marbré de meurtrissures violacées. Quelqu'un lui avait infligé une très sévère correction.

- Il faut un médecin, dit Cécile. Je vais voir cette vache de Favière, et je lui conseille d'être bien gentille ! Elle va m'entendre !

Elle était cramoisie la bouche serrée, et le brasier bleu de ses prunelles annonçait qu'en effet, Jeanne Favière aurait intérêt à se montrer conciliante.

Lucien leva une main molle pour d'agiter négativement.

- 'on, pas d'oubib ! Ju'ien, aid'oi... 'ouche.

Ses lèvres gonflées de négresse à plateau transformaient ses mots en une bouillie quasi incompréhensible.

Je l'aidai. L'eau ruisselante me trempa presque autant que lui. Il s'assit dans le bac, et resta sous le jet, à frissonner et gargouiller. Des traînées rosâtres coulaient de son nez.

Nous le regardions, désolés et impuissants.

- Mais qui l'a arrangé comme ça ? gémit Joëlle. C'est une honte !

- Un salaud lui a tapé dessus, dit Cécile, les sourcils froncés. Je ne m'étonne plus de rien dans cette sale boîte, mais tout de même !

Tout de même, en effet ! Je ne pouvais imaginer d'autre responsable de ce massacre qu'un garde, mais les méthodes de la SARE dépassaient maintenant de beaucoup les bornes. Je me promis d'avoir, avec la chère Favière, un entretien sérieux. Nous avions été engagés pour participer à une exigence scientifique. Nulle part dans le contrat ne figurait l'obligation de servir de punching-ball à une brute quelconque.

Lucien s'agita. Je l'aidai à se relever, et à sortir du bac. Cécile lui enfila un miroir. Nous n'osions pas le frictionner. Joëlle lui tamponna doucement le visage avec une serviette, et sécha ses cheveux.

Entre les paupières bouffies, le mince fil du regard devenait plus lucide.

- 'a 'ieux 'ous 'a'onter.

- Lucien, dis-je, nous n'allons pas comprendre deux mots de ton récit. Excuse-moi, mais tu ne t'exprimes pas très clairement. Il vaut mieux que tu te reposes d'abord. Tu es sûr que tu ne veux pas voir un médecin ?

- 'on. 'ai 'ien d'ssé. Veux pas d'leur 'alo'erie d'oubib !

La saloperie de toubib se présenta quand même, quelque deux secondes plus tard, en compagnie de Jeanne Favière. Madame la Directrice, avertie de l'affaire par un "rapport" de la partie adverse, prenait les choses en main.

Tandis que le médecin, un homme en blouse blanche que nous n'avions jamais vu et qui devait arriver tout droit du bâtiment B, examinait son patient, Jeanne Favière subit une agression triple, plutôt violente. Cécile représentait la tête d'attaque, Joëlle et moi les flancs. Il y eut des clameurs, et le praticien nous pria sèchement d'aller nous disputer plus loin.

Nous sortîmes pour continuer dans le couloir une discussion véhémence. Nous obtînmes quelques détails sur ce que Favière appelait, la bouche pincée, un "regrettable incident".

Lucien en était, bien entendu, le seul responsable. Il avait tenté de s'approcher de la grille du bâtiment B, ignorant délibérément

les appels du garde qui le priait de rebrousser chemin. Ce dernier n'était aucunement fautif. Il n'avait fait que son devoir en essayant d'intercepter le délinquant. Et n'avait pas non plus outrepassé les ordres en se défendant après avoir été frappé. La discipline devait être maintenue.

J'avoue que j'en restai suffoqué. Cécile exprima avant moi son indication :

- En se défendant ! Est-ce que vous avez bien regardé Lucien ? Il a été passé à tabac, systématiquement, par une de vos brutes ! Et vous donnez raison à ce sadique ? La discipline ! Qu'est-ce que c'est que ce régime nazi que vous prétendez nous imposer ? Mais c'est terminé ! Je m'en vais ! La SARE pourra toujours me faire un procès dur rupture de contrat. J'en serais ravie. Je suis sûre que vos méthodes intéresseraient énormément la Presse ! Et vous seriez contraints d'étaler au grand jour tous vos sales petits secrets ! Arrangez-vous sur que d'ici deux heures au plus, un véhicule soit mis à ma disposition sur me conduire à la plus proche gare !

Cette diatribe se brisa sur une indifférence calme, et même un peu amusée.

- Vous ne pourrez pas partir dans deux heures. Je n'ai pas qualité pour vous y autoriser. Il faut d'abord que j'en réfère à la Direction de Paris, et que j'attende leur décision. Je crains bien qu'il ne vous faille attendre aussi.

Un petit sourire supérieur étirait les lèvres de Madame la Directrice.

Cécile passa du rouge au cramoisi, et hurla :

- Je n'en ai rien à foutre, de votre direction de Paris ! Je fiche le camp ! Et tout de suite ! ne comptez pas sur moi pour laisser votre sale découpeur de cervelle tripoter...

- Qu'est-ce que vous dites ? De qui tenez-vous ce renseignement ?

- Ca vous la coupe, hein ? vieux chameau ! que je sache que votre Pertignat est un farfouilleur de cerveau.

Madame la Directrice faisait une tête plus entêtée que furieuse. Elle questionna, du ton de la maîtresse décidée à contraindre aux aveux l'élève qui s'est défoulé en couvrant le tableau de graffitis :

- Qui vous a renseignée ? Dites-le-moi immédiatement !

- Mon petit doigt, répondit Cécile, avec une grimace moqueuse.

Madame la Directrice était en train de perdre son calme pédagogique. Elle ouvrit la bouche, et je prévis des hurlements. Le médecin qui sortait de la chambre de Lucien interrompit la dispute. Il annonça :

- Rien de grave. Je n'ai pas trouvé de fractures, ni d'organes

lésés. Les contusions devraient s'arranger assez rapidement. Je lui ai laissé des comprimés sédatifs. Veillez à ce qu'il garde le lit, Madame Favière, et faites-moi appeler en cas de complications.

Il était jeune, plutôt guindé. Ses gros yeux de myope s'encadraient dans des verres de lunettes hublots.

Il se tourna vers nous. Jusque-là, nous n'avions pas existé pour lui.

- J'ai fait une piqûre au malade. Il devrait dormir jusqu'à demain. Ne le dérangez pas.

Il fit un pas pour s'éloigner.

Jeanne Favière saisit l'occasion donnée d'échapper à la discussion.

- Attendez, docteur, je vous accompagne.

- Minute ! dit Cécile. Vous oubliez que je m'en vais. Et pas dans huit jours. Aujourd'hui, maintenant, tout de suite !

- Je ferai part de votre décision à la direction, Mademoiselle Florent. Et je vous tiendrai au courant.

Favière avait repris toute sa dignité, et son calme professionnel.

Elle rattrapa le médecin qui s'éloignait, et ils disparurent au tournant du couloir.

Je retins par le bras Cécile qui prenait son élan pour courir à leurs trousseaux, visiblement enragée.

- Ne sois pas idiote ! Une crise de nerfs ne t'avancerait à rien. Un peu de patience.

J'ouvris doucement la porte de Lucien. Il dormait, étalé sur le dos, la respiration sifflante. Sa tête sur l'oreiller n'avait pas meilleur aspect. Pas de fractures, ni d'organes lésés. Quelle chance ! Du vrai travail de professionnel, précis et technique. J'aurais bien voulu voir l'allure générale du garde qui avait eu à se "défendre" avec une telle efficacité.

- Il dort, dis-je, en refermant la porte. Si nous allions faire une petite promenade ?

Acquiescement unanime.

Le parc était mouillé et froid. Les branches nues s'égouttaient. Le vent humide brassait dans le ciel des couvertures grises de nuages, lourdes de pluie.

Cécile avait eu le temps de se calmer, et de réfléchir.

- Tu crois qu'ils vont me laisser partir ? Julien.

- Je l'espère. Je ne suis plus sûr de rien. Même en tenant compte de l'atmosphère dans laquelle nous vivons, je n'aurais pas cru possible ce qui vient de se passer. Qu'un garde se permette de démolir complètement Lucien, et que Favière trouve ça tout naturel... Je t'avoue que je suis satisfait que tu aies posé la question du départ. Je

pense que nous devrions tous partir. Nous faire un procès ne leur serait pas favorable, j'en suis certain. Nous aurions des bases de défense très solides. Et c'est ce qui m'inquiète...

- Tu veux dire... - Joëlle était blanche - Tu crois qu'ils vont nous retenir de force ?

- Je ne sais pas... Ils nous ont déjà imposé énormément de choses...

Cécile, qui oubliait cette fois d'exploser de rage, demanda :

- Qu'est-ce que tu penses de cette histoire de contacter la Direction ? Ce coupe-cervelle qui dirige le projet est sur place, non ? De qui Favière veut-elle prendre des ordres ? Ca ne tient pas debout !

- Je suppose que si. Pertignat dirige le projet, mais uniquement sur le plan scientifique. Ce n'est certainement pas lui qui le finance. Il doit exister, dans les coulisses, une ou plusieurs personnes disposant d'énormes moyens. Et d'appuis très sûrs à un échelon gouvernemental élevé. Utiliser un groupe électrogène n'est pas facilement autorisé. Or il y en a un ici, et il y en avait un dans l'immeuble qui abrite les bureaux parisiens de la SARE, De plus, ils disposent d'essence, et d'une autorisation de circulation. A notre époque, ce n'est pas donné à n'importe qui.

Il y eut un temps de silence. Nous ruminions des pensées déplaisantes, et il ne servait à rien de les exprimer.

Joëlle frissonna.

- J'ai froid, rentrons.

Je lui passai un bras autour de la taille.

- Allons déjeuner. Nous ne pouvons qu'attendre.

Cécile expédia une branche morte d'un coup de pied rageur.

- D'accord. Attendons. Mais s'ils croient qu'ils vont m'empêcher de partir, ils verront !

*

**

Dans la soirée, Jeanne Favière prit la peine de se déplacer en personne pour avertir Cécile de ceci : le directeur était momentanément absent. Impossible de le joindre avant trois ou quatre jours.

Cécile enregistra l'information avec un apparent détachement que j'admirai. Seules ses taches de rousseur plus foncées et ses narines pincées avouaient une formidable colère.

*

**

Le lendemain matin, Lucien, qui avait à peine meilleure mine, nous raconta son aventure. Il n'était pas en bonne forme, mais pouvait s'exprimer plus intelligiblement que la veille.

- J'surveillais c'foutu bâtiment B. J'suis sûr d'avoir vu Solange

à une fenêtre. Chauve comme un' boule d'billard. Le crâne nu. Elle m'a fait des signes, pis quelqu'un l'a tirée en arrière. J'suis d'venu dingue de rogne. J'ai foncé sur c'te grille. L'garde meuglait : stop ! stop ! J'dois dire que j'l'écoutais pas. Y m'arrive d'ssus, et y m'empoigne. J'y ai foutu un marron en pleine poire. J'avais mis l'paquet, mais j'f'sais pas le poids. Y m'a filé une dég'lée terrib'. J'ai bien essayé d'lui rendre deux ou trois gnons, mais c'est pas allé loin. Le vrai pro, et y m'surclassait, la charogne ! Y m'a ratatiné. Et quand j'ai été au tapis, c'te vache a continué à cogner avec ses bottes. Vicieux, avec ça ! Y tapait mur faire mal, et ça lui plaisait. J'm'suis éteint comme une chandelle. Et j'suis resté dans les vapes un bon bout d'temps.

Son récit confirmait ce que nous avions supposé.

Nous lui rapportâmes la suite des événements, il ne fut pas surpris d'apprendre que Favière donnait raison au garde.

- J'm'y attendais, dit-il, désabusé. C'est pour ça qu'j'voulais pas d'leur toubib. Froid comme un concomb' c'mec. Y m'a tripoté comme si j'étais un bout d'barbaque.

Après avoir entendu le récit des démêlés de Cécile avec Favière, ses lèvres en rebord de pot de chambre essayèrent de sourire.

- M' faites pas rigoler ! S'y laissent Cécile s'tirer, j'lui paye des fraises !

J'étais de son avis. Mais Cécile et Joëlle n'y croyaient pas encore.

*

**

Les "trois ou quatre" jours d'attente réclamés par Favière écoulés, Cécile s'entendit demander un nouveau délai. Sa Majesté le Directeur n'était toujours pas rentré, mais on l'attendait incessamment.

Durant une semaine, notre rousse, qui avait tout de la chaudière sous pression, rendit à Favière une visite quotidienne, avec le même résultat négatif.

Favière atermoyait, j'en étais persuadé. Cécile l'admettait, mais son tempérament fougueux ne lui admettait pas de renoncer. Elle nous mimait, à son retour, la séance écoulée : une Cécile crachant des salves qui atteignaient sans l'entamer un monolithe de mauvaise foi.

*

**

13 mars. L'approche du printemps devenait perceptible. Mollesse des journées, et vent tiède. Des fleurettes et de l'herbe neuve émergeaient du tapis des feuilles mortes. Les bourgeons s'allumaient de flammes vert-jaune.

Cécile partit vers 10 heures pour sa diffusion quotidienne avec Favière.

Elle n'en revint pas.

Pour la seconde fois, Madame la Directrice vit son bureau envahi par des mécontents, assez proches de la rage absolue.

Même pas goguenarde, elle nous annonça paisiblement que Mlle Florent avait été transférée au bâtiment B. Et à sa demande, s'il vous plaît !

Lucien balaya l'invraisemblable argument d'un haussement d'épaules lassé.

- Elle voulait s'tirer.

Joëlle et moi exprimâmes la même incrédulité. Unanimité qui ne dérangerait nullement la chère Directrice. Elle eut l'aplomb de répondre :

- Mlle Florent a changé d'avis. Elle m'a avoué avoir voulu partir parce qu'elle s'ennuyait, et a demandé s'il ne serait pas possible qu'elle participe sans plus attendre aux expériences. J'en ai référé au Professeur, qui a donné son accord.

- Tu nous prends pour des cons ? demanda Lucien, la voix vibrante de rage.

J'appuyai du pied sur ses orteils, et saisis la main de Joëlle, qui ouvrait une bouche indignée.

- Madame Favière, dis-je, de mon ton le plus suave, cette discussion ne mène à rien. Nous allons nous retirer.

J'entraînai les deux autres vers la porte. Traiter cette garce de menteuse ne menait à rien, en effet.

Quelques instants plus tard, nous déambulions entre les arbres, et Lucien explosa :

- Pourquoi qu'tu m'as empêché d'dire son fait à c'te punaise ?

- Parce que nous en sommes à la guerre, et qu'il est préférable dans ce cas de ruser. Cécile a été transférée parce que son insistance la rendait gênante. Il est hélas évident, maintenant, qu'ils ne nous laisseront pas partir. J'en arrive même à me demander s'ils ont l'intention de nous relâcher une fois le projet mené à bien... Aussi allons-nous devenir des prisonniers modèles, et préparer l'évasion.

- J'veux pas laisser Solange dans c'piège de merde !

- Réfléchis, Lucien. Tu lui viendras plus aisément en aide de l'extérieur. Nous pourrons porter plainte. Ils retiennent Cécile contre sa volonté, ce qui constitue un délit.

- Ouais, dit Lucien, mais s'y z'ont l'gouvernement dans leur manche...

- Le gouvernement peut-être, intervint Joëlle, mais il existe une presse d'opposition. Elle serait ravie de publier notre histoire, et de la monter en épingle. Julien a raison. Il faut essayer de fuir.

- Ben mes cocos, dit Lucien, plus ou moins vaincu, ça va pas êt' du tout élit !

Je dormis très mal, cette nuit-là, et je fus réveillé plusieurs fois par des cauchemars. Une foule de problèmes insolubles me taraudaient.

Je n'avais pas que mon propre sort ou celui de mes camarades à prenne en considérations. Je me faisais du souci pour Léna. Mon silence involontaire avait dû l'inquiéter fortement. Elle ne pouvait pas supposer, pas plus que je ne le supposais à l'époque où je lui avais promis une lettre, qu'il me serait impossible de tenir cette promesse. Ma situation actuelle était trop invraisemblable pour être imaginée. Si, comme je le craignais, elle rendait visite aux bureaux parisiens de la SARE pour y réclamer impérieusement de mes nouvelles, qu'en adviendrait-il ? J'en arrivais à tout appréhender, y compris d'être tombé aux mains d'une bande de tueurs. Hésiteraient-ils, si elle se montrait trop gênante, à la faire disparaître ?

Je devais m'enfuir. Très vite.

Peu avant l'aube, un rêve identique à celui que j'avais fait à Paris revint me visiter.

De nouveau, il me sembla m'éveiller, et des mots qui n'étaient pas les miens pénétrèrent dans mes pensées.

Tu ne dois pas t'en aller. Tu n'as rien à craindre, et tes amis non plus. Reste. Nous avons besoin de toi.

La présence chaude et amicale m'enveloppait, rassurante, protectrice. J'étais part d'un tout. Un instant, je me laissais couler dans cette sensation tiède, puis je me débattit, et criai, sans ouvrir la bouche :

- Et Léna ? Léna ?

Elle n'a rien à craindre non plus. Ne t'inquiète pas. Détends-toi. Dors. Et n'oublie pas. Tu dois rester ici.

La présence s'éloigna. Je la sentis se détacher de moi, comme se seraient décollés, très doucement, un réseau de fils de la vierge.

J'étais apaisé. Je plongeai dans le noir du sommeil profond.

Au matin, je ne sus que penser. Je suis résolument sceptique en ce qui concerne les phénomènes paranormaux. Il m'était impossible de croire à quelque chose du genre message onirique. Pourtant, en me rappelant ce rêve idiot, je n'avais plus autant envie de fuir. Et je me sentais libéré d'une part de mes inquiétudes.

A bien y réfléchir, le parti pris du "secret" développé par la SARE ne s'expliquait plus si leur intention n'était pas de nous libérer bien vivants. Ils n'avaient pas permis à Cécile de partir, mais ce pouvait être dans le but d'éviter des frais supplémentaires, le remplacement au pied levé d'un cobaye en cours de projet leur

causerait sans doute une perte de temps et d'argent.

Inutile de faire une montagne avec une taupinière. Somme toute, connaissant la versatilité de Cécile, était-il réellement impensable qu'elle ait changé d'avis ?

Une moqueuse petite voix intérieure me traita d'imbécile heureux ! Je secouai cette trompeuse impression de sécurité, probablement née de mon rêve.

Il fallait *fuir* !

VII

Fuir. Plus facile à dire qu'à faire. Tous nos plans achoppaient sur un point ou un autre. Nous ne pouvions guère espérer réussir une évasion discrète à la Houdini. La seule solution était de tenter de forcer le passage. Mais elle réclamait, en première étape, que nous nous emparions de quelques armes. Pas simple. Il ne suffirait pas de les demander poliment aux gardes pour qu'ils nous les remettent... Et il fallait aussi compter avec les chiens. Le problème était de taille !

Lucien avait subtilisé deux couteaux au réfectoire. Il trompait son impatience en essayant de transformer ces malheureux couverts en poignards. Il les frottait, heure après heure, sur une pierre. Je doutais fort qu'il parvienne à un résultat appréciable, mais l'opération avait le mérite de l'occuper.

Personnellement, Je m'employais à surveiller les gardes, en accumulant le maximum de données. Je comptabilisais. Gardes avec chiens, gardes sans chiens, périmètre de surveillance, heures de relève... Tout était discrètement noté sur un bloc, tandis que Je déambulais en feignant de faire des croquis.

Joëlle fouinait, essayant de trouver, dans le système de contrôle, une faille possible.

Cécile, Jean-Claude et Solange, avalés par le bâtiment B, semblaient n'en jamais sortir. Nous avions perdu tout espoir de les voir dans le parc, qui devait leur être interdit. Nous étions très inquiets pour eux.

Je rendis visite à notre chère directrice, et, en prenant grand soin de la lisser dans le sens du poil, je lui demandai si nous ne pourrions pas communiquer avec nos amis par le circuit intérieur. J'avais su présenter ma requête en petit garçon poli qui espère une faveur, et elle condescendit à ne pas refuser sèchement d'emblée. La décision ne dépendait pas d'elle, mais elle acceptait de demander au Professeur son autorisation.

La réponse qui me parvint le lendemain fut, comme je m'y attendais plus ou moins, négative. En raison des expériences en cours, les patients ne devaient en aucun cas être dérangés. Pour le moment, mais il n'était pas exclu que nous leur parlions d'ici quelque temps. Ils étaient tous, évidemment, en excellente santé, et nous n'avions pas à nous inquiéter de leur sort. Mettez ça dans votre poche, avec votre mouchoir par-dessus. Tel fut le commentaire de Lucien, qui ajouta :

- Un d'ces jours, j'vais tout casser dans c'te baraque, juste histoire de m'défourler.

Il se tracassait pour Solange, et je comprenais très bien son problème. J'avais le mien, qui concernait un petit bout de blonde

prénommée Marie-Hélène.

*

**

Fin mars. Le printemps éclatait dans le parc couvrant les arbres d'une floraison de feuilles toute fraîches. Leur douce teinte vert-jaune symbolisait la saison neuve. L'air tiède incitait à des flâneries paresseuses. Les oiseaux exubérants se disputaient des brindilles, et les papillons ivres de soleil passaient d'une fleur à l'autre, en vol lent.

Nos plans d'évasion en restaient au point mort. Une lassitude, née du changement de saison nous engourdissait. Deux hommes et une femme, prisonniers d'occasion, novices, alors que fuir notre forteresse aurait demandé l'astuce de spécialistes chevronnés.

En cas d'affrontement direct, Lucien en avait fait l'expérience, nous serions surclassés. Restait la ruse, mais l'idée géniale ne nous venait pas.

Lucien était morose, grognon. Il proposait à l'occasion des plans tout à fait irréalisables, pour reconnaître, cinq minutes après les avoir défendus avec acharnement que : "ça t'nait pas d'bout". Joëlle promenait une tête languissante de fleur fanée.

J'avais peine à lutter contre ma propre mélancolie. J'étais un incapable, et je me morfondais dans l'inaction. Réfléchir avant d'agir. Bonne maxime, peut-être, mais ceux qui réfléchissent trop n'agissent jamais. J'avais conscience de mes limites, et je n'étais pas fier de moi.

Arriva quelque chose de pourtant prévisible, et que, je ne pas pour quelle idiote raison, je n'attendais pas.

La chère Mme Favière me pria de bien vouloir me rendre dans en bureau. Plusieurs raisons pouvaient expliquer cette convocation, mais, averti par l'expérience, je pensai tout de suite à la possibilité de mon transfert.

J'en discutai avec Joëlle et Lucien, et nous décidâmes de nous présenter en groupe chez notre bien-aimée directrice.

Jeanne Favière ne parut pas surpris de nous voir arriver ensemble. Elle confirma ma supposition. J'allais être transféré au bâtiment B immédiatement.

- Je refuse absolument, déclarai-je. Et je dénonce le contrat. Vous voudrez bien avertir la direction de ma décision. Je m'en vais.

Favière avala mes phrases avec l'indifférence placide d'un poisson gobant des œufs de fourmi, et absorba de même les déclarations identiques que firent ensuite Joëlle et Lucien.

- La direction sera mise au courant, mais, pour le moment, le Professeur réclame M. Méry. Il a la haute main sur le projet, et je dois me conformer à ses ordres.

Nous n'eûmes pas le temps de continuer à discuter. La mauvaise femelle avait dû presser du pied sur un quelconque bouton d'appel. Et notre réaction avait été prévue.

Deux gardes apparurent, les armes à la main.

Quelques secondes, et nous étions expulsés manu militari.

Joëlle et Lucien furent poussés dans le couloir par l'un des deux hommes. Son frère jumeau m'entraîna dans la direction opposée.

J'entendis Lucien rugir.

- Nom de Dieu ! d'foutue garce de merde !

Je le remerciai intérieurement pour avoir exprimé, à bonne portée des oreilles de l'intéressée, ce que je ressentais.

J'avais souvent supposé qu'un passage souterrain existait entre les deux bâtiments. J'en avais à présent la preuve. Je l'empruntai. Il prenait naissance dans la partie interdite de notre domaine. Un long couloir de béton, froid et humide, éclairé de place en place par des lampes encastrées. Mon gardien me suivait, à deux pas de distance, le revolver braqué. Je me demandais si un homme entraîné aurait pu réussir à le désarmer. J'en doutais. Mon convoyeur ne prenait pas le moindre risque. Il me faisait bien de l'honneur. Ma taille est moyenne, et mes muscles, s'ils existent, ne dessinent pas des nœuds de corde sous ma peau. A ajouter au passif : je ne suis nullement un bagarreur expérimenté. Je n'avais jamais eu envie d'imiter mes contemporains en m'inscrivant à un club de self-défense, coutume née de l'accroissement de la criminalité. Il y avait déjà quelque temps que je le regrettais.

Un ascenseur me propulsa au quatrième étage du bâtiment B, et je fus poussé dans une chambre identique d'arrêt à celle que j'avais quittée. Avec ces différences : elle portait le numéro 7, et, lorsque je tentai d'ouvrir ma porte, je découvris que sa serrure n'avait pas été conçue pour être actionnée de l'intérieur.

Ma fenêtre, bien close elle aussi, donnait sur l'arrière du bâtiment. Je ne pouvais voir mon ancien domicile, situé de l'autre côté. Inutile, donc, d'appliquer sur la vitre un message en caractères géants à l'intention de Joëlle et Lucien, comme nous l'avions prévu. La possibilité de le déchiffrer à aussi bande distance ne nous aurait offert qu'une faible chance, mais qui existait quand même. A présent, il n'en restait aucune.

Pourrais-je rencontrer Jean-Claude, Solange et Cécile ? Mon incarcération en cellule m'en faisait douter. Je frappai sur les murs, à tout hasard, et ne reçus pas la moindre réponse. Mes geôliers faisaient bien leur métier, et ils m'avaient condamné à l'isolement.

Je fouillai les armoires, et y découvrais des vêtements d'uniforme à ma taille. Un tiroir de bureau me livra du matériel de dessin. On me soignait.

Je profitai de l'aubaine, et m'installai pour esquisser les

grandes lignes d'un jardin irréel. J'y introduisis un adolescent appuyé au garrot d'une licorne. Ma tâche m'absorba suffisamment pour que j'oublie l'écoulement du temps.

Ma montre indiquait deux heures quand une subite fringale me tira de ma fièvre créatrice. Personne, apparemment ne s'était soucié de prévoir un repas sur moi. Le sens minutieux de l'organisation dont la SARE faisait preuve en toutes choses ne buvait me laisser croire à un oubli. Je ne supposais pas non plus une brimade délibérée. Celles qui nous avaient été infligées répondaient invariablement à des lois de sécurité selon l'optique de nos employeurs. M'affamer ne rentrait pas dans ce cadre. Je ne vis qu'une seule réponse logique : les expériences étaient toutes poches, et elles réclamaient sans doute un cobaye à jeun.

Une inquiétude sournoise me força à abandonner mon dessin. J'avais sottement cru que je disposerais de quelques jours pour m'habituer à l'idée de Pertignat tripotant ma cervelle. Il n'était plus question de jours mais d'heures, et j'avais grand-peine à l'admettre.

Une panique l'irraisonnée me précipita sur la porte, puis sur la fenêtre. Durant quelques instants, je me comporté en rat acculé. J'étais possédé d'un besoin animal de fuir.

La futilité de mes tentatives me ramena à un calme plus ou moins résigné. J'avais eu tort de choisir la SARE plutôt que l'algovit. J'avais eu tort de ne pas tenter, alors que j'habitais encore le bâtiment A, n'importe quelle manœuvre d'évasion, même délibérée. Trop tard pour les regrets...

Je revins à mon dessin, sans grande envie, mais, l'habitude aidant, je m'y plongeai.

L'ouverture de ma tête me fit sursauter. Une bonne insonorisation ne m'avait pas permis d'entendre un bruit de pas.

Le jeune médecin aux lunettes hublots entra.

- Ravi de vous voir, docteur, dis-je, je m'ennuyais presque.

Il Ignore mon ironie acide. Il était raide, et dégageait autant de chaleur qu'un iceberg.

- Monsieur Méry, dit-il, je dois vous emmener au laboratoire. Vous pouvez choisir de ne pas être coopératif, auquel cas j'appellerai les gardes. Je pense qu'il serait plus simple que nous nous comportions en personnes civilisées.

- Civilisées ? J'aimerais connaître votre définition exacte de ce mot. Appelez-vous civilisée la méthode qui consiste à me retenir ici contre mon gré ?

Il ne tiqua même pas.

- Je ne suis pas le responsable de votre emprisonnement. Je

me contente de faire le travail pour lequel je suis payé.

- Je suppose que Mengele devait dire la même chose.

Cette fois, il accusa le choc. Ses gros yeux bleus devinrent fixes et une rougeur légère colora son teint rose de blond bien nourri.

- Ne dramatisons pas, voulez-vous ? Je ne suis pas un nazi, et vous n'êtes pas un déporté que l'on va torturer.

- Oh ! dis-je, je n'en doute pas. Vous êtes certainement beaucoup trop civilisé pour me disséquer vif. Il n'empêche que je ne suis plus un cobaye volontaire, et que je vais participer contre mon gré aux expériences.

- Vous avez signé le contrat.

- Je l'ai dénoncé depuis.

- IL se peut, monsieur Méry, mais ceci est hors de ma compétence.

Son ton définitif fermait la parenthèse. Mes objections n'avaient aucune valeur à ses yeux. Il faisait le travail pour lequel il était payé.

- Vous dormez bien, docteur ?

Il lui fallut une demi-seconde pour comprendre le sens exact de ma question. Il choisit l'ironie à son tour, et non la colère.

- Je dors parfaitement bien, merci.

Il ne mentit pas. Sa conscience ne l'avait jamais tourmenté, et ne le tourmenterait jamais. Et Il était médecin ! Il avait choisi de soigner les plaies de l'humanité !

Contrairement à ce que l'on pourrait croire, les êtres capables comme lui de justifier leurs actes vis-à-vis d'eux-mêmes en toutes circonstances, sont le plus grand nombre, et non la minorité.

Il demanda, avec une froideur distante :

- Voulez-vous m'accompagner de bon gré, ou dois-je appeler les gardes ?

Choisir de résister se serait assimilé pour moi à de l'infantilisme. Chacun agit selon sa propre nature. J'appartiens à la race des rêveurs, et non à celle des passionnés de l'action, je ne le sais que trop.

- Je vous accompagne.

- Je vous remercie de vous montrer raisonnable.

Il m'accordait un satisfecit. Je ne retins qu'à peine un sourire amusé. Je venais d'imaginer sa première rencontre avec Cécile, et la réaction de notre rousse explosive.

Promenade dans les couloirs, puis ascenseur. Deux gardes nous suivaient, robots parfaitement programmés. Des faces dures et inexpressives, des yeux qui ne voyaient en moi qu'une machine de plus à surveiller. Ils semblaient avoir subi un traitement déshumanisant. Je ne ferais pas rougir ceux-là en les traitants de nazis.

Plus encore que le jeune médecin, ils étaient à l'aise dans leur peau. Des chiens de Pavlov, qui avaient appris à répondre à certains stimuli, et à rien d'autre. Je leur trouvais, tout de même, une excuse que le praticien n'avait pas. Leur intelligence très limitée les apparentait plus à l'animal qu'à l'homme. On ne demande pas à la bête de s'interroger sur ses actes.

Le labo où j'entrai était vaste, débordant d'instruments variés. Au premier coup d'œil, leur destination ne me parut pas toujours évidente. Je m'interrogeai sur une machine verruqueuse de cadrans et boutons. De longs fils souples la reliaient à un casque d'acier. L'instrument de mon supplice ? Peut-être, car, après un rapide examen, la première opération à laquelle me soumit mon expérimentateur fut une séance de coiffure. J'eus le crâne rasé, soigneusement, et de très près.

Tandis que le médecin s'affairait à sacrifier ma chevelure, je regardais le parc et le bâtiment A, qui s'inscrivaient dans les grandes baies du labo. Derrière l'une de ces vitres, Lucien avait aperçu une Solange au crâne dénudé, ce qui lui avait valu d'être roué de coup. La séquence ne se renouvellerait pas aujourd'hui. Ni lui ni Joëlle n'étaient dans le parc. Seuls les gardes effectuaient sous les arbres leur réglementaire promenade.

Je me sentais solitaire, effrayé, et plutôt misérable.

Le médecin m'installa sur une manière de chaise longue à roulettes. Il me fit une piqûre intraveineuse, et annonça :

- Ceci est destiné à vous endormir. Ne bougez plus, ne luttiez pas contre la somnolence, et n'essayez surtout pas de vous lever vous pourriez tomber et vous blesser.

Il s'éloigna, pour franchir une petite porte d'angle. Il repoussa le battant derrière lui, mais pas avec une force suffisante pour actionner le pêne. La porte se rouvrit, et resta entrebâillée.

Cette fente m'hypnotisa. Pouvais-je tenter de fuir par ce chemin ? Probablement pas. Il ne m'aurait pas laissé seul s'il m'avait cru capable de me déplacer avant d'être assommé par le somnifère. Et il avait raison. Je tentai de me lever, et réussis à peine à m'asseoir, avant de retomber sur ma couche. Mes membres inconsistants ne m'obéissaient plus. J'avais l'impression de gonfler peu à peu, comme un ballon. La pesanteur perdait son pouvoir. J'étais léger, léger, d'ici quelques secondes je m'envolerais.

Mais mon cerveau qui luttait contre l'engourdissement, avec une ténacité inhabituelle, resta conscient un peu plus longtemps que prévu. Ce qui me permit, grâce à la porte entrouverte, de surprendre un fragment de conversation.

- ... enfants arriveront demain.

- Salles a réussi à obtenir qu'ils nous soient confiés ?

- Salles obtient tout ce qu'il veut, mon petit Pugey. Et j'espère que nous pourrons cette fois lui annoncer un résultat positif. Il n'a aucune compréhension des tâtonnements que réclame toute expérience. Il s'irrite, et exige du concret avec la suffisance d'un homme habitué à ce que l'argent résolve tous les problèmes. Nous avons eu une discussion assez âpre lorsque j'ai dû lui annoncer le troisième décès.

- Un accident...

- Évidemment, un accident. Il fallait bien s'attendre à des déchets. Je l'avais du reste prévenu de cette éventualité. Il disait alors que c'était sans importance, mais il prétend maintenant que je lui coûte trop cher. Il a menacé de couper le crédit...

Petit rire gloussé.

- Il ne le fera pas, Professeur, il est trop engagé.

Nouveau petit rire déplaisant.

- Beaucoup trop. Il ne peut plus reculer, et il le sait. D'ailleurs, la réussite de ce projet compte autant pour lui que sur moi-même.

J'enregistrais les mots sans comprendre réellement. Ma cervelle se vidait, aspirée par une spirale ascendante. Le ballon continuait à enfler, et décollait.

- ...pérons que celui-là va résister, sinon nous serons bientôt à court de sujets.

- Salles nous en procurerait d'aut...

Le ballon s'envola, et tout devint noir.

*

**

Je me réveillai dans ma chambre. J'étais couché. Quelqu'un avait pris soin de me déshabiller, de m'enfiler dans un pyjama, et de me border jusqu'aux yeux.

Je me sentais nauséeux, et ma tête était douloureuse. Je m'assis, ce qui aggrava ma migraine. Je trouvai sur ma table de chevet des cachets dans une soucoupe, et une note tapée à la machine. Elle me conseillait d'avalier deux comprimés dès mon réveil, et un ensuite toutes les deux heures, jusqu'à disparition de mes malaises.

Je me traînai jusqu'au cabinet de toilette, pour avaler docilement mes cachets avec un peu d'eau.

Ma tête dans la glace me surprit. Ce crâne dénudé ne m'avantageait pas. Du Chef indien, j'étais passé au Grand Prêtre inca. Il ne me manquait qu'une robe artistement drapée, et des ornements d'or martelé pour figurer dans un téléfilm.

Je tâtai mon crâne. Ma peau n'était ni douloureuse, ni marquée. Que m'avaient-ils fait, au juste ?

La conversation surpris me revint brusquement en mémoire. J'en retrouvais chaque terme comme gravé dans ma cervelle par

hypnose.

J'étais vivant, bien vivant, et j'en restais incrédule. Logiquement, j'aurais aussi bien pu rejoindre les "déchets". Jean-Claude, le gentil barbu-chevelu, Solange, la brune effrayée, Cécile, l'ardente rouquine... Morts ! Tous les trois. Victimes de ce gros chauve, et du jeune myope qui "n'était pas un nazi".

Une brûlante colère se mêlait à mon chagrin. D'évidence, ces phrases avaient été échangées par Pertignat, et le blond à lunettes : Pugey. J'étais capable, à présent, de les analyser, ce que ma cervelle engluée par la drogue ne m'avait pas permis de faire au moment où je les avais entendues. Les "déchets", le "troisième décès". Impossible de se méprendre sur le sens des mots. Les trois premiers cobayes n'avaient pas survécu.

Mais la relève serait assurée, coûte que coûte. Il en arrivait déjà d'autres. Les "enfants".

J'eus un moment de totale révolte. Il est toujours difficile d'admettre la monstruosité intérieure de certains êtres. Comment pouvait-on penser à utiliser des enfants pour une expérience plus que dangereuse ? Et en pleine connaissance de cause ?

Je pris la décision de me transformer, en dépit de ma nature qui y répugnait, en homme d'action. Lutter contre le mal est une absolue nécessité. A me cantonner dans la passivité, je deviendrais aussi fautif que les vrais coupables.

Je savais, à présent, contre quoi j'allais devoir lutter. Contre l'écrasante toute-puissance de l'argent.

Salles. Romain Salles. Même les habitants perdus dans le désert d'un pays ultra-sous-développé ne doivent pas ignorer ce nom. Romain Salles, cinquante-huit ans. Une des plus colossales fortunes actuellement existantes. A des intérêts dans tous les domaines. Doit toucher des royalties sur presque toutes les transactions en cours dans le monde. Peut s'acheter un gouvernement aussi aisément qu'il s'offre un avion privé tout neuf. Sa réputation est mauvaise. Il écrase et piétine tout ce qui se dresse sur son chemin.

Il me terrifiait et j'allais devoir, d'une manière ou de l'autre, tenter de contrecarrer ses projets. Le moucheron qui déclare la guerre au tyrannosaure. J'en avais pleine conscience, mais il ne m'était plus permis de temporiser. A moins de renoncer à toute intégrité personnelle.

VIII

Une semaine écoulée. Ma montre à dateur grignotait les jours. Toutes les quarante-huit heures, je jeûnais au milieu de la journée, et j'allais au labo l'après-midi.

Et chaque plongée dans le noir amenée par la piqure somnifère me ambiant devoir être la dernière.

Tous les deux jours, je me rendais au labo comme on va à la mort, en contenant ma panique, en forçant mes jambes molles, et ce n'était pas une expérience agréable... Mais je survivais.

Le cher docteur Pugey me couvait littéralement. Il me palpait, me testait, m'auscultait...

Et m'avait prié de noter pour lui en faire part toutes mes réactions, même les plus minimales. Je feignais la docilité, et j'étais fermement décidé à collaborer le moins possible.

Le bon Professeur Pertignat restait invisible, et ne devait se manifester que durant mon sommeil. Le cobaye ne l'intéresserait qu'en apportant un résultat, mais lequel ? En toute honnêteté, je n'avais jusqu'alors rien ressenti qui s'écartât de la normale.

J'avais bâti un plan, que je me préparais à mettre en action le jour même.

J'attendais l'habituelle visite de contrôle. Je me proposais d'assommer Pugey, de le ligoter, et de le prendre comme otage. Je comptais sur l'élément surprise pour réussir la première phase de l'opération. La suite était plus douteuse, - détenir Pugey ne m'ouvrirait pas obligatoirement la porte de sortie - mais il fallait que je tente quelque chose. N'importe quoi.

J'attendais la visite de Pugey pour environ 10 heures. Il n'en était que neuf. J'essayais de tuer le temps en lisant, assis sur mon lit, adossé à l'oreiller. Mes yeux vagabondaient plus souvent qu'ils ne suivaient les lignes imprimées. J'étais très nerveux.

Un cri bref m'échappa quand un enfant unijambiste se matérialisa tout soudain au pied de mon lit.

Un enfant nu, au crâne rasé. La peau brune, le nez imperceptiblement busqué, les yeux très noirs. Un garçon de sept ou huit ans qui, un doigt sur la bouche, me faisait le signe du silence.

J'étais suffoqué. Il ne pouvait pas être là, et il y était ! Je l'avais distinctement vu apparaître, comme dans un tour magique particulièrement réussi.

L'instant d'avant, la base de mon lit était vide, l'instant d'après, un petit garçon assis, sa jambe unique repliée, se trouvait là.

Je le regardais, ahuri, incrédule, puis une explication logique me vint. Les expériences commençaient à produire un effet, et j'avais

des hallucinations.

L'enfant se rapprocha de moi. Il glissa en avant, en s'aidant de ses mains, d'une détente souple. Je sentis le contact d'une peau chaude, réelle, vivante...

Il murmura :

- Le tatou dit qu'on peu parler, mais pas trop fort. Il surveille. Il nous préviendra si quelque cas ne va pas.

- Le tatou ? Qu'est-ce que c'est que le tatou ?

- notre chef, bien sûr. Il est très fort, tu sais, il peut mentacapter tout le monde, même les fermés. Il peut aussi leur mentaparer, mais c'est très fatigant pour lui, alors il m'a envoyé.

Je ne comprenais rien du tout. J'avais été introduit, comme Alice, dans un monde d'irréalité, et les paroles de l'enfant n'avaient pas plus de sens que celles de la Reine Rouge, ou du Chapelier Fou. Je rêvais éveillé.

- Le tatou dit que je m'y prends mal. Tu ne rêves pas. Tout est réel. Je vais t'expliquer. Mentacapter, c'est entendre avec l'esprit, sans se servir des oreilles. Mentaparer, c'est la même chose, enfin, je veux dire, pour la bouche, bien sûr. C'est parler avec sa pensée. Tu comprends ? En ce moment, le tatou entend ce que tu penses, et il me le répète. Moi, Je ne sais pas le faire avec les fermés.

L'événement ne devenait pas plus crédible, mais je comprenais que le garçon m'expliquait à sa manière un phénomène de télépathie. Et les fermés devaient être les non-télépathes, comme moi.

- C'est ça. Mais tu vas bientôt devenir ouvert. C'est pour ça qu'il faut t'empêcher de faire des bêtises. Le tatou dit que tu ne dois pas attaquer le docteur Pugey. Tu ne dois rien faire du tout. Seulement attendre. Ensuite, tout ira bien. Le tatou t'a déjà prévenu, mais tu ne l'écoutes pas ! Il t'a mentaparlé. C'est très fatigant pour lui, après, il doit dormir, et tu ne l'écoutes pas !

Il en était très indigné. Manifestement, pour lui, le tatou se situait au même échelon qu'un Dieu tout-puissant. Des enfants télépathes - si je n'étais pas halluciné - qui s'amusaient à je ne sais quel jeu, sans réaliser la gravité de la situation...

- Le tatou dit que tu ne comprends pas. Attends ! C'est lui qui va te parler.

La voix ne changea pas. C'était toujours celle, claire et douce, du garçon basané qui s'appuyait contre moi. Mais elle devint plus mûre, plus adulte dans sa façon de s'exprimer.

- Je t'ai déjà contacté télépathiquement à deux reprises. Une fois sur te conseiller de signer le contrat, une autre pour te dissuader de t'enfuir. Je vois l'avenir. Pas totalement, car il est mouvant, fait d'une multitude de traces qui s'entremêlent. Mais il existe une importante probabilité sur que tout se développe de façon satisfaisante

si tu veux bien ne pas intervenir. Il est nécessaire que tu passes encore quelques heures sous le casque. Il est nécessaire que nous y passions tous, moi compris.

- Mais ces expériences ont déjà tué mes trois camarades, tu...

- N'élève pas la voix ! Ta chambre est insonorisée, mais un garde se promène pas très loin. Si tu cries, il pourrait t'entendre... Écoute-moi. Le danger de mort attaché à l'expérience ne te menace absolument pas... Je dois m'arrêter de parler. Pugey est en route. Il sera bientôt là. Je t'en prie, ne l'attaque pas ! Remets ta décision en attendant d'être mieux informé. Je te renverrai Ahmed dès que possible. Sa faculté de télétransport est née de l'expérience. Tu vois que c'est un résultat positif. Patiente, et crois-moi. Tu ne risques rien. Il n'existe aucune trace d'avenir incluant ta mort. Reste passif !

J'étais seul dans la pièce. L'enfant brun avait disparu.

Mes pensées faisaient des nœuds extrêmement embrouillés. Je ne savais que croire, et encore bien moins que décider. L'événement que je venais de vivre était trop invraisemblable. Impossible de le passer au crible de la logique.

Pugey entra, prouvant ainsi la véracité d'une part au moins des dires du tatou. Qui avait prévu cette arrivée à la minute près.

Le bon docteur m'ausculta et me palpa sur toutes les coutures. Je n'étais pas très présent, et il dut à l'occasion répéter des questions que je n'entendais pas.

Je triais et ajustais les faits : j'avais réellement perçu deux fois des morts étranger mêlés à mes pensées : j'avais vu et touché un état garçon magiquement apparu dans ma chambre. De plus, le tatou semblait parfaitement au courant de tout ce qui se rapportait à l'expérience. D'où tenait-il ses informations ?

Beaucoup de détails me manquaient encore.

Finalement, je décidai de ne pas agresser Pugey le jour même. Je pouvais attendre sa prochaine visite. Un jour ou deux d'attente ne modifieraient pas grand-chose. Il me fallait réfléchir, et préparer, à l'intention d'Ahmed, un interrogatoire précis. S'il revenait...

En attendant, c'était moi qui subissais un enquêteur. Très acharné. Pugey n'était content. Il attendait de moi des résultats que je ne le donnais pas. Et il n'était pas loin de m'en tenir pour responsable. Il se montrait encore plus sec que de coutume.

J'avais survécu, donc, le gadget du cher Professeur devait fonctionner... Et ne fonctionnait apparemment pas. Pugey en concevait de l'humeur.

Je n'en étais guère chagriné. Même si j'avais eu quelque chose à lui relater, je l'aurais gardé pour moi. Je n'avais nulle intention de lui faire plaisir.

Je me demandais, tout de même, si l'apparition d'Ahmed

n'entrait pas dans le cadre de ces "manifestations inhabituelles au niveau cérébral" qu'il aurait aimé me voir ressentir.

Il me quitta, la mine renfrognée.

Les deux gardes rituels m'apportèrent mon repas vers midi. Je n'aurais jamais songé à agresser ceux-là. Ils ne prenaient pas le plus petit risque. Avant d'entrer, ils m'ordonnaient de reculer jusqu'au fond de la chambre. L'un pénétrait, pour poser le plateau sur mon bureau. L'autre restait à la porte, arme au poing. Du travail très bien réglé.

Je mangeai. Comme d'ordinaire, la nourriture était froide. Depuis mon transfert, je n'avalais plus que des plats glacés. Ils portaient sans doute chauds des cuisines, mais leur promenade dans les couloirs les réfrigérait rapidement. Enfin, si je n'avais eu à me plaindre que de si peu de choses, j'aurais pu trouver l'existence belle.

La question alimentaire expédiée, je me remis au dessin.

Je fignolai mon adolescent, qui ressemblait à un Lucien plus jeune, et plus gracieux. La licorne baissait la tête, prête à charger, et le jardin-jungle en toile de fond était menace, et étrangeté.

La voix claire dans mon dos fit, de surprise, dévier ma main.

- Oh ! C'est drôlement joli ! Qu'est-ce que tu dessines bien !

Ahmed s'appuyait au dossier de ma chaise.

- Viens sur le lit, tu veux ? C'est fatigant pour moi de rester debout. J'ai une jambe artificielle, tu sais, mais je ne peux rien emporter quand je passe-muraille.

Passe-murailler. Joli verbe, et bien adapté. D'où l'enfant tenait-il cette expression ?

- C'est le tatou, qui l'a trouvée. Il l'a prise dans la tête de quelqu'un qui lisait.

Trois petits sauts légers d'oisillon amenèrent Ahmed à ma couchette. Il s'y installa, et je le rejoignis.

- Le tatou dit que tu as préparé plein de questions. Vas-y ! C'est lui qui te répondra.

J'avais, en effet, une importante liste de questions à poser, mais, en cet instant, elles avaient toutes déserté ma tête. Tout ce que je trouvai fut de demander au tatou s'il était un enfant.

- J'ai vécu quatorze années, mais tu ne peux pas me juger selon ces normes. Mon cerveau est beaucoup plus développé que celui de l'être humain moyen. Mon apparence, par contre, laisse à désirer. Je suis un raté.

Un raté... Ces enfants difformes que j'avais vus sur un écran télé. Comment Pertignat ?...

- Depuis le début, Pertignat désirait tester son appareil sur de jeunes cerveaux. En voyant l'émission, l'idée lui est venue de demander qu'un certain nombre de ratés soient confiés à ses soins, sous prétexte de recherches. Salles a appuyé cette demande, et exercé

les pressions voulues. Ils ont obtenu ce qu'ils désiraient.

- Tu sais quel est le but de cette expérience ?

- Oui. Pertignat a conçu un appareil destiné à activer les zones cérébrales qui ne sont pas, habituellement, utilisées. Son ambition est de créer un surhomme.

Projet HS 1. Homo Superior...

- Oui. C'est exactement ça. Et il va y parvenir. Les traces d'avenir incluant une réussite sont multiples. Malheureusement, cette réussite déboucherait sur un désastre pour l'humanité. Salles est un mégalomane qui rêve de tenir le monde dans sa main. La dictature qu'il imposerait serait pire que toutes elles ayant existé.

- Pourrions-nous barrer sa route ?

- Peut-être, mais je n'ai à de certitude. Les traces d'avenir sont très embrouillées. Mais il est impératif que nous participions tous à l'expérience, et surtout moi. Je possède déjà un cerveau qui utilise une part de ces zones inactives que Pertignat veut éveiller. Un ou plusieurs passages sous le casque devraient me permettre de développer la totalité de mes facultés. L'amusant est que Pertignat m'a choisi parce qu'il me croit débile mental. Il espère faire naître en moi un embryon d'intelligence.

Mon interlocuteur, le tatou s'exprimant par la bouche d'Ahmed, s'amusait, mais son ironie n'avait rien d'acide.

- Tu n'as pas d'autre nom que le tatou ?

- Le tatou convient très bien. Les enfants m'ont baptisé ainsi, et tu comprendras lorsque tu me verras. Mon aspect n'est pas... plaisant.

Le tatou... Une intelligent exceptionnelle, enfermée dans un corps difforme... A quoi ressemblait-il ?

- Il est préférable que tu l'ignores pour le moment. Plus tard, quand tu me connaîtras mieux, ce sera plus facile.

- Tu crois que tu m'inspirerais de la répulsion ?

J'étais indigné.

- Je ne le crois pas, je le sais.

Il fit dévier la conversation en me parlant de Marie-Hélène.

- Ne t'inquiète pas pour ton amie. Ses traces d'avenir sont bonnes, et elle figure dans le tien. Vous serez réunis.

- Ne pourrais-tu pas la contacter pendant son sommeil ? Comme tu l'as fait pour moi. Je voudrais pouvoir la rassurer.

- C'est impossible pour le moment. Elle est trop loin. Mon pouvoir télépathique ne s'étend pas au-delà d'une centaine de kilomètres.

- Et Ahmed ?...

- Ahmed n'est pas capable de à téléporter à si grande distance. Pas encore capable, mais cela viendra sans doute. De même que tu vas

bientôt découvrir tes nouvelles facultés. Ta mémoire s'est déjà améliorée. Sinon tu ne te serais pas souvenu de cette conversation que tu as surprise.

De nouvelles facultés... Julien Méry, surhomme... Je ne m'étais guère fait à cette idée.

- Tu t'y feras très bien. Les autres aussi.

Les autres ! Lucien et Joëlle ! J'avais presque oublié. Et il disait que ma mémoire...

- C'est parce que tu es troublé. Tu ne sais pas encore maîtriser ta pensée. Tous deux vont bien. Je leur ai envoyé Ahmed, et ils ont accepté de patienter. Ce n'est pas facile pour Lucien. J'ai dû lui annoncer la mort de Solange...

- Mais tu devais savoir qu'elle allait mourir ! De même que Jean-Claude et Cécile. Tu aurais pu...

- Je les ai prévenus. La probabilité de leur mort apparaissait nettement dans les traces d'avenir. Je les ai contactés, tout comme toi, mais pour leur conseiller de ne pas signer le contrat. Leur réaction a été identique. Ils ont cru à un rêve, et n'ont pas tenu compte de mon avertissement. Cécile par insouciance, Solange et Jean-Claude parce qu'ils étaient pris au piège d'une situation sans issue. Leur mort m'a désolé, mais j'étais impuissant. La machine de Pertignat tue ceux dont elle ne peut réveiller les facultés. Cécile, Jean-Claude et Solange avaient des cerveaux totalement inaptes en ce domaine...

Pauvres compagnons de hasard, que le hasard avait éliminés... Si j'y pouvais un jour quelque chose, la SARE et en Grand Maître Salles auraient des comptes à rendre...

- Nous parviendrons peut-être à les empêcher de nuire. Je l'espère... La première condition est que nous maintenions Pertignat dans l'ignorance du bon fonctionnement de sa machine. Salles s'impatiente déjà. S'il pense que l'examen a échoué, il cessera de s'y intéresser, et de la financer. Sinon... Il y a plusieurs traces d'avenir où Salles utilise le casque pour développer ses propres facultés. Les probabilités qui en découlent sont effrayantes...

J'imaginai assez bien ce qu'un Salles pourrait faire de dons supranormaux. Et si, de plus, il avait la possibilité de fabriquer une armée de surhommes dévoués à ses intérêts ! Effrayant me semblait être le mot juste.

- Ahmed doit te quitter. L'infirmière qui est chargée de nous va faire sa ronde. Nous aurons d'autres occasions de converser, et plus directement. Tu deviendras télépathe d'ici peu. Ai-je encore besoin, maintenant, de te prier de rester passif ?

- Non. Je te crois, et Je te fais confiance.

- Merci, Julien. A bientôt.

Les yeux très noirs d'Achmed, qui, pendant qu'il servait de

relais au tatou, étaient restés figés et vagues, s'éveillèrent.

Il me sourit, découvrant de petites dents régulières, agita la main, et disparut.

IX

Les premiers jours d'avril. Un mauvais temps puissant fouettait mes vitres de giboulées tardives. Puis un rai de soleil filtrant entre deux nuages faisait scintiller les perles d'eau.

Tous les deux jours je me rendais au labo, sans appréhension à présent. J'avais choisi de croire le tatou, mais les résultats annoncés tardaient à se faire sentir, et je pouvais répondre très franchement par la négative aux questions de Pugey.

J'avais appris d'Ahmed, qui me rendait de fréquentes visites, que Lucien et Joëlle étaient entrés dans le cycle des expériences. Tout comme moi, ils faisaient confiance au tatou, et attendaient, avec plus ou moins de patience, l'accession promise à un échelon supérieur.

Les quatre enfants, deux filles, Sylvie et Colette, et deux garçons, Ahmed et David, qui participaient également à l'expérience, progressaient, eux, à pas de géant sur la voie évolutive.

Le tatou en donnait l'explication suivante : leurs jeunes cerveaux avaient moins besoin d'être stimulés que les nôtres. De plus, ils possédaient déjà tous au départ une faculté paranormale, la télépathie.

Les ratés étaient des mutants. Handicapés sur le plan physique, avantagés sur le plan mental. Compensation peut-être voulue par la nature.

Seul le tatou n'avait pas encore expérimenté la machine de Pertignat, dont il espérait pourtant beaucoup. Il patientait, comme nous patientions tous, mais sans doute plus sereinement. Étrange adolescent, doté d'un cerveau de génie. Jusqu'où irait-il si ses facultés s'accroissaient encore ?...

Ahmed et moi étions devenus grands amis. C'était un enfant imaginaire, aussi porté aux rêveries que moi-même, et qui possédait une intelligence vive. De plus, Il se passionnait pour le dessin. Ce goût mutuel nous avait rapprochés.

Je le traitais en adulte, et lui apprenais avec plaisir la technique qui lui manquait encore. A mon avis, son talent dépasserait probablement bientôt le mien. Nous avions entrepris de réaliser une bande dessinée. Ahmed inventait l'histoire, et s'essayait à la traduire en lignes sur papier. Je brodais sur le thème, proposant développements ou rebondissements, signolant et approfondissant le travail de mon élève. Les aventures de Garan, guerrier d'une terre mythique, et de en compagnon le léopard mutant Ouzir, formaient déjà une impressionnante pile de feuillets.

Ahmed apparaissait dans ma chambre-cellule avec une soudaineté qui me faisait invariablement sursauter. Cloîtré aussi, il

s'ennuyait. Sa faculté de télétransport le poussait à l'évasion. Comme je m'ennuyais tout autant que lui, j'étais toujours ravi de le voir se matérialiser dans ma prison.

Nous avons beaucoup bavardé, et j'avais tout appris de son existence dans un organisme d'État qui regroupe des ratés. Fils d'un père arabe et d'une mère français, il avait été abandonné peu après sa naissance.

Dans ses premiers souvenirs conscients, la présence du tatou se gravait, qui l'avait pris en charge, et lui avait donné l'affection qu'un enfant réclame pour croître. Le tatou l'avait aidé lors du développement de son don télépathique, et avait veillé à ce qu'il le cache aux adultes. Guidé par le tatou, d'autres enfants télépathes s'étaient rejoint dans un groupe cimenté par des liens mentaux.

Lorsqu'un médecin délégué par la SARE avait testé les enfants, le tatou leur avait dicté les urnes récuses pour qu'ils soient sélectionnés.

"Tu comprends, m'avait expliqué Ahmed, le tatou a distingué une trace d'avenir intéressante, à condition que nous ayons tous nos facultés développées par la machine."

Trace d'avenir qui m'incluait, de même que Joëlle et Lucien. Des enfants, un dessinateur, un mécanicien, et une vendeuse en parfumerie. Étrange assemblage...

Il m'arrivait de douter. J'avais admis, sans les passer au crible du raisonnement, toutes les affirmations du tatou. Pourquoi ? Puissance de persuasion et force de personnalité qui me dépassaient, sans aucun doute...

Avais-je fait le bon choix en décidant de me fier à lui ?

Lorsque Je me posais la question, une voix intérieure répondait oui, sans nulle raison de valable logique. Même mon subconscient devait être soumis à l'influence de ce mutant qui "avait vécu quatorze années".

*

**

J'eus bientôt une preuve de la justesse des prévisions du tatou. Je devins télépathe.

Je découvris mon don tout neuf en compagnie d'Ahmed. Nous étions en train de discuter la suite des aventures de Garan. Le processus se déclencha de façon invisible. Nous échangeions des idées, sur un rythme de paroles rapides, et, sans que j'en aie réelle conscience, l'échange se poursuivait soudain sur le plan mental.

Je dus émettre une demi-douzaine de phrases, et recevoir les réponses correspondantes, avant qu'Ahmed ne réalise le premier que nous avions conversés sans utiliser nos cordes vocales.

"Julien! Tu es ouvert !"

La phrase mentale s'accompagnait d'une émission de joie, intensément chaude, que je percevais dans sa totalité d'expression. Puis mon esprit interpénétra celui d'Ahmed, et je découvris son moi psychique, intégralement, tandis qu'il me découvrait lui-même. Nos personnalités se nouèrent, chacune devenant partie de l'autre, et je sus que nous ne serions plus jamais séparés, quoi qu'il puisse advenir. Ahmed, huit ans, mon petit frère...

"Bonjour, Julien ! Bienvenue !"

Une nouvelle émission de joie, une nouvelle personnalité. Douce, tendre, aimante, capable de donner et de donner encore, sans jamais perdre une parcelle de sa générosité. Sylvie, dix ans. Je ne connaissais pas ses traits, mais en esprit avait sa marque propre, et je l'identifierais toujours.

"Salut, Julien ! Bienvenue !"

Une personnalité gaie, vibrante, encore enfantine par sa naïveté. Colette, sept ans.

"Bienvenue, Julien !"

David, treize ans. Calme, réfléchi, ayant déjà laissé ou presque son enfance derrière lui. Un esprit précis, analytique, aussi différent que possible du mien, et cependant, il s'y intégrait.

Puis vint le tatou.

"Bienvenue parmi nous, mon frère Julien."

La puissance de l'esprit qui contactait le mien fit vaciller un instant ma personnalité propre, comme un courant d'air bouscule la flamme d'une chandelle. Force, intenté, maturité, compréhension. Un esprit pleinement adulte, étincelant de mille facettes, aussi tranchant et pur qu'un diamant, et cependant capable de donner plus encore que celui de Sylvie.

Je me sentis humble, mais non méprisé, accepté avec une chaleur d'affection dénuée de toute condescendance. L'intelligence du tatou dépassait pourtant la mienne de très très loin. L'Homo Superior que Pertignat cherchait à faire naître de l'Homo Sapiens était delà là.

Je demandai :

"Tu n'as pas d'autre nom que le tatou ?"

Ce sobriquet animal ne convenait plus du tout.

"Tu peux m'appeler Michel, si tu préfères."

Michel. Le nom d'un archange. Oui, c'était plus approché.

"Je ne suis pas un archange, Julien."

Avec les mots, je percevais la raison qui imposait cette restriction. Un cerveau génial, et un corps difforme...

"Tu es prêt pour la rencontre, à présent. Ouvre largement ton esprit, je vais te montrer mon image, telle que les autres la voient."

Je m'ouvris, surpris de savoir le faire sans apprentissage. Et je reconnus...

Le lit à barreaux était presque le même. Et j'avais déjà vu, sur un écran de télé, ce corps oblong sans membres et sans sexe. J'avais déjà vu cette tête volumineuse privée d'oreilles, ce vaste front dépourvu d'yeux, cette fente nasale, cette bouche édentée...

Dieu ! Quelle injustice ! Le surhomme, prisonnier de cette chair informe...

"Non, Julien, tu te trompes, je ne suis pas prisonnier. J'ai des milliers d'yeux, à ma disposition, des milliers d'oreilles, de nez, de membres. Je suis celui qui se promène dans, un jardin, et qui respire le parfum des fleurs, je suis celle qui tire de son piano l'essence même de la musique, je suis le peintre, et le sculpteur, le laboureur, et le boulanger, je suis le chien qui somnole près du feu, le chat qui suit la piste dans les bois, le grillon qui flûte sa chanson nocturne, l'arbre qui boit la pluie. Toute vie m'est perméable. Mon corps ne me pèse pas, j'ai d'autres joies."

Je souffrais pour lui, et il me réconfortait, serein, absolument détaché de toute passion ou peine. Il ne refusait pas ma pitié, il m'expliquait qu'elle était inutile. S'il s'était exprimé en paroles, j'aurais pu croire qu'il dissimulait, au moins partiellement, ses blessures, mais la télépathie ne permet pas ce genre de mensonge.

Michel me transmettait la vérité, sa vérité, et je le croyais.

L'esprit des enfants suivait nos échanges mentaux. Ils avaient désapprouvé ma réaction de pitié, ils approuvaient à présent ma compréhension nouvelle.

"Veux-tu, voir les autres ? demanda Michel. *Tu reconnaîtras aussi Sylvie et David, ils ont participé à cette émission télévisée. Garde ton esprit bien ouvert."*

Comme la première fois, une image flotta et se stabilisa aussi proche, nette et distincte que si je l'avais directement regardée.

Je me souvenais de Sylvie, en effet, la fillette chauve au regard roux ; et de David, le garçon aux yeux très bleus, bombés comme ceux d'un insecte. Je me rappelais leur détachement distant, tandis qu'un commentateur les détaillait comme les animaux d'un zoo.

David répondit à ma question avant que je l'aie réellement formulée.

"Non. Cette émission ne nous dérangeait pas. Nous avons l'habitude de la sottise bornée des fermés. Et celle des adultes est la pire."

Il ne se plaignait, ni ne méprisait. Il énonçait un fait logiquement analysé, avec une totale équité.

"Voici Colette", émit Michel.

Un petit bout de fille au crâne tondu, avec un visage au tracé fin, et des yeux gris-vert.

Elle était ravissante, et... privée de ses bras.

"Je n'en ai pas besoin, émit-elle, *insouciant. Regarde !"*

Une chaise proche de l'enfant se souleva du sol, effectua trois

petits tours de valse ironiques, et se reposa doucement sur ses pieds.

"La machine de Pertignat a éveillé chez Colette une faculté de télékinésie, émit Michel. Elle apprend à la maîtriser et en tire un vif plaisir."

Je percevais plus que les mots. Michel pensait que la fraîcheur d'enfance conservée par Colette dans un esprit plus avancé sur d'autres plans était nécessaire. Il espérait que les meurtrissures infligées par l'expérience ne la détruiraient pas trop tôt.

En regardant le groupe comme une cellule familiale, Colette était le bébé, tandis que Michel prenait la place du père. Et moi ? Un oncle arrivant d'un lointain pays, que la famille accueillait avec affection, et qui avait sa place au coin du feu ?

"L'oncle d'Amérique", émit David.

Son esprit riait. Tout le groupe se joignit à cette gaieté, chacun exprimant sa joie propre, et participant à celle des autres.

J'avais trouvé ma place dans un ensemble, et je le réalisais soudain pleinement. Plus jamais je ne serais seul, enfermé dans ma propre peau, n'ayant que le langage, ce balbutiement, pour communiquer. Une absolue compréhension nous unissait.

Me vint l'idée que Salles, s'il devenait télépathe... nous pourrions...

"Non, émit Michel. Nous ne pourrions pas. La télépathie ne modifie pas la nature profonde d'un être. Et un esprit qui refuse de communiquer peut se fermer totalement. Nos arguments mentaux ne toucheraient pas davantage Salles que des paroles. Il s'obstinerait à ne pas les assimiler, exactement comme s'il se bouchait les oreilles pour ne pas entendre. Je le sais. Je l'ai capté plusieurs fois. C'est un esprit mauvais. Brillant, mais mauvais. Monstrueusement égocentrique, dépourvu de pitié, persuadé que sa vérité propre est la seule valable. Il considère les autres comme autant de fourmis, et s'il lui plaît de donner un coup de pied dans la fourmilière, quel insecte oserait le lui reprocher ? Nous ne pourrions pas l'atteindre. Il s'est emmuré dans une forteresse d'intolérance. Tout ce qui n'est pas lui n'existe pas. Les esprits comme le sien ne sont pas rares, mais peu ont la possibilité de développer aussi totalement leur égocentrisme. L'argent a pourri Salle. Il est irrécupérable."

"Pertignat ? Pugey ?"

"Rien à espérer non plus. Ce sont des pantins dont Salles tire les ficelles. Leur crainte de lui déplaire serait la plus forte. De plus, ils attendent de lui une considérable récompense en cas de réussite. Que pourrions-nous offrir pour les attirer dans notre camp ? Tous deux trouveraient d'excellentes justifications pour continuer à servir dévotement leur maître. Non. Notre seule chance est qu'ils finissent par admettre que la machine ne fonctionne pas. Pertignat commence à s'inquiéter. Il a essayé tous les cobayes mis à sa disposition, sauf moi, et ce n'est plus qu'une

question de jours. Je passerai sous le casque avant une semaine. Ensuite, il tentera d'obtenir de nouveaux sujets. A partir de là, les traces d'avenir sont trop emmêlées, je ne vois rien à clair."

Je percevais ses difficultés. Son don de voyance présentait l'avenir comme une succession d'images, brouillées, superposées, terriblement diversifiées. Parfois, une impression plus nette se détachait, fugace, avant de disparaître dans le chaos.

J'aurais été bien incapable de prévoir quelque chose en partant de ce grouillement confus de probabilités.

"J'ai l'habitude, émit Michel. J'arrive à suivre et à isoler les traces les plus claires, mais mes capacités prémonitoires sont loin d'atteindre l'absolu. Il existe une marge d'erreur, que j'évalue à 20%."

Dès qu'il est question de chiffres, ma cervelle paniquée se réfugie dans l'idiotisme. 20% d'erreur possible. Est-ce que...

"C'est beaucoup, reconnut Michel. Mais je suis bien forcé de me fier aux 80% de prévisions exactes. Nous devons tous nous y fier."

Je l'admis avec lui.

X

La marge d'erreur joua contre nous, trois jours plus tard, et l'imprévu advint.

Michel fut emmené au labo. Le groupe resta en contact avec lui jusqu'à l'instant de la piqûre, où il plongea dans le sommeil artificiel.

Nous attendîmes son réveil, confiants... Et il continua à dormir, bien après l'heure espérée de sa reprise de conscience.

Nous étions non seulement privés de notre guide, mais aussi isolés par rapport à l'ennemi. Seul Michel pouvait capter les fermés. Pour nous, les cerveaux non-télépathes étaient bloqués par une barrière.

Et nous ne savions quand il s'éveillerait, ni même s'il lui serait possible d'émerger de ce coma anormal. La probabilité de sa mort avait-elle pu s'inscrire dans cette marge de 20% ? Je me refusais à le croire, les enfants aussi, mais nous étions angoissés. Membre nouveau du groupe, je n'en comprenais pas moins qu'une séparation définitive nous blesserait très profondément. Perdre Michel m'atteindrait plus durement que si j'avais dû être physiquement amputé. Pour les enfants, unis à lui depuis bien plus longtemps, le traumatisme serait pire...

Cette perspective amena Colette à une violente crise de panique. Son esprit s'enroula au mien, affolé, frénétique, me communiquant totalement sa terreur. Je dus me battre contre elle, et contre moi-même, en mobilisant toutes mes ressources.

Avec l'aide de Sylvie et celle de David, je parvins peu à peu, à rassurer l'enfant terrorisée. Colette s'apaisa, nous libérant.

Ahmed avait eu les nerfs plus qu'ébranlés par cette aversion d'effroi. Il eut besoin du réconfort d'une présence physique tout autant que morale. Il se matérialisa d'abord dans la chambre de Michel, fut blessé davantage en le voyant toujours inerte, puis se réfugia auprès de moi.

Je le découvris à l'instant où ses bras encerclèrent ma taille.

- Il ne va pas mourir, Julien ?

Il s'était exprimé en paroles, et je répondis "non" de même, mais le contact de nos esprits ne pouvait lui laisser ignorer mon incertitude, et mon angoisse. Je tentai de bloquer mes pensées, et dus y réussir, parce qu'il gémit :

- Non ! Ne te ferme pas, je t'en prie !

Il se cramponnait, enfonçant ses doigts dans ma chair, et je ne savais comment lui donner l'appui, la force morale dont il avait besoin. Je n'étais que Julien, le rêveur, pas le pilier de solidité

inébranlable qu'il réclamait. J'avais conscience de ma faiblesse, et de mon inefficacité. Qui aurait pu remplacer Michel ?

Je m'efforçai, tant bien que mal, d'apaiser les craintes d'Ahmed, tout en refoulant les miennes. Notre contact télépathique compliquait le problème.

La tête s'ouvrit tout soudain, révélant la silhouette du blond Pugey.

Jusque-là, à chacune des visites d'Ahmed chez moi, Michel avait veillé à ce que nous ne risquions pas d'être surpris. Je n'aurais pas dû, et je l'admettais, garder Ahmed près de moi plus d'une seconde, alors que personne ne pouvait assurer le guet.

Répondant à mon injonction mentale pressante : *"Va-t'en !" et à ses propres réflexes, Ahmed disparut instantanément.*

Trop tard. Les yeux myopes de Pugey s'exorbitaient derrière ses verres hublot.

- Que faisait cet enfant ici ? Et où est-il passé ?

- Quel enfant ? demandai-je, très étonné.

- le gosse arabe. Il était là, je l'ai vu !

- Je ne connais aucun gosse, arabe ou non. Et je ne sais pas ce que vous avez vu, mon cher docteur. S'il s'agit d'une variante dans les expériences, je crains bien de vous décevoir. Je n' imagine même pas ce que vous attendez de moi.

J'espérais l'abuser. Sans guère être certain d'y parvenir, mais il ne restait pas d'autre solution. Les esprits du groupe s'attachaient au mien, angoissés. Questions et réponses s'échangeaient très rapidement. Colette paniquait, pas tellement loin d'une nouvelle crise de terreur.

"Occupez-vous de Colette, ordonnai-je. Il faut absolument qu'elle se calme !"

Je ne pourrais pas faire face à Pugey, et encore bien moins le convaincre, si la terreur de Colette revenait m'agresser. J'avais déjà assez de mal à contenir ma propre inquiétude.

- ... tain d'avoir vu Ahmed !

Une partie de la phrase de Pugey m'avait échappé. Facile de la reconstituer, heureusement.

- Je ne sais pas ce que vous imaginez avoir vu. Je suis seul dans cette pièce, ce qui est aisément vérifiable. Et je ne peux ouvrir ma porte. Alors ?

Pugey me regardait, très pensif. Un doigt carré tapota la monture des lunettes.

- Je suis myope, monsieur Méry, mais pas aveugle. Et je porte d'excellents verres correctifs. Ahmed était ici quand je suis entré. Puis il a disparu.

- Est-ce dans ses habitudes ? demandaient avec une naïveté ironique.

Je n'ébranlais pas sa convection. Il réfléchissait. Et utilisait parfaitement ses capacités cérébrales.

- Non, monsieur Méry. Ce n'était pas dans ses habitudes. Mais il a été, comme vous, soumis à l'expérience. En partant de ces données, un fait apparemment anormal pourrait devenir logique après examen. Vous me cachez quelque chose, et j'ai l'intention de découvrir quoi ! En employant à cette recherche toutes méthodes disponibles... Réfléchissez un peu. Je reviendrai vous voir !

Il ne fallait pas calculer beaucoup pour comprendre que, d'ici quelques instants, Ahmed recevrait sa visite. Comme les cobayes adultes, les enfants étaient enfermés dans leurs chambres respectives. Elles se situaient à l'étage au-dessus du mien. Pugey n'avait qu'un trajet de quelques secondes à effectuer. Tout allait trop vite, et la bonne décision à choisir ne m'apparaissait pas très clairement.

"Que dois-je faire, Julien ?"

Ahmed se manifestait. Il était effrayé, mais pas terrifié.

"Il faut garder la même ligne de conduite. Essaye de le persuader qu'il c'est trompé. Tu fais l'imbécile, et l'étonné. Tu n'as jamais bougé de ta chambre. Tu ne comprends rien à ce qu'il te veut."

"N'aie pas peur, émit David, nous t'aiderons."

Il approuvait sans réticence la solution choisie, tout en reconnaissant comme moi que convaincre Pugey ne serait pas aisé.

Sylvie ne se manifesta qu'à peine. Son esprit restait noué à celui de Colette, qu'elle calmait par sa force propre.

Pugey entra chez Ahmed, et je le vis par les yeux du garçon.

Une rafale de questions sèches cingla.

Ahmed joua très bien son rôle. Celui d'un enfant interrogé par un adulte qui divague, mais auquel il faut bien répondre quand même. Il mima l'étonnement, l'indignation stupéfaite, puis une résignation lassée qui était un chef-d'œuvre. Un fou l'accusait soudain d'avoir traversé les murs. C'était si ahurissant qu'Ahmed n'aurait pas été plus surpris de découvrir des cornes au front de Pugey, et de l'entendre meugler. Mais ce docteur-bovin était un adulte, et il fallait bien accepter ses fantaisies, si déroutantes fussent-elles. Il restait poli, par entrante, mais cet interrogatoire absurde l'ennuyait.

La première gifle, extrêmement brutale, projeta Ahmed entre la cloison. Elle me frappa physiquement, ainsi que tous les membres du groupe. Je sais que Colette hurla, autant avec ses cordes vocales qu'avec en esprit.

Le deuxième coup, plus violent encore, ébranla Ahmed jusqu'aux racines. Il se mordit la lèvre, mais les larmes s'échappèrent tout de même. Il restait sur place, malgré sa terreur, avec un courage que bien des adultes n'auraient un doute pas eu. Toutes ses pensées hurlaient un besoin frénétique de fuir, et il lui était possible de le faire

instantanément.

Par les yeux de l'enfant, je vis se relever encre une fois la grosse main carrée. Je criai mentalement :

"Passe-muraille. Ahmed !"

Le garçon se matérialisa près de moi. Il tremblait, perché sur sa jambe unique. Il s'effondra en sanglotant, et je le rattrapai dans mes bras.

Je ne suis pas un violent, d'ordinaire, mais, en cet instant, j'aurais volontiers cogné sur Pugey jusqu'à le réduire en pulpe.

"Tu ne peux pas rester ici, Ahmed, il va retenir. Va chez David. Mais pense à passe-muraille dès que tu entendras la porte s'ouvrir. Ne les laisse pas t'attraper !"

Il frotta ses yeux de ses poings, renifla, et sourit. Un sourire plutôt trembloté, mais un sourire quand même.

"Ils ne m'attraperont pas"

Dans son esprit, je voyais un ballet comique dans par les gardes et Pugey. Ils cherchaient à saisir un enfant qui se dématérialisait entre leurs mains.

Il disparut. Je souriais aussi. Non, personne n'attraperait Ahmed.

Mon sourire s'évanouit très vite. Je n'avais vraiment aucune raison de m'amuser. Moi, j'étais à leur merci. Combien de temps me restait-il avant que Pugey n'arrivât, décidé à employer "toutes les méthodes disponibles" ?

"Que vas-tu lui dire ? demanda David. La vérité ?"

Il avait parfaitement cerné le problème.

"Non. A aucun pris. Michel dit qu'il serait catastrophique que Salles utilise personnellement la machine. Il a certainement raison. Pugey a surpris un des talents d'Ahmed. Il est assez intelligent pour extrapoler, mais tant qu'il ne détient que cette bribe d'information, il ne peut rien en tirer. Salles n'essayera jamais la machine avec si peu de garanties. Surtout pas après, le décès de certains cobayes. Je pense qu'il faut gagner du temps. Dès que Michel s'éveillera, il saura quelles sont les bonnes décisions à prendre."

Je me refusais à envisager la disparition du seul être dont nous pouvions espérer un secours.

David s'y refusait aussi

"Je suis persuadé que Michel va nous rejoindre. La probabilité de sa propre mort ne pourrait pas lui avoir échappé. C'est impossible."

Lui le croyait vraiment. J'essayais seulement de m'en convaincre.

Et j'avais peur de ce qui m'attendait. Très peur.

Ces vagues de crainte que je diffusais malgré moi atteignaient le groupe. Elles touchèrent aussi un nouveau, Lucien, qui découvrit en

cet instant les facultés télépathiques.

Il émit vigoureusement :

"Qu'est-ce qui m'arrive ? Bon Dieu ? J'crève de trouille !"

J'essayai de rire en transmettant

"C'est moi le trouillard, Lucien, pas toi. Tu captes mes pensées."

Il nous rejoignit, et nous l'intégrâmes. Une personnalité forte, plus matérielle qu'aucune des nôtres. Il possédait les mêmes capacités analytiques que David, mais s'en servait rarement, plus porté aux décisions instinctives.

Nous le renseignâmes sur la crise que nous traversons. Il examina les faits, et émit :

"J' crois qu't'as raison, Julien, faut gagner du temps. Mais ça risque d'êtr pas marrant pour toi."

Une transmission mentale communique beaucoup plus que les mots. Sensations, sentiments, développements et implications s'y ajoutent. Colette capta très bien l'exacte signification du "pas marrant" de Lucien. Son esprit hurla une protestation horrifiée. Ahmed était presque aussi affolé qu'elle.

"Il faut éviter la panique, émit calmement David. Ahmed, va rejoindre Colette ! Utilisez la parole pour communiquer, et fermez complètement vos esprits. Ne mentacaptez plus avant demain matin, et vous le ferez très prudemment. Si quelque chose ne va pas, vous vous refermerez immédiatement. Ahmed, tu comprends pourquoi c'est préférable ?"

Ahmed émit un "oui" bien ferme.

"Colette, tu comprends aussi ? Tu ne t'ouvriras pas ?"

Colette n'aimait guère cette nécessité, mais elle l'admettait.

Les deux plus jeunes se retranchèrent du groupe. Leur départ me laissa une sensation de vide.

"Nous sommes là !"

Sylvie, Lucien et David. Trois émissions mentales qui exprimaient, chacune à sa manière, la même rassurante chaleur.

Pugy matérialisa mes craintes en se faisant précéder par deux gardes. Qui utilisèrent, pour entrer dans ma cellule, leur habituelle technique prudente. Leur présence mauvaises emplît la petite pièce, et j'eus quelque peine à faire ce qu'ils ordonnaient : reculer. Mes jambes étaient inconsistantes.

Rendons cette justice au bon docteur. Je me trompais. Il avait choisi de demeurer "civilisé".

Pour le moment, Il ne s'agissait que de me faire une piqûre. Les deux robots m'immobilisèrent très efficacement, tandis que Pugy remontait ma manche et plaçait son garrot. Pas bien difficile, en dépit de son mutisme, de deviner le pourquoi de cette aiguille qu'il piquait dans ma veine. Il m'injectait un quelconque sérum de vérité.

J'étais tout à la fois soulagé et inquiet. J'échappais au passage à tabac, mais comment garder pour moi ce que je ne voulais pas dire ?

"Je pense, émit David, que si tu te laisses guider par nous, nous pourrons maintenir ton esprit à peu près lucide. La drogue brouillera tes pensées, mais pas les nôtres."

Il me rendait confiance... Et il avait raison. Le cher Pugey allait s'attaquer à des télépathes. Plusieurs cerveaux groupés, et il ne pouvait en atteindre qu'un seul.

Une sensation de chaleur, partant de mon bras, remontait. Pugey m'observait, ses gros yeux bleus figés derrière ses verres. Il semblait surveiller un thermomètre gradué, et la ligne de mercure qui l'escaladait lentement.

J'étais assis. Un garde maintenait mes poignets derrière le dossier de la chaise.

Le mercure montait, avec des petites saccades. La clarté du soleil entrant par les vitres devint plus douce, comme tamisée, la tension de mes muscles se relâchait. J'étais mou, flasque, affaissé.

Le visage de Pugey flotta, ballon gonflé qui se balançait à hauteur de mes yeux. Je lui souris, avec tendresse. Ce bon docteur. Je l'aimais bien.

"Attention ? Julien, c'est un ennemi !"

L'avertissement déchira une marée de béatitude. Je sursautai. Le garde qui tenait mes poignets resserra son étreinte.

Un chuchotement agacé :

- Ne le brutalisa pas, idiot ! Couchez-le sur son lit !

Deux bras passés sous mes aisselles me transportèrent. Je m'enfonçai dans un matelas doux comme un nuage. J'étais euphorique, totalement détendu.

Le ballon-Pugey flotta. Il se dédoublait, se multipliait. Une succession de gros yeux bleus dansait, derrière des verres scintillants.

Une voix tiède, douce comme une coulée de miel :

- Que faisait Ahmed chez vous ?

Ahmed ? Mon petit frère... J'ouvris la bouche.

"Non, Julien !"

Je dégringolai de très haut. Le matelas de nuage se durcit brutalement. Un ordre mental cinglant me força à utiliser des mots qui n'étaient pas les miens :

- Qui est Ahmed ?

La question se répéta en battements d'écho dans ma tête.

Qui est Ahmed ? Qui est Ahmed ? Qui est Ahmed ?

Des pensées emmêlées me traversent. Je ne sais plus si elles sont miennes, ou autres.

"Il s'échappe!" "Non ! Nous pouvons le maintenir." "Accrochez-vous, bon Dieu !"

Un ordre mental brûlant flamboie aîné des volutes brumeuses

:

"Tais-toi Julien, tais-toi"

Une averse de phrases interrogatives m'assiège. Douces, insidieuses, elles s'infiltrèrent dans le brouillard qui m'englue. Mais les injonctions mentales sont plus puissantes. Elles se détachent avec une netteté qui me contraint à leur obéir, les questions retombent cailloux dans une mare qui les engloutit. Je vois les cercles concentriques qu'elles dessinent en sombrant.

Le brouillard se déchirait sur des éclaircies de raison. Après avoir atteint son plus haut point, le mercure redescendait.

Ce ballon flottant qui était la tête de Pugey se stabilisa, et redevint visage. Les yeux bleus qui m'observaient perdirent de leur détachement clinique. La colère y naquit. Le bon docteur était furieux.

Il fit encore une tentative, en se contraignant pour garder la douceur psychologique voulue :

- Je suis votre ami, Méry. Vous avez besoin de vous confier. Parlez-moi d'Ahmed.

Le contraste entre la suavité de sa voix et l'irritation qu'exprimaient ses yeux me réjouit assez pour me faire rire. Expulsé en bulles de gaieté fusante, le brouillard s'échappa, me libérant. Je redevais capable de raisonner. Je perçus la satisfaction et le soulagement de mes trois compagnons.

Le visage de Pugey se figea dans une dureté minérale.

- logiquement, monsieur Méry, vous auriez dû bavarder avec beaucoup d'empressement. Vous ne l'avez pas fait. La conclusion que j'en tire est celle-ci : votre cerveau a réagi aux expériences, et vous possédez des capacités supranormales. Il aurait mieux valu pour vous que je n'en devienne pas aussi certain. J'ai tenté de vous épargner des désagréments, hélas sans résultat. Vous trouverez l'étape suivante plus pénible, je le crains. Ne comprenez-vous pas que...

Je comprenais trop bien. Je m'offris quand même le luxe de couper sa phrase, et d'accompagner la mienne de mon plus aimable sourire.

- Puis-je vous conseiller, mon cher docteur, d'aller vous faire aimer par un cactus ?

"Bah ! approuva Lucien. C'est plus chouette que va t'faire foutre, faut admettre."

- Je ne vois vraiment pas quelles raisons vous pouvez avoir de rire !

Pugey crachait ses mots avec beaucoup moins d'élégance que de coutume. Il se reprit avant d'ajouter :

- Je vais vous laisser un peu de temps pour la réflexion. Je reviendrai vous voir. Accompagné par un spécialiste de l'élocution. Je suis persuadé que votre aphasie sera de courte durée !

Il sortit, les gardes sur ses talons.

Il avait eu le dernier mot.

XI

- Vous avez peur, Monsieur Méry. Pugey s'exprimait sans ironie, avec détachement.

Je ne répondis pas. Inutile de confirmer son diagnostic. Inévitablement, ma voix sortirait déformée par la panique.

J'étais ficelé à un siège qui s'apparentait au fauteuil de dentiste, et le "spécialiste", qui portait l'uniforme de la SARE, était présent. Un petit homme brun, d'apparence très anodine, tant qu'on n'avait pas regardé dans ses yeux plats de serpent... Il s'affairait, disposant sur une table roulante les instruments de son sacerdoce. Des outils de travail, aussi anodins à première vue que lui-même. Un petit étau, une lampe à souder, des tenailles, des pinces, une baguette d'acier, une perceuse miniature, un couteau de boucher... L'imagination dotait cet étalage d'un pouvoir terrifiant...

J'avais déjà eu à affronter ma peur. Pour me rendre au labo alors que je n'étais pas certain d'en ressortir vivant. Cette fois, c'était pire. Une terreur absolue, qui se traduisait en symptômes physiques : sueur, frémissements et froid viscéral.

Pugey avait tout le loisir d'observer cliniquement ces manifestations. J'avais la chair de poule, et je devais souder mes dents pour les empêcher de cliqueter.

- Vous me surprenez, Monsieur Méry. Le profil psychologique qui figure dans votre dossier ne laissait pas prévoir une telle capacité d'entêtement.

J'en étais plus surpris que lui. Mais je ne pouvais pas céder. Pas par simple crainte, avant même d'avoir été éprouvé. Pas sans sacrifier totalement mon intégrité personnelle. Ensuite, il faudrait vivre avec ce souvenir...

- Allons ! Méry. Montrez-vous raisonnable. Votre conduite est puérile. Vous êtes l'homme le moins fait pour ce genre d'expérience, et vous n'y résisterez pas. Pourquoi ne pas l'admettre ? de toute façon, vous parlerez. C'est uniquement une question de délai. A quoi aura servi alors votre refus initial ?

- Vous prêchez un converti, dis-je, avec conviction. Je me sens très très loin de tout héroïsme, croyez-moi ! Mais c'est vous qui niez la réalité .Elle est pourtant toute simple. Je n'ai rien à vous dire. Absolument rien ! Je n'imagine même pas ce que je pourrais inventer pour vous satisfaire.

- Ahmed, dit-il, avec une douceur professorale.

Il rappelait un oubli à un élève disait.

Je criai :

- Je ne connais pas d'Ahmed ! Il n'y pas, il n'y a jamais eu

d'Ahmed ! Vous êtes fou ! Vous divaguez !

- Très convaincant, Méry. Je pourrais presque avoir des doutes. Malheureusement pour vous, les faits sont là. Je n'ai pas seulement vu Ahmed dans votre chambre. Je lui ai également rendu visite dans la sienne. Et il a disparu une seconde fois. Je le tenais, et il s'est pratiquement dématérialisé d'entre mes mains.

- Vous êtes fou, dis-je, accablé.

- Rassurez-vous, ma santé mentale est excellente. Nous allons voir ce que deviendra la vôtre d'ici un moment...

D'ordinaire, il n'y a pas assez de passion en moi pour que je sache haïr. Mais je haïssais Pugey, avec une violence mordante. Cette intensité combattait en partie ma terreur. Il était dans le vrai, je ne pourrais probablement pas résister à "ce genre d'expérience". L'idée même de la souffrance m'affolait totalement. J'étais terrorisé. Mais je ne lui dirais rien ! Pas avant d'avoir perdu mes facultés de raison, et d'être passé de l'être humain à l'animal.

Sylvie, Lucien et David tentaient de réveiller Michel, désespérément. Tous les trois émettaient des appels très puissants, dont je percevais l'acuité. Et je m'y joignais parfois, presque sans le vouloir.

Je n'imaginai pas ce qu'il pourrait faire pour m'aider, mais sa présence mentale m'aurait libéré ma terreur. Nos appels à heurtaient à barrière d'un sommeil comateux.

Ahmed et Colette restaient fermés, ce qui m'épargnait de l'angoisse. Je n'aurais pas pu endurer leur panique en sus de la mienne.

- Très bien, Méry, dit Pugey. Puisque vous vous obstinez tant pis pour vous !

- Vous ne voulez pas un peu d'eau pour vous laver les mains ? demandai-je, avec une lassitude plus écœurée qu'ironique.

Il me donnait envie de vomir.

Il aboya à l'intention de son exécuteur :

- Occupez-vous de lui !

L'homme aux yeux plats choisit la mini perceuse et s'approcha. Son regard d'ophidien était opaque, dénué de toute expression. Il agissait, sans aucunement participer. J'aurai aussi bien pu être un mannequin de bois...

Le contact des doigts froids et moites qui saisissaient mon pouce me révolta. Je me débâtis vainement. J'étais si ben ligoté, les avant-bras fixés aux accoudoirs, que je ne pus bouger d'un millimètre. Je luttais pour ne pas hurler.

Et Michel fut là, intensément présent, analysant la situation en une demi-seconde, et la prenant en charge.

"Détends-toi. Il ne te touchera pas."

Le petit homme maintenait fermement mon pouce, et engageait la mèche de sa mini perceuse sous l'ongle. Malgré l'affirmation de Michel, je me tétanisai.

Les yeux plats du serpent vacillèrent. Ses paupières battirent, deux ou trois fois. Les doigts qui agrippaient mon pouce desserrèrent leur étreinte.

L'homme chancela, plia les genoux, et s'affala avec une mollesse de poupée de chiffons.

Pugey hoqueta. Ses yeux élargis d'étonnement devinrent fixes. Il s'affaissa, les membres flasques. Sa tête heurta le sol, et ses lunettes, décrochées par la secousse-, pendirent de guingois.

"Je les ai endormis, émit Michel. Je suppose qu'on pourrait baptiser ça hypnotisme mental. Ils ne s'éveilleront pas avant plusieurs heures. La machine de Pertignat a bien fonctionné. J'ai acquis quelques facultés supplémentaires. C'est la raison de ce coma qui m'a séparé temporairement de vous. Une réaction inconsciente de l'organisme. J'avais besoin d'un long repos. Mais je suis à présents en bonne forma et nous allons avoir des moyens de défense. Le temps de la passivité est terminé. Laisse-moi quelques instants pour examiner le problème, et le résoudre... Ensuite, j'enverrai Ahmed te libérer."

"Ahmed est fermé, nous lui en avons donné l'ordre."

"Je sais. Je peux forcer ses barrières. Il m'entendra."

"On va leur faire voir, à ces foutus salauds !"

Lucien exultait.

Sylvie diffusait une joie passionnée. Elle émit :

"J'ai eu tellement peur Julien."

"Je savais que Michel s'éveillerait à temps."

David n'en avait jamais douté.

Le soulagement me laissait faible vidé d'énergie. Mon fauteuil de dentiste était devenu le siège le plus confortable jamais essayé. J'oubliais les liens trop serrés qui mordaient dans ma chair. J'étais engourdi presque proche du sommeil. Mes yeux se fermèrent malgré moi.

Ahmed me ranima en me touchant, le couteau de boucher trancha très aisément mes cordes. Je frottai machinalement ma peau meurtrie.

Ahmed me souriait.

"Ca va Julien ?"

"Bien sur que ça va, émit Colette à ma place. J'étais sûr que le tatou saurait quoi fait."

"Je crois, émit Ahmed, qu'il faudrait dire Michel. Le tatou, c'était bien quand nous étions petits."

Son mépris pour des années de tendre enfance à son avis déjà les lointaine me fit rire.

"Réunion mentale de tous, émit Michel. Nous devons établir notre programme. J'ai isolé des traces d'avenir intéressantes, mais nous aurons beaucoup à faire. Notre première tâche sera d'éliminer Pertignat. Je le déplore. Le meurtre est une solution primitive, qui me déplaît. Mais il n'en existe aucun autre. La conjugaison Pertignat-Salles est trop dangereuse. Dangereuse à un échelon planétaire. Pertignat seul connaît réellement sa machine. Lui disparu, Salles, sera désarmé."

"Et Pugey ?" demandai-je.

"Pugey ne sait à peu près rien. Pertignat ne s'est confié à personne. Il faut qu'il disparaisse, et c'est toi qui vas t'en charger Julien."

"Moi ?"

L'idée seule était révoltante.

"Je sais que tu n'es pas un tueur, Julien, mais je sais aussi que tu pourras le faire. Tu es en bonne position pour agir. La chambre de Pertignat est voisine de l'endroit où tu te trouves."

J'avais été amené, pour l'interrogatoire, dans une petite pièce attenante au labo.

"Ce petit homme est armé, émit Michel. Prends son pistolet."

"Michel ! Je ne peux pas !"

J'émettais mon absolue certitude d'être incapable de faire ce qu'il demandait, même en admettant la nécessité.

"Tu as confiance en moi ?"

"Tu sais bien que oui"

"Alors laisse-toi guider."

"Ben merde ! émit Lucien. Après c'qu'y voulaient t'faire ! Ca d'vrait pas êt' tellement difficile !"

"Je tuerais plus volontiers Pugey, admis-je."

"Pugey a moins de responsabilité, émit Michel. Et surtout, qu'il continue à vivre ne modifiera pas le destin de millions d'êtres. S'il était possible d'épargner Pertignat, je n'aurais pas pris cette décision."

Je le savais, et je me résignai, en soupirant.

Toucher le petit homme endormi me répugna.

Sa peau était anormalement froide, et sa chemise humide d'une sueur âcre. Je le fis pivoter, pour dégager à hanche droite, et tirai le pistolet de sa gaine. Une arme aussi froide et aussi laide que celui qui la portait.

"La chambre de Pertignat est la cinquième à droite après le laboratoire, émit Michel. Ahmed va passe-murailler, et il t'ouvrira de l'intérieur."

"Les gardes ?" demandai-je.

"Il n'y en a pas d'assez proches pour te gêner. Je rendrai le sommeil de Pertignat assez profond pour qu'il ne s'éveille pas. Tire au travers d'un oreiller pour étouffer la détonation. Personne ne devrait percevoir le bruit."

Ahmed se dématérialisa, et je quittai la pièce.

Pertignat s'était endormi en étudiant un dossier. Des feuillets épars jonchaient sa couverture. Sa grosse tête se renversait en arrière, et la lampe de chevet mettait une tache de lumière sur son crâne chauve. Sa veste de pyjama s'ouvrait sur un torse flasque, velu de poils blancs. Il semblait déjà mort, et je ne l'entendais même pas respirer.

Après m'avoir ouvert la porte, Ahmed était resté dans l'embrasure. Sa jambe unique l'apparentait à un oisillon perché pour la nuit. Un oisillon très intéressé, qui ouvrait ses yeux noirs tout grands. Il regardait l'homme endormi, et l'arme dans ma main.

"Va-t'en, Ahmed, émis-je. La mort, ce n'est pas joli."

Michel s'y prit plus adroitement que moi.

"Ahmed a aussi une tâche à accomplir. Il va passe-murailler pour nous libérer. Va d'abord chez Joëlle, Ahmed. Elle ne sait pas encore mentacapter, et il faut qu'elle soit mise au courant. Nous allons fuir. Cette nuit."

Ahmed disparut.

Je regardai ma victime. Le sommeil relâchait les muscles de son visage. Ce n'était plus Pertignat, le monstre qui classait comme "déchet" les êtres humains qu'il avait tués, mais un vieil homme las, et sans défense...

J'armai le pistolet. Le déclic résonna dans mes oreilles comme une explosion.

Je m'approchai du lit, et tirai l'oreiller. La tête de Pertignat ballotta. J'enfonçai le canon dans l'épaisseur du duvet. Mes gestes étaient lents, et je trichais avec moi-même, retardant le moment d'agir.

"Il le faut, émit Michel."

"Fais-le ! Bon Dieu !"

Je sentais l'impatience de Lucien, qui admettait mal mes attermolements. Sylvie comprenait mieux, et elle s'efforçait de m'aider. David admettait ma répugnance, mais la jugeait injuste dans le cas précis. Colette pensait que je n'avais nulle raison d'hésiter. Si le tatou disait qu'il fallait le faire, alors c'était bien. Ahmed était tout à la fois fasciné et effrayé. Mais lui aussi avait une confiance absolue en Michel.

Je me décidai, et l'acte fut, je pense, collectif. Le groupe au complet guida ma main, et appuya en même temps que moi sur la détente.

Perpignan avait un petit trou sombre entre les deux yeux. Ses paupières étaient restées closes, et il semblait continuer à dormir. Le

grand sommeil...

Je me sentais vide. Moins écoeuré que je n'aurais pu le craindre. J'avais fait un premier pas sur la route de l'action. Une route très étrangère...

La taie charbonnait, et Je l'éteignis en la frottant entre mes mains. La détonation m'avait paru faire un bruit monstrueux mais l'excellente insonorisation et l'oreiller avaient dû la réduire sensiblement. Michel me le confirma. Personne n'avait été alerté.

Je suivis les directives de Michel, qui prévoyait tout, et je vidai le portefeuille de Pertignat. Il était bien garni, et j'empochai une épaisse liasse de billets. D'assassin, je devenais voleur. Sans aucune répugnance, cette fois. Les morts n'ont plus loin d'argent.

Je rejoignis le groupe. Pour la première fois, nous étions tous physiquement réunis. Mais, sauf pour Joëlle, il ne s'agissait pas de retrouvailles. Nous n'avions jamais été séparés.

XII

Je conduisais, plutôt machinalement. Le trafic nocturne réduit ne me demandait pas une grande vigilance. Un souffle de vent frais passait par ma vitre entrouverte.

Lucien, qui me tenait compagnie dans l'habitacle, s'était assoupi depuis près d'une heure. Il se tassait dans l'angle, la tête inclinée. Sa casquette avait glissé, découvrant partiellement son crâne rasé. Lui et moi portions l'uniforme de la SARE. En cas de contrôle routier, nous aurions l'air d'être en mission pour notre employeur. Et nous pourrions produire, tirés de la boîte à gants, les papiers du véhicule et une autorisation de circuler permanente.

Nous avons pris la camionnette dans le garage du bâtiment B. Elle était maniable, rapide, et juste assez grande pour servir nos desseins : assurer le transport du groupe, plus celui de la machine de Perpignan, que nous emportions. Il fallait la soustraire à Salles, et, de plus, Michel prévoyait qu'elle nous serait encore utile.

Nous avons réussi notre évasion sans nulle difficulté, tous les gardes en service ayant été endormis par Michel. David, qui possédait une faculté lui permettant de capter les pensées animales - d'après lui, tous les animaux étaient naturellement télépathes - s'était occupé des chiens. Et nous avons vu les dobermans oublier leur conditionnement pour gémir de tendresse en lui léchant les mains.

J'étais seul. Le groupe dormait. Michel aussi, mais plus profondément. Il s'était totalement déconnecté, en vue de reconstituer ses réserves d'énergie. Endormir les gardes les avait presque complètement épuisées. Même en joignant nos appels, nous ne parviendrions pas à le réveiller, ce dont nous étions prévenus.

J'étais livré à moi-même, mais je disposais d'un plan précis. Regagner Paris par l'autoroute, le plus rapidement possible. Les traces d'avenir indiquaient que Salles n'aurait pas connaissance des événements de la nuit avant le lendemain matin. Il ferait alors jouer ses relations pour déclencher une chasse policière. D'ici là, il faudrait que nous ayons trouvé un abri.

Je poussais le moteur à son maximum, sans me soucier des limitations de vitesse. Comme je l'avais un instant supposé à cause des châtaigniers, notre prison avait bien été située en Ardèche, dans une région plutôt déserte, et j'avais perdu beaucoup de temps à zigzaguer dans de mauvais chemins campagnards pour rejoindre l'autoroute.

Le ruban asphalté se déroulait, délimité par mes phares. Je ne levais le pied de l'accélérateur que de temps à autre, et juste assez pour ne pas surmener le moteur. J'avalais les kilomètres, satisfait de voir la distance s'amenuiser régulièrement. Chaque tour de roue me

rapprochait de Léna. Nous nous proposons de nous réfugier provisoirement chez elle.

Trop épuisé mentalement, Michel n'avait pu tenter un contact à longue distance sur son cerveau fermé, et je ne savais rien de mon Astéroïde. Les traces d'avenir à son sujet étaient bonnes, mais j'aurais préféré des détails plus concrets.

La monotonie de la route m'hypnotisait. Occasionnellement, je déboîtais pour sauter l'un des rares camions. La crise d'énergie avait éliminé pour une bonne part le transport par route des marchandises. Autorisation de circuler et allocation d'essence n'étaient pas aisées à obtenir.

Des petits muscles crispés dans mes épaules et ma nuque annonçaient la fatigue. Mes paupières étaient lourdes, et mes yeux picotants. D'ici peu, il faudrait que je réveille Lucien pour qu'il prenne le relais.

Ils se matérialisèrent dans mon rétroviseur.

Deux motards, emboîtés dans leurs bulles transparentes.

Ma vitesse excessive, enregistrée par quelque radar avait dû se répercuter sur le tableau de surveillance d'un gendarme. Maussade d'être affecté à la garde de nuit, il se distrayait en envoyant ses petit frères à mes trousse.

Ceci avait été prévu, et il n'était nullement question de faire la course. Non seulement ils disposaient de machines atteignant aisément le 300 km/h, mais ils possédaient également des émetteurs. Ils me rattraperaient, ou feraient établir des barrages.

Je ralentis, très sagement, et réveillai Lucien :

- Les flics !

Message verbal, qui ne déranga pas le groupe. Pour le moment, ce n'était pas nécessaire.

Lucien se redressa, remit sa casquette en bonne position et prit l'aspect indifférent et figé du parfait robot. J'en fis autant, dans la mesure de mes moyens. Je n'étais pas trop inquiet. D'après les prévisions de Michel, notre voyage devait être sans ennui. Un contrôle ne signifierait rien de plus qu'une contravention. La SARE en ferait ce qu'elle voudrait. Ils apprendraient que nous avions été interceptés à proximité de Lyon, et rien de plus.

Le premier motard me dépassa, et se rabattit avec un signe du bras. J'allai me garer, très docilement, sur la bande d'arrêt d'urgence.

Il stoppa, fit basculer sa bulle de plexi, et s'approcha avec ce dandinement paresseux qui semble être le symbole du flic-motard, et qui est probablement dû à l'inconfort des longues chevauchées. Son frère jumeau s'était collé derrière mon véhicule.

L'entrevue fut brève, et très courtoise. J'admis avoir sans doute dépassé la limitation de vitesse, mais arguai des ordres de mon

employeur : ma cargaison devait être livrée très rapidement. Le motard s'humanisa assez pour rire en disant que mon patron serait sûrement moins pressé après avoir payé l'amende. Il me conseilla d'éviter la récidive, plusieurs infractions pouvant amener le retrait de l'autorisation de circuler.

Il remonta sur sa micheline, et s'éloigna. Son double le suivait, comme tiré par un fil invisible.

Je profitai de la halte pour prier Lucien de me relayer. Nous changeâmes de place. J'étais assez las pour m'endormir très rapidement.

*

**

J'avais repris le volant depuis environ une heure. Lucien somnolait, en changeant fréquemment de position. Je comprenais son problème. Courbatures. J'en avais aussi.

L'aube se levait, grisâtre, légèrement brumeuse. Nous approchions du but.

Suivant le plan prévu, j'arrêtai la camionnette sur une aire de repos, à proximité de Fontainebleau. Je réveillai Ahmed, et mon appel mental tira tout le groupe du sommeil, sauf Michel.

"Penses-tu pouvoir y aller, Ahmed ?"

Je pus percevoir les antennes mentales qu'il déploya pour mesurer la distance. Il répondit :

"Oui. Je sens Paris. Montre-moi !"

Je lui ouvris mon esprit, et me concentrai sur l'appartement de Léna.

Il se matérialisa dans la chambre, et ses doigts trouvèrent, comme s'ils étaient les miens, l'interrupteur de la lampe de chevet. La pièce familière que je voyais par ses yeux sortit de l'ombre. Murs tendus de toile bise, meubles de plastique brun luisant.

Marie-Hélène dormait, le nez dans l'oreiller. Une touffe de cheveux blonds embroussaillés surgissait des draps et couvertures.

Ahmed saisit entre deux doigts une mèche blonde, et la tirailla légèrement.

Le cops roulé en boule se déplia en grognant, puis Léna, réveillée, s'assit brusquement. Son visage, démaquillé, un peu gonflé de sommeil, m'émut. J'étais présent, et éloigné. J'avais envie de la serrer dans mes bras. Une tendresse inutile refermait mes mains sur le vide. Elle regardait l'enfant nu, perché sur sa jambe unique, qui s'appuyait à son lit. Ses yeux très bleus s'étonnaient. Elle les frota, machinalement.

- Comment es-tu entré ici ?

- C'est Julien qui m'envoie, dit Ahmed.

- Julien ? Il va bien ? Mais... J'ai fermé ma porte à clé, j'en

suis sûre. Comment ?... C'est invraisemblable ! Comment es-tu entré ?

- J'ai passe-muraillé, dit Ahmed, placide.

- Passe-muraillé ? Je ne comprends rien ! Je dois rêver...

Elle s'effrayait. Elle remonta la couverture, et la serra autour de ses épaules, dans un geste inconscient. Elle cherchait à se protéger d'une situation angoissante par excès d'absurdité. Elle ressemblait à une fillette apeurée.

J'intervins pour les explications. Par la bouche d'Ahmed, je lui racontai mon histoire. Une histoire bien peu crédible, mais elle l'accepta dès que je l'eus rassurée par quelques phrases clés basées sur notre vieille complicité.

- Je savais que tu n'aurais pas dû signer ce contrat, dit-elle. Je me suis fait tant de souci... J'ai attendu une lettre, jour après jour, et elle ne venait jamais...

Je questionnai :

- Est-ce que la SARE a pu, de quelque façon, être avertie de ton existence ?

Elle plissa les paupières, et ses yeux remontèrent vers ses tempes.

- J'ai eu très souvent envie d'y aller pour gueuler ! Je ne l'ai pas fait parce que je craignais de te causer des ennuis. Mais j'ai demandé à un ami journaliste de faire une enquête discrète. Je voulais essayer d'apprendre où tu te trouvais. Il n'en est rien sorti. Jean-Jacques avait à peine commencé à fouiner que son patron l'a fait appeler pour lui passer un savon. Et pour lui ordonner de laisser tomber s'il ne voulait pas perdre son job.

- C'est très ennuyeux, dis-je. Par ce journaliste, la SARE remontera jusqu'à toi.

Elle à leva, d'une détente, rejetant draps et Ouvertures. Sa chemise de nuit flotta, pour tomber jusqu'à ses pieds.

- Je visiohone à Jean-Jacques. Je vais lui demander de ne pas parler de moi si on le questionne. Il ne dira rien, c'est un ami sûr.

C'était inutile, et je le lui expliquai. Même avec de totale bonne volonté, l'ami journaliste ne pourrait pas taire l'existence de Léna si la SARE employait sa technique d'interrogatoire personnelle. Nous devons passer à une autre phase du plan.

Je la détaillai à Léna, en lui indiquant quel serait son rôle. L'ami journaliste devrait aussi s'y intégrer.

Ahmed rejoignit la camionnette, et se rhabilla en se plaignant du froid. Malgré l'avance du printemps, la température, surtout à l'aube, n'était pas assez clémente pour qu'il prenne plaisir à être nu. Il grelottait.

Je repris la direction de Paris. Nous devons rejoindre la ville, et y disparaître, avant que le déclenchement de la chasse ne rende

notre véhicule inutilisable.

XIII

Quartier de la Défense. Lan jungle, et le refuge de tous ceux qui ont rejeté la société, ou ont été rejetés par elle. A notre époque, ils sont très nombreux. Les bons citoyens ne fréquentent pas ce périmètre. Les flics non plus. Qu'y apparaisse l'ombre d'un uniforme, et les racleurs oublieront leurs querelles intestines pour faire bloc contre l'ennemi commun. A l'abri dans leurs tours imprenables, ils lapineront l'assaillant comme de leurs créneaux les assiégés d'un château fort. Le gouvernement, débordé, a renoncé depuis longtemps à tenter de nettoyer ce secteur. Paris tolère, faute de pouvoir l'éliminer, cette moderne cour des miracles, née de la crise d'énergie.

Les premières restrictions d'électricité, et leurs coupures de courant, l'impossibilité d'user d'un groupe électrogène, le strict rationnement de l'essence, ont condamné à mort les tours.

Les bureaux furent les premiers à se vider de leurs occupants. Être contraint, à l'occasion, de monter à pied une vingtaine d'étages ne tentait absolument personne, ni cadres, ni employés. Personne n'appréciait non plus d'étouffer derrière des vitres scellées quand le système de climatisation interrompait son fonctionnement. Les sociétés déménagèrent.

Les immeubles à usage d'habitation se vidèrent aussi. Ceux qui louaient leurs appartements s'empressèrent de déguerpir. Les malchanceux qui l'avaient acheté s'accrochèrent plus longtemps, bon gré mal gré, puis renoncèrent quand même. Les immeubles non entretenus se dégradaient, et appartements et bureaux vides attiraient eux une foule de squatters. Des gens qui, poussés par la nécessité, cherchaient un refuge, n'importe lequel.

Chômeurs et racleurs prirent peu à peu possession des lieux, et y recréèrent un mode d'existence basé sur la loi du plus fort, qui ne devait rien aux règles de bonne vie et mœurs.

Quelques tentatives effectuées par la Brigade d'urgence pour nettoyer le quartier de sa faune se soldèrent par des échecs cuisants. Le gouvernement avait bien d'autres chats à fouetter, et n'arrivait du reste à régler aucun de ses problèmes. Il préféra fermer les yeux. La Défense devint le Royaume de Thune, et les déshérités de tout poil y prospérèrent, réglant eux-mêmes leurs comptes, et établissant leurs propres lois.

C'était dans ce Royaume que nous allions chercher refuge. Le seul lieu où nous serions à l'abri des poursuites. La toute-puissance de l'argent incarnée par Salles s'arrêterait à ses limites.

Je garai la camionnette sur un parking désaffecté. Un amoncellement d'ordures le transformait en dépotoir. Chats faméliques

et roquets efflanqués y fouillaient, confondus dans la même misère. La haine ancestrale ne se réveillait que si l'un d'eux découvrait quelque chose de mangeable.

Nous abandonnâmes la camionnette, et je laissai les clés sur le tableau de bord. Avant une heure, le véhicule serait volé, et revendu à quelque spécialiste du maquillage, ce qui effacerait toutes nos traces. Jamais la SARE ne retrouverait son bien.

Lucien portait Michel, toujours endormi, dans une couverture accrochée à ses épaules. J'avais installé Ahmed sur la machine de Pertignat. Elle était munie de roulettes, et je la poussais.

Sauf les deux plus jeunes, nous étions tous armés de pistolets pris aux gardes. J'espérais que nous n'aurions pas à nous en servir.

Nous nous dirigeâmes vers le plus proche objectif. Une tour noire qui dépassait ses sœurs de plusieurs étages. Ses fenêtres, crevées comme des yeux, avaient été colmatées par des moyens de fortune, morceaux de carton, sacs de plastique, chiffons crasseux, panneaux de contre-plaqué...

Nous franchîmes des portes autrefois vitrées, hérissées d'éclats aigus. Le hall, jadis luxueux, puait. Les relents d'urine étaient la note dominante. Dans un bac de terre durcie une branche de lierre malingre essayait de survivre.

"Il meurt de soif, émit Colette, indignée. Je lui donnerai de l'eau."

Comme David avec les animaux, elle captait les plantes, et les comprenait.

Au fond du hall, contre un mur zébré de graffiti plus ou moins obscènes, trois hommes assis sur les dalles jouaient aux cartes. Deux garçons d'une vingtaine d'années à allure souple et nerveuse de loups maires, et un homme âgé, symbole du parfait clochard : mèches graisseuses sous un bonnet de laine pisseux, loques rigides et luisantes de vieille crasse. Ses yeux délavés, son visage bouffi et son ventre gonflé d'hydropique trahissaient l'alcoolisme. Ses sclérotiques jaunâtres étaient striées de veinules sanglantes.

Ils se levèrent tous trois quand nous entrâmes. La cloche en ahanant, les deux garçons d'une même détente aisée des cuisses. Visages fermés, et regards inexpressifs.

Notre groupe se resserra instinctivement. Joëlle appuya sa hanche contre la mienne. Ses yeux de miel étaient inquiets.

L'un des deux garçons s'avança vers nous. Cheveux et barbe rousse, yeux étroits, d'un gris mouillé. Il avait un visage aigu, et une bouche aux lèvres très rouges, balafre saignante dans ses poils frisés. Une main aux doigts longs se glissa comme un animal furtif dans la poche d'un jean éraillé.

- Qu'vous voulez ?

La question était sèche, et distante.

- Un trou, répondit Lucien. On a les flics au cul.

Il avait avancé d'un pas, se détachant du groupe. Le poids de Michel, accroché à son dos, tirait ses épaules en arrière. Son visage était aussi fermé que celui du jeune rouquin, et il parlait le même langage. Il était à l'aise, et il existait une parenté entre lui et le jeune loup. Celle des rues populeuses où ils avaient grandi.

Je savais qu'il utiliserait sans hésiter son arme, s'il le jugeait nécessaire, simplement parce que, sur survivre dans la jungle, il est indispensable d'y affirmer sa force.

Le rouquin abattu légèrement ses paupières, réduisant son regard à un mince fil couleur d'ardoise.

- Un trou ? ça peut s'faire. Y a un truc vide au huitième. Mais faudra payer l' loyer !

Le clochard avait croisé sur son ventre débordant des mains noueuses d'arthritique. La discussion ne l'intéressait pas. Ses yeux noyés d'eau regardaient dans le vague. Le deuxième garçon s'adossait au mur, avec une nonchalance feinte. Teint basané, yeux très noirs, et courbure orgueilleuse du nez. Un chaume de barbe bleuissait son menton et ses joues. Ses cheveux se nouaient en boucles couleur de charbon.

- D'ac pour un loyer, dit Lucien, mais léger léger. On va pas s' laisser tondre. On peut aussi payer en pruneaux !

Il fit apparaître, d'un geste coulé, le revolver qu'il braqua une seconde avant de l'escamoter. La vue de l'arme fit briller les prunelles des jeunes loups, et éveilla de l'intérêt jusque dans le regard vague du clochard.

- Pour l' loyer, faudra voir Jet. C'est lui qui décide. C'soir. L'est pas là.

Les yeux gris m'examinèrent brièvement, puis revinrent à Lucien.

- C'est quoi, c't' uniforme ?

- C'lui d' la boîte où on bossait.

- Faudra pas garder ça. Ici, les uniformes, on n'aime pas. A la nuit, quelqu'un pourrait s' gourrer, et vous prendre pour des bourres. Ca s'rait malsain. Pour vos pommes...

Il nous donnait un conseil, amical et désintéressé. Nous avions été acceptés.

Sa main étroite et longue fit un geste vers une porte à demi défoncée qui s'arrachait de son chambranle.

- C'est par là. Pouvez monter. Prenez l' truc à droite, au huitième. Jet vous verra c'soir.

L'escalier, un boyau noir sans fenêtres, se tapissait d'ordures. La puanteur du hall était ici monstrueusement décuplée. La lampe de poche que Lucien alluma fit fuir une demi-douzaine de rats, et affola

un grouillement de cafards.

Joëlle choisit cet instant pour découvrir ses facultés télépathiques. Le groupe fut submergé par une intense émission de dégoût et d'effroi.

Nous accueillîmes la nouvelle recrue, et nous nous employâmes à la rassurer. Nous avons trouvé un refuge, et tout allait bien.

Elle voulait bien nous croire, mais l'émission de crainte se poursuivait, Les rats l'épouvantaient.

"Ils ont plus peur que toi, émit David. Et je peux les contrôler. Tu n'as rien à craindre."

Il diffusait une rassurante chaleur, et Joëlle se calma.

Colette se chargea de la machine. La lourde boîte noire s'envola, rasant les marches, pour se poser doucement sur le premier palier. La force mentale que la fillette développait à sa guise était stupéfiante. Michel la croyait à peu près sans limites. Si elle en éprouvait le désir, Colette pourrait probablement faire décoller une montagne de ses assises. Mais elle n'y voyait qu'un jeu, et, en manipulant la machine, elle s'amusait.

Nous primes possession, au huitième étage, de quatre pièces vides. Poussiéreuses, mais non malpropres. Depuis le départ des locataires officiels, elles n'avaient plus été occupées. Elles ne sentaient que le renfermé. Nous brisâmes quelques vitres, pour assurer une circulation d'air. Salle de bains et WC semblaient en état de fonctionnement, mais, bien entendu, les robinets ne donnaient pas une goutte d'eau.

- Doit y avoir d'la flotte quelque part, dit Lucien. Comment fraient les aut' ? On d'mandera.

Le groupe installé, lui et moi redescendîmes pour rejoindre le carrefour en bordure du quartier où j'avais donné rendez-vous à Léna.

Malgré la fraîcheur d'un mois de mai aigre, nous avons abandonnée vestes d'uniforme. Le conseil donné par le rouquin était valable. Bien que de coupe plus ou moins militaire, nos chemises pouvaient passer. Et nous avons remplacé nos casquettes par des bonnets de laine. Ils avaient le mérite de dissimuler nos crânes tondus.

Mon Astéroïde patientait à l'angle d'une rue. Elle était emballée dans un imperméable trop vaste. Sa tête en émergeait comme d'une toile de tente. Je l'embrassai, envahi par un flot doux et traître de tendresse. Elle m'avait manqué, et je retrouvais une part importante de moi-même. La complicité qui nous liait avait tissé des attaches aussi solides, bien que différentes, que celles qui me soudaient au groupe. Je ne pouvais capter ses pensées, et je les connaissais cependant.

L'ami journaliste nous attendait aussi. Pour échapper à la

SARE, il allait devoir partager notre retraite. Averti du danger qu'il courrait, il acceptait de se joindre à nous. Je l'imaginais aisément poussé dans l'aventure plus par sa curiosité de reporter bien né que par crainte. Dans toute l'affaire, il ne devait voir que le "papier" juteux. Papier n'ayant aucune chance d'être publié, ce qu'il savait certainement, mais il ne renoncerait jamais à poursuivre la vérité. Il était né, et mourrait curieux. Comme le chat. Des yeux ironiques, un sourire d'éternel adolescent, et le nez insolemment retroussé. L'aisance du caméléon pour se fondre dans l'environnement. Il dissimulait, sous une nonchalance moqueuse, une intelligence extrêmement aiguë.

Lucien et moi l'acceptâmes immédiatement. Il possédait au plus haut point l'art de communiquer, d'emblée, sur la longueur d'onde de l'interlocuteur.

Lui et Léna étaient lourdement chargés. Ils apportaient, sur notre demande, de quoi rendre dans l'immédiat notre campement à peu près vivable.

Nous allions vers notre base, la tour noire, quand Michel s'éveilla. Son esprit toucha brièvement les nôtres, s'évada pour une autre quête, et revint.

"J'ai sondé le journaliste. Il est à classer dans les ouverts, il entrera dans le groupe."

Il coupa le contaï.

Nous suivions une rue creusée de nids de poule. Les paquets que nous transportions nous encombraient. Le mien, vivres et boissons, était assez pesant pour me faire transpirer. L'absence de veste ne me gênait plus du tout. Le revolver, que j'avais introduit en la déchirant dans une poche trop étroite, me râpait la cuisse. Les tours nous cernaient, rétrécissant la rue, réduisant sa perspective.

Léna choisissait son chemin, en chatte dégoûtée qui veille à contourner les ordures. Son nez offensé par la puanteur diffuse se fronçait. Jean-Jacques sifflait un air ancien, du Brassens : Je suis la mauvaise herbe, braves gens, braves gens... Il maintenait à deux mains un énorme ballot juché sur ses épaules. Il examinait le décor, et je pouvais presque deviner les phrases descriptives qu'il était en train d'agencer. Moi, je voyais le dessin que je ferais bientôt : les tours stylisées dans la démesure, et l'homme-insecte qui osait se frotter à leur base...

L'avertissement de Michel me fit sursauter, de même que Lucien.

"Attention ! Un groupe vous suit. Ils veulent vous dépouiller."

J'eus beau regarder et regarder encore, je ne vis rien, même pas une ombre. L'ennemi, à l'aise sur le terrain, l'utilisait pour rester invisible.

Lucien réagit plus intelligemment que moi. Il posa son fardeau

et fit surgir le pistolet glissé dans sa ceinture sous un pan de chemise.

- Tu frais bien d sortir le tien aussi !

Je suivis son conseil, et déchirai un peu plus cette poche vraiment pas prévue pour servir de gaine. J'y mis du temps. En ce qui concernait les armes à feu, je n'étais absolument pas doué.

Lucien s'en amusa :

- Question défourailage éclair, tu repasseras !

Jean-Jacques et lui questionnaient en même temps. Je les renseignai.

Michel émit :

"Ils se concertent. Les armes les ont effrayés. Ils vont renoncer."

Ils renoncèrent, en effet, quelques instants plus tard, et Michel nous le signala. A aucun moment, nous ne les avions vus. Des rats. Furtifs, et pas très courageux...

Jean-Jacques prit l'incident avec une absolue philosophie mais Léna était effrayée. Elle l'avoua :

- Je crois que j'ai la frousse, Grand Chef.

Je me rapprochai d'elle, et nous marchâmes du même pas.

*

**

La nuit vint, et ami elle Jet, lui-même créature de tombe. Ses lieutenants, les jeunes loups, l'accompagnaient. Le rouquin, pur produit de la banlieue parisienne, se prénommaît Arnaud : le brun, né en Israël, s'appelait Uri.

Jet était un noir d'origine américaine. Très grand et très musclé, il ressemble à un fauve, perpétuellement sur le qui-vive. Ses yeux d'un brun très clair bougeaient, passant de l'un à l'autre membre du groupe, et les enregistrant sur son ordinateur personnel. Il avait un visage aux traits nets, nez et lèvres affinés par un mélange de sang. Ses cheveux crépus, taillés très court, le casquaient d'un pelage dru. Longues jambes minces et nerveuses, longs bras, ossature solide. Il évoqua pour moi un guerrier masai, le moran : prêt à recevoir sur sa lance la charge du lion.

Il accepta les ratés, et leur aspect, Michel, le génie sous une enveloppe déroutante, sans la moindre réticence. Il pensait vite, et juste.

Michel savait que la collaboration de Jet nous serait nécessaire et, en parlant par l'intermédiaire de David, il proposa une association. Qui fut acceptée.

Dans les traces d'avenir, Jet, Arnaud et Uri figuraient comme membres du groupe.

XIV

Nous étions installés dans une vie aussi cloîtrée que la précédente. Nous avions des voisins, et nous les entendions parfois, sans jamais les voir. Jet, qui faisait régner dans l'immeuble une manière d'ordre accommodé aux particularités du quartier, avait établi un barrage nous concernant. Personne ne devait chercher à prendre contact avec nous. La consigne avait été jusqu'alors respectée, ce qui valait mieux pour nous.

Nous étions recherchés, et nous avons eu les honneurs de la presse et des écrans télé.

L'histoire, fort bien montée, ne devait rien à la réalité des faits. Nous avions été présentés comme des malades, porteurs les germes d'une fièvre cérébrale mal connues mais très contagieuse. Pertignat, le spécialiste, avait été victime de cette étrange affection alors qu'il s'efforçait d'y trouver un remède. Jean-Jacques et Marie-Hélène, susceptibles d'avoir été contaminés, étaient également recherchés.

J'admirai l'astuce de l'ennemi. Le meurtre de Pertignat, qui aurait pu poser un point d'interrogation gênant, proprement escamoté; plus cette superbe idée de nous transformer en foyers microbiens. La peur est un puissant levier. Surtout celle qui s'appuie sur des risques d'épidémie. Même sans posséder une âme de délateur, n'importe quel citoyen nous découvrant aurait tendance à nous signaler au plus tôt. Le Royaume de Thune, où nous aurions pu prospérer à l'aise en étant recherchés pour toute autre raison, ne nous protégeait plus guère. Ses habitants répugneraient certes à renseigner l'ennemi commun : le flic, mais la crainte de contracter une maladie mortelle pourrait être plus forte que la loi de solidarité.

Ceux qui nous avaient vus, Jet, Uri et Arnaud, ne nous trahiraient pas. Le clochard aurait été plus dangereux ; mais Michel, en sondant la vieille cervelle sinueuse de d'alcoolique, s'était assuré qu'il nous avait déjà pratiquement oubliés. Comme rien ne l'intéressait hormis sa bouteille. Il y avait peu de chances que cette mémoire noyée se réveillât.

Nous champions, notre horizon borné aux murs de notre habitacle. Uri et Arnaud assuraient notre ravitaillement. L'eau venait à nous dans des seaux, en provenance d'une conduite clandestinement rouverte dans les sous-sols par les squatters.

Le problème posé par l'absence d'électricité fut réglé par un lot de batteries, et la machine de Pertignat put être remise en service. Jet, qui avait des contacts partout, nous procura à seringues et ampoules de somnifère. Les crânes rasés devinrent la règle.

Léna contemplait, écœurée, sa tête dépouillée dans une glace de poche. Elle n'était pas certaine qu'acquérir des pouvoirs mentaux valût ce sacrifice. Elle supportait de son mieux sa claustration, mais je la devinais tendue, et inquiète de l'avenir. Je ne pouvais la rassurer qu'avec des mots, ce qui était bien peu. Elle avait toujours mené une vie extrêmement active, et son existence larvée actuelle lui pesait.

Nous étions réunis, et heureux de l'être, mais il manquait le total contact de nos esprits. Je l'espérais proche.

L'argent du portefeuille de Pertignat s'épuisa. Nous réglâmes le problème par un raid dans les bureaux parisiens de la SARE. Jet et Ahmed s'en chargèrent. Michel avait puisé dans les cerveaux tous les renseignements nécessaires, combinaison du coffre, emplacement des signaux d'alarme...

Ahmed se matérialisa en bonne place, débrancha les contacts, et ouvrit le coffre. Un ballot de liasses, précipité par une fenêtre donnant dans une ruelle paisible chut dans les bras de Jet. Jamais cambriolage ne fut plus aisément réalisé. Et la SARE fut contrainte de nous régler, avec de très gros intérêts, notre dû.

Nous devînmes riches, d'un coup, et dégagés de toutes contingences matérielles. Ni gros titres dans la presse, ni même entrefilets, ne mentionnèrent ce prélèvement.

*

**

Michel explorait les traces d'avenir, et sondait périodiquement le cerveau de Salles. Notre ennemi demeurerait impuissant. Pour nous atteindre, il aurait beaucoup sacrifié, mais les rapports de police négatifs qui lui parvenaient le jetaient dans des crises de rage démente. Nous contrarions ses projets ! Il ne pouvait rien exister de plus inadmissible ! Même s'il devait passer la terre entière au peigne fin, il finirait par nous attraper.

Je tuais les heures en dessins, jeux de cartes, parties d'échecs avec David qui me battait immanquablement. Je n'étais pas trop malheureux de ma vie monotone. Depuis mes premiers contacts avec la SARE, j'avais l'impression d'être intégré dans un monde immobile, tout entier fait d'heures mortes et d'attente. Mon tempérament enclin aux rêveries s'en accommodait assez bien. Je ne souffrais guère de mon emprisonnement. Les fenêtres de nos pièces m'étaient suffisantes ouvertures sur l'extérieur.

J'y suivais la course des nuages, les jeux du vent, le rythme de la pluie. Je détaillais les rares passants, toujours pressés, furtifs, qui suivaient plus volontiers la base des immeubles plutôt que de couper par le travers.

Un ancien espace vert, arbres pelés et pelouses galeuses, servait occasionnellement de terrain de jeux à des groupes d'enfants malingres. Vite effrayés par un bruit inhabituel, ils subsistaient, moineaux gardant malgré tout la joie de vivre de l'enfance. Ils peuplaient mes dessins, ce qui provoquait chez mes modèles traditionnels, Ahmed et Colette, des pincements de jalousie.

Jet, le plus âgé d'entre nous avec ses trente-sept ans, nous rejoignit paradoxalement le premier. Je fus surpris de découvrir un esprit toute générosité, semblable à celui de Sylvie. Dès l'enfance, une existence dure avait forgé la carapace qui le protégeait. Mais une bonté fondamentale, celle qui vient du cœur et non d'une morale acquise, l'habitait. Sa générosité était force, et non faiblesse, et il la contrôlait totalement.

Léna accéda à la télépathie. Son esprit et le mien se rejoignirent, si profondément que rien ne pourrait plus nous séparer.

Notre premier acte d'amour, après cette fusion, fut une extraordinaire expérience. Nos sensations s'interpénétrèrent nous n'en pûmes démêler ce qui appartenait à l'un ou à l'autre. Nous sûmes que jusque-là, nous avions fait l'amour chacun prisonnier de sa propre peau, et que, pour la première fois, nous étions réellement unis.

Arnaud, puis Uri, puis Jean-Louis, rejoignirent le groupe et y trouvèrent leur place. Nous formions un être multiple, chaque personnalité demeurant distincte, et se fondant cependant dans l'âme collective. Nous étions le groupe, frères et sœurs unis par des liens mentaux indissolubles, et aussi les individualités, chacune totalement libre. Mais le vocabulaire traditionnel manque de mots pour décrire cette expérience absolument neuve...

*

**

Après un printemps frileux et grognon, l'été s'installa en beauté. Il explosa dans une vague de chaleur mordante. Les tours de la Défense burent et réverbérèrent l'ardeur solaire. La chaleur rendit notre existence inconfortable. Les denrées alimentaires protestèrent contre l'absence de réfrigérateur en s'altérant très vite. Le manque d'eau courante fut pire. En faisant une toilette sommaire qui économisait le liquide, nous rêvions tous à l'abondance d'une douche fraîche.

Nos fenêtres scellées même entaillées çà et là, n'assuraient qu'une circulation d'air parcimonieuse. Comme par temps de brouillard, la pollution atmosphérique devenait plus sensible. Les nuits suffocantes étaient pénibles, et nous dormions mal.

Ahmed et Colette eurent les yeux cernés, et des joues trop

pâles.

"Nous ne pourrons pas, émit Michel, vivre indéfiniment dans ces conditions. Les traces d'avenir indiquent une solution, mais il est indispensable que je repasse sous le casque. Je n'ai pas encore développé toutes mes possibilités. Il s'ensuivra une longue période de sommeil, très gênante puisqu'aucun contrôle ne pourra plus être effectué. Évidemment, nous serons à la merci de ces impondérables qui ne s'inscrivent pas dans mes prévisions. Il faudra nous fier en parti à la chance. J'ai pesé toutes les données. Le risque à prendre est minime, et je crois que nous devons le courir. La décision, toutefois, ne m'appartient pas totalement, et je tiens à obtenir votre accord."

L'accord demandé afflua de tous côtés, sans une ombre de réticence. Comment aurions-nous pu le lui refuser ? Il était notre guide, librement accepté. Son intelligence, si au-delà des normes qu'elle échappait à toute classification, le plaçait dans la position du sage. La voie choisie par lui ne pouvait être que la meilleure, nous en étions certains. Entre nous régnait la compréhension absolue. Nos contacts mentaux ne permettaient ni dissimulation, ni doute, ni mensonge. Nous suivions Michel, parce qu'il était le plus apte, et ceci ne pouvait être contesté. Jamais le groupe ne succomberait aux mesquineries fréquentes chez l'être humain. Comprendre totalement son prochain, c'est l'accepter, tel qu'il est.

Le clochard habitait, au rez-de-chaussée, une pièce étroite qui avait autrefois servi à entreposer du matériel de nettoyage. La plupart du temps, il demeurait dans cette bauge, tapissée de vieux journaux, encombrée de bouteilles vides, qu'il partageait fraternellement avec les rats et les cafards. En échange d'un vague gardiennage borné à la surveillance intermittente des portes de l'immeuble, Jet le ravitaillait en vivres et alcool, plus par charité que pour toute autre raison.

Nous n'avions pu envisager de l'intégrer au groupe, non pour cause de mépris ou de dégoût, mais parce que Michel le savait irrécupérable. Il était en trop mauvaise santé pour expérimenter la machine de Pertignat. Son organisme rongé par l'alcool n'y aurait pas résisté. Une cirrhose au dernier stade le poussait doucement vers la mort. En essayant de le sauver, nous l'aurions tué.

Il ne quittait pas volontiers son repaire. L'alcool lui suffisait en tout. Il y puisait assez de calories pour oublier le plus souvent de se nourrir, et les vivres fournis par Jet engraisaient les rats.

Il disparut, soudainement, et nous nous inquiétâmes. Dans la vieille mémoire défaillante, nos visages avaient pu s'inscrire. Qu'elle se réveillât, et l'ivrogne nous trahirait dans un bavardage de bistrot, aussi irresponsable qu'un petit enfant.

Arnaud et Uri tentèrent de retrouver sa trace. Un périple hors quartier les promena, de cafés en cafés, sans aucun résultat.

Michel dormait.

Lorsqu'il s'éveilla, l'enchaînement des faits que nous ignorions nous avait conduits au bord du désastre.

La Brigade d'urgence se prierait à investir le quartier de la Défense. Et cette fois, des méthodes qui n'avaient pas jusqu'alors été mises en œuvre seraient employées pour nettoyer la zone gangrenée.

Le prétexte : on supposait que les malades recherchés s'y cachaient, et les risques qu'ils faisaient courir à la ville entière en refusant de se laisser soigner justifiaient tout.

Jet admit, d'emblée, qu'il était trop tard pour réagir. Malgré la propagande, une partie des squatters se battraient tout de même, mais de manière anarchique, alors que résister à cet ultime assaut aurait demandé une excellente coordination. De plus, la peur d'une contagion microbienne en pousserait beaucoup à la reddition. D'autant plus vite que des phrases habiles, répercutées de tour en tour par des haut-parleurs, promettaient une totale impunité à tous ceux qui accepteraient de se rendre sans combat.

Michel, lui, savait que la lutte serait brève, et se solderait cette fois par un échec. Notre moderne Royaume de Thune allait, en

ce jour, être vaincu. Et les gaz paralysants viendraient à bout des irréductibles.

"Faut filer", émit Lucien.

La même notion : nécessité d'une fuite urgente, émanait de tous les membres du groupe.

"Trop tard, répondit Michel. Le quartier est déjà cerné. Ils attaqueront à l'aube, dans moins d'une heure."

Plusieurs émissions mentales rappelèrent à Michel qu'il pouvait hypnotiser mentalement les assaillants.

"Ils sont beaucoup trop nombreux. Je pourrais en endormir une partie, mais pas tous avant d'épuiser mon énergie. De plus, ils opéreront en constante liaison radio. Une brèche ouverte dans leurs rangs les ferait converger vers le point devenu silencieux. Non. Une seule possibilité nous reste, mais elle est faible. Tout va dépendre de Jean-Jacques."

"De moi ?" émit le journaliste.

Sa pensée se teintait d'incrédulité.

"Oui. Tu possèdes une faculté qui devrait éclore très bientôt. Nous allons tenter d'accélérer cette éclosion."

"Quelle faculté ?"

"Une faculté proche de celle de Colette, et de celle d'Ahmed. Tu peux déplacer mentalement la matière, et tu peux passe-murailler. Mais Ahmed doit limiter à lui-même son transfert, il ne pourrait emmener avec lui fût-ce une plume d'oisillon. Et Colette ne saurait faire franchir aux objets qu'elle déplace le moindre obstacle matériel. Toi, si. Tu peux nous projeter ailleurs, sans souci des barrières, par une simple démarche de l'esprit."

Je sentis croître et durcir l'incrédulité qui imprégnait les pensées de Jean-Jacques. Elle se doublait d'ironie moqueuse.

"Non, émit Michel. Cette faculté existe, mais, pour qu'elle puisse s'éveiller, il faut que tu y croies. Ton scepticisme sera le plus grand obstacle. Tu dois te fier à moi. T'ai-je jamais menti ?"

Jean-Jacques protesta. Il croyait Michel, mais il ne parvenait pas à croire en lui-même. Sa nature fondamentalement réaliste lui aurait fait rejeter, avant qu'il ne s'intégrât au groupe, tout phénomène paranormal. Il avait admis depuis leur réalité, mais des traces de son scepticisme initial demeuraient.

Je les sentis si profondément ancrées que je doutai. Si notre salut dépendait de sa foi, nous étions condamnés.

Michel me cingla mentalement :

"Non tu ne dois pas douter ? Nul d'entre nous ne doit douter ! Nous devons aider Jean-Jacques à découvrir, et à utiliser son pouvoir. Nous allons nous concentrer, et le soutenir. Unissez-vous !"

Nous nous unîmes. Les rets du doute s'arrachèrent, et disparurent. Nos pensées se joignirent, et se mêlèrent. Michel

déployait toute sa puissance de persuasion, et il nous entraîna. Peu à peu, Jean-Jacques qui combattait son incrédulité nous suivit.

"Essaye la machine de Pertignat, émit Michel. Amène-la ici. Tu peux le faire !"

La machine se trouvait dans la dernière pièce de notre refuge. Murs et portes closes nous en séparaient.

Jean-Jacques fit une tentative avec une totale bonne volonté, mais, à la dernière seconde, le doute revint et il échoua. Il me sembla pourtant qu'il avait été proche de la réussite.

"Tu l'as presque fait, émit Michel, approbateur. Je sais que tu vas y arriver. La trace d'avenir qui nous est favorable s'affermit. Essaye encore !"

De nouveau, nous unîmes nos esprits. Nous accomplissions un acte collectif. Je ne savais plus ce qui était Michel et, ce qui était Jean-Jacques, Ahmed ou Sylvie, David ou Uri, Léna ou Colette, ou Joëlle, ou Arnaud, ou Jet, ou... moi. Je ne savais qui, exactement, tentait de soulever la boîte noire pour l'amener à nos pieds, comme un chien docile.

La tentative fut interrompue trop tôt, par une cascade de bruits. Rugissements de véhicules, et clameurs brutales de haut-parleurs. Une voix de géant, monstrueusement amplifiée et répercutée, envahit mes oreilles. Elle passait de la menace aux cajoleries, en un mélange savamment dosé. Il était impossible de l'ignorer, et elle me ramena à mon individualité.

Les réponses ne tardèrent pas. Une salve d'explosions tintantes se déchaîna. Les projectiles, principalement des bouteilles, plurent. Des cris injurieux, repris en chœur, firent écho à la voix géante, et ponctuèrent son discours.

Je sentis, extrêmement net, le désir de se battre aussi qui émanait de Jet, Uri et Arnaud. Lucien et... Léna furent saisis par le même besoin animal de lutter pour défendre la tanière. Je fus surpris de le ressentir également, quoique à un degré moindre. J'avais envie de rejoindre la fenêtre.

"Non ! - Michel émettait de toute sa puissance - Ne vous dispersez pas ! Restez unis ! Nôtre tâche, pour le moment, consiste à aider Jean-Jacques. Il faut combattre à notre manière, le reste serait inutile."

Sa force mentale était assez grande pour nous réunir à nouveau. Nous oubliâmes la diversion, et nous cessâmes d'entendre la voix amplifiée, les cris, et les bruits d'éclatement.

Nos esprits faisaient la chaîne, et soutenaient Jean-Jacques.

Je pus percevoir le déclic mental qui se produisit, et sentir la naissance d'un pouvoir neuf, latent, mais jamais utilisé, qui se déployait et devenait actif.

Et la boîte noire fut là,

Elle vacilla, avant de se stabiliser. Le casque tinta légèrement dans son alvéole. Les fils qui l'unissaient à la machine frémirent, puis s'immobilisèrent.

Jean-Jacques était stupéfié par ce qu'il venait d'accomplir.

Dehors, les bruits s'intensifiaient, mais nous ne nous y intéressions plus.

Michel nous transmet l'image d'une demeure enfouie dans les arbres d'un parc fermé de hautes grilles. La maison aux lignes élégantes était typique de l'Île-de-France. Pierres patinées, et toit d'ardoises.

"Elle est à vendre, émit Michel. Je l'ai sélectionnée depuis quelque temps comme ligne éventuelle de repli. Nous allons nous y réfugier, et nous l'achèterons. La SARE nous a heureusement mis à l'aise, même si sa contribution n'était pas volontaire."

"Où en située cette maison ?" demanda Jean-Jacques.

"Si je te le dis, émit Michel, sa pensée teintée d'un humour léger, tu seras handicapé par l'idée de la distance. L'endroit où elle se trouve importe peu, sauf sur ce point : elle est suffisamment isolée pour servir nos desseins. Ahmed, tu vas passe-murailler pour débrancher les systèmes d'alarme. Ensuite, Jean-Jacques pourra se familiariser avec son nouveau talent en expédiant nos possessions, puis nous."

"C'est trop ! émit Jean-Jacques, plaintif. Je ne pourrai jamais !"

"Mais si, et aussi aisément que la première fois. Maintenant que tu as découvert ton don, il ira en s'affermissant... A toi, Ahmed !"

L'enfant se concentra sur l'image transmise par Michel : un sous-sol poussiéreux, et un panneau hérissé de manettes sur une muraille. Il disparut. Sa jambe artificielle et ses vêtements restèrent sur place.

"Envoie-les-lui, Jean-Jacques."

La demande était paisible, naturelle, et elle s'accompagnait d'une absolue certitude quant à la réussite. Jean-Jacques y puisa assez de foi en lui-même pour n'avoir qu'à peine besoin de notre aide. Les vêtements et la jambe de plastique rejoignirent Ahmed.

Les échos de la bataille se rapprochaient. Le jour levant blanchissait nos vitres. Un ciel limpide annonçait une belle matinée. Il faisait déjà chaud.

Jean-Jacques expédiait, par paquets successifs, toutes nos possessions. Son aisance s'affermissait à chaque transfert.

Ses doutes revinrent lorsqu'il en arriva aux êtres humains.

Je me proposai pour le premier transfert en émettant une certitude paisible qui permit à Jean-Jacques d'agir sans douter.

Je ne ressentis absolument rien. Nulle impression de mouvement, de voyage, nulle perte de conscience, même fragmentaire.

J'étais avec le groupe, dans la tour noire, et je n'eus même pas le temps de compter une seconde avant de rejoindre Ahmed. A aucun moment, mon contact avec les autres ne fut rompu.

Mes yeux papillotèrent pour s'adapter à la pénombre. Un soupirail en verre dépoli, encore assombri par de la poussière, des toiles d'araignées, et des barreaux extérieurs, ne donnait qu'une clarté très chiche.

Ahmed fouillait dans les objets qui s'étaient amoncelés près de lui.

"Je n'y vois rien, émit-il agacé. Je ne trouve pas la lampe. David devrait venir."

David apparut, en réponse à l'invocation. Ses yeux de nyctalope trouvèrent aisément la lampe réclamée. Il l'alluma, tandis que Léna se matérialisait près de moi. La lumière dégagea une vaste cave au sol de terre battue. Un établi s'accrochait au mur par des chaînes rouillées. Dans un angle, un balai de brindilles et une fourche édentée s'accolaient, liés par des guirlandes de toiles d'araignées. Léna, qui a en horreur toute bestiole à huit pattes, les regardait avec dégoût.

Je me moquai un peu d'elle, assez pour la faire rire.

Les membres du groupe nous rejoignaient, un par un. Michel arriva le dernier, roulé dans une couverture, et Jean-Jacques le déposa à terre avec une douceur prudente.

Et découvrit, avec une stupeur horrifiée, qu'il restait seul dans la pièce, alors que les échos de la lutte squatters-forces de police résonnaient, très proches de la tour noire.

Michel émit, avec une gaieté indulgente :

"Tu oublies que tu peux passe-murailler aussi aisément qu'Ahmed."

Mais Jean-Jacques avait peine à s'en persuader, et, de nouveau, nous nous unîmes pour l'aider. Son transfert suivit, très rapidement. Il souriait.

"Quel papier je pourrais faire ? Mais pas un journal n'accepterait de le publier... Et quel lecteur croirait une aussi invraisemblable histoire ?"

Il bâilla, en se frottant les yeux de deux doigts. Nous ressentîmes tous sa lassitude.

"Tu as besoin de dormir, émit Michel. Tu as presque épuisé ton énergie mentale. Il te faut du repos. Installons-nous."

Nous prîmes possession de notre nouveau domaine. Domaine très vaste, qui comptait plus de quinze pièces. Hautes de plafond, vides de mobilier, mais nullement délabrées. L'usure du temps n'y était guère perceptible. Un entretien régulier avait gardé les lieux en bon état. Les parquets de bois marquetés luisaient encore, et ne grinçaient pas. Un visiophone, abandonné à même le plancher, n'attendait que le rebranchement de la ligne. Les installations électriques fonctionnaient.

Nous rouvrîmes un certain nombre de robinets d'arrêt, et l'eau

circula dans les canalisations.

Jet, très correctement vêtu pour la circonstance, gagna le bourg voisin, et rendit visite au notaire qui était chargé de l'entretien de la propriété, et de sa mise en vente. Ce tabellion, petit homme compassé aux yeux brillants de tat fureteur, flaira le client sérieux, et se mit en quatre sur lui plaire. Il promit d'accélérer au maximum les formalités, et accepta, contre le versement d'arrhes substantielles, que l'acquéreur prenne de suite possession des lieux.

Pour apaiser la curiosité qui taraudait le petit homme, encore qu'il s'efforçât de la dissimuler, Jet lui fournit quelques soi-disant explications : retour impromptu de l'étranger avec famille, nécessité de se loger rapidement, et connaissance préalable des lieux due à une amitié avec l'ancien propriétaire. Tout ceci rendait sa hâte plausible.

Jet rentra avec un gros trousseau de clés.

"Nous voici presque réinstallés dans la légalité, émit Michel. Mais, dans ce domaine, il reste encore à jarre. Je vais me couper de vous un moment. Sauf en cas d'urgence, ne tentez pas de me contacter. J'ai un plan à établir."

Son esprit se ferma.

Il ne nous rejoignit qu'au soir, peu avant l'heure du repas. Notre dîner, tiré de boîtes de conserve, chauffait sur les habituels réchauds.

"Il va falloir éliminer Salles, émit-il. C'est l'unique solution."

"Le tuer ?"

J'avais eu une réaction brutale. Le souvenir du meurtre de Pertignat demeurait en moi, et il m'arrivait d'en éprouver un grand inconfort moral.

"Non. Il n'est pas nécessaire de le tuer. J'ai développé de nouvelles facultés, qui permettront une méthode moins simpliste. Ma décision est prise, et je l'ai mûrement pesée. Je vais détruire partiellement son cerveau. Il ne restera en lui qu'une intelligence végétative. Il n'en souffrira pas, puisqu'il n'aura pas conscience d'avoir perdu quelque chose. Les débiles mentaux ne sont pas malheureux. Il vivra d'une vie animale, et elle aura pour lui ses joies."

"Il me semble que c'est pire que le tuer", émit Sylvie.

"Non. Tout ce qui vit veut continuer à vivre, c'est un besoin aveugle, et absolu. Je sais que ma décision est la bonne. Il ne pourra plus nuire, mais il vivra."

Sa pensée ne vacillait, ni ne doutait. Il nous communiqua sa certitude, totalement raisonnée, et nous l'acceptâmes.

"J'aurai besoin de votre aide. Avant de détruire le cerveau de Salles, je dois le contraindre à des actes qui assureront notre protection. La dépense d'énergie sera énorme, et il sera nécessaire que je vous en emprunte à tous."

La chaîne mentale se noua, anneau par anneau. Nous saisîmes Michel, tandis qu'il s'introduisait dans l'esprit de Salles, et en prenait possession, non en envahisseur qui agresse et saccage, mais lentement, paisiblement, comme la marée montante gagne peu à peu sur la grève, et la submerge.

J'entrai avec lui, en combattant ma répugnance. Pour m'immerger dans les eaux puantes d'un égout, je n'aurais pas dû me contraindre davantage. Je contactais quelque chose de noir, de mauvais, de malpropre... J'avais l'impression d'en être physiquement sali.

Salles possédait, très certainement, des facultés télépathiques latentes. Une part de son esprit perçut notre intrusion, et y réagit par une vague de rage aussi mordante qu'un acide. J'eus peine à ne pas reculer.

Michel s'empara de la conscience de l'ennemi, assez rapidement pour que le groupe ne soit pas atteint par de trop profondes blessures. Mais nous admettions tous, à présent, la nécessité d'empêcher un esprit aussi malfaisant de continuer à nuire.

Pour amener le corps qu'il contrôlait à agir assez naturellement pour ne pas éveiller des soupçons, Michel puisa très largement dans la force mentale de tous.

Salles, téléguidé, contacta par visiophone quelques personnalités du monde politique à sa dévotions. Leurs interventions mettraient fin aux poursuites nous concernant.

Puis Michel, usant de son énergie psychique et de la nôtre comme d'un scalpel, détruisit certaines zones du cerveau de Salles. En le suivant, j'eus l'impression d'une lame microscopique qui taillait, avec une absolue précision, dans des nœuds cérébraux.

L'être que nous abandonnâmes, endormi dans un fauteuil, ronflait légèrement, bouche entrouverte.

En prenant le terme dans un sens humain, il n'avait plus d'intelligence.

XVI

Le soleil de l'été entraît par toutes nos baies. Beau temps, chaleur tempérée par la forêt proche. Notre domaine se situait en lisière des bois de Fontainebleau. Le mauvais chemin rural qui passait devant nos grilles restait le plus souvent désert, ce qui nous convenait très bien.

Notre parc prospérait. Colette lui dévouait tous ses soins. Le tuyau d'arrosage, manié mentalement, la suivait, docile, et crachait son eau comme une bête. Il se comportait en serpent ailé, qui plane et se contorsionne. Les végétaux, reconnaissants, poussaient avec ardeur. Les arbres étaient magnifiques, lustrés, intensément verts. Les plantes vivace revivaient en débauche de couleurs.

La faune trouvait les lieux à son goût. Très souvent, on pouvait voir David accompagné d'un renard, d'un écureuil, ou enveloppé de nuages d'oiseaux.

Ahmed et Joëlle, adorateurs du soleil, y cuisaient des heures et refusaient le port de tout vêtement.

Léna oubliait ses ambitions. Le monde du spectacle et la lutte acharnée qu'il faut mener pour ne pas s'enliser dans son marécage ne la tentait plus. Elle s'était découvert une faculté analogue à celle de Colette concernant les plantes, et étudiait la botanique avec passion.

Uri, Arnaud et Lucien, doués du même goût pour la mécanique, s'entendaient pour soi-disant améliorer nos installations, ce qui nous valait occasionnellement des surprises plus ennuyeuses qu'agréables.

Sylvie se dévouait pour tous, comme elle le ferait toujours, et y trouvait sa satisfaction.

Jean-Jacques écrivait un livre, le crépitement de sa machine à écrire résonnant parfois jusqu'à l'aube.

Jet étudiait, sans plan établi, accumulant des connaissances variées avec l'avidité d'un sol aride qui boit la pluie.

Michel s'occupait à une expérience dont nous ne fûmes avertis que par les premiers résultats visibles.

Sylvie avait pris en charge la gestion domestique. Il lui arrivait de réclamer notre aide, mais, invariablement, elle alimentait elle-même Michel.

Elle s'y employait, quand son émission mentale stupéfaite toucha tout le groupe.

"Mais..., Michel ! Tes dents poussent !"

Nous vîmes par ses yeux les gencives où perlaient des pointes ivoirines.

"Je suis fatigué de me nourrir de bouillies. J'aimerais goûter à de

la nourriture solide."

Nos questions s'entrecroisèrent. Celle de Jet se détacha :

"Tu peux modifier ton apparence ?"

"Je le supposais. J'en ai maintenant la certitude. Je vais émerger de ma chrysalide. Si tu étais plus observatrice, Sylvie, tu aurais remarqué autre chose. Regarde rien front."

Nous regardâmes tous avec elle. Sur la chair lisse, des plissements légers apparaissaient. L'ébauche de paupières...

"Quand j'en aurai fini avec mon visage, émit Michel, je m'occuperai du reste."

"C'est facile ?" demanda Ahmed, passionné.

"Très facile. La seule compensation sera d'avaler une quantité anormale de nourriture."

"Est-ce que... ?"

La question d'A Ahmed n'était pas clairement formulée, mais il émettait, mêlés, crainte et espoir. Colette transmettait un message identique.

"Oui, répondit Michel, paisible. Tous les êtres humains possèdent, à l'état latent, cette faculté d'auto-régénération. Je sais que je pourrai vous apprendre comment utiliser la vôtre. Vous modifierez tous votre apparence comme vous le désirez."

Je compris en cet instant que, sauf Michel, les ratés avaient été blessés durant l'enfance par les normaux. Tous avaient souffert, plus ou moins profondément, d'être rejetés pour cause de différence...

"Tu sais, émit David, ce n'est pas facile d'être un enfant handicapé. Certains de nos professeurs avaient assez de cœur pour ne pas se soucier de notre aspect, mais pas tous..."

Michel avalait son repas, cuillère par cuillère. Nous bavardions, sans échanger une parole. Mis à part quelques phrases occasionnelles échappées à des cordes vocales si la discussion s'excitait, nos conversations étaient remarquablement silencieuses.

Le sujet du débat était, bien sûr, les modifications qui interviendraient dans l'apparence des ratés.

Michel avait choisi le sexe mâle, et il nous montra l'image future d'un jeune homme blond au visage calme.

Sylvie pensait que ses cheveux, indiscutablement, devraient avoir une teinte rousse.

Ahmed se demandait s'il prendrait autant de plaisir à courir dans les bois qu'à y passe-muraille.

Colette était impatiente de toucher physiquement les plantes.

David n'avait pas envie de sacrifier à des yeux normaux sa capacité de vision plus étendue. Michel le rassura. Le problème n'était pas insoluble.

Sylvie acheva de nourrir Michel, et réclama des volontaires

pour mettre la table. Léna et Uri se dévouèrent.

Nous avons meublé notre domaine, et nous prîmes place autour de la grande table qui nous réunissait pour les repas.

Jet alluma la télé pour les informations du soir. Le monde extérieur, que nous avions tendance à oublier, nous envahit très brutalement. La guerre larvée qui couvait au Moyen-Orient menaçait d'entrer dans une phase ultra active. Une fois de plus, le volcan rougeoyant se proposait d'entrer en éruption...

Nos craintes se mêlèrent.

"Quelque jour, émit Jet, ils feront sauter la planète. Ce sera aussi bien. L'homme salit tout ce qu'il touche."

"Ils pouvaient la déduire, émit Michel, si nous les laissons faire. Mais les traces d'avenir nous sont favorables. Notre groupe est le noyau initial de ce qui, un jour, sera la norme sur terre. Nous allons recruter d'autres membres, petit à petit. La machine de Pertignat développera leurs facultés. Et les enfants à naître hériteront les caractères acquis. Nous finirons par gagner, je le sais. Sans doute à la troisième génération. Un monde harmonieux viendra, où il fera bon vivre."

"Et les inaptes ?" demanda Sylvie.

"Dans un monde régi par la sagesse, pourquoi n'auraient-ils pas leur place ? Simplement, nous veillerons à ne pas leur faire ressentir un sentiment d'infériorité. Ils seront du reste la minorité, et, peu à peu, ils disparaîtront. Un croisement ouvert-fermé produira invariablement un ouvert."

"Mais cette guerre ?..." émit Léna.

Ses yeux remontaient terriblement vers ses tempes.

"Elle n'aura pas lieu, émit Michel. C'est une menace de plus, mais qui ne se matérialisera pas. Nous aurons le temps de devenir assez nombreux pour prendre en mains les rênes du pouvoir là où ce sera nécessaire."

Si Michel le disait, c'était vrai, et nous eûmes tous des visions d'espoir.

"Un monde tout neuf", émit Léna, très rêveuse.

Puis, comme plongeant dans une eau froide, par brusque décision :

"Je vous ai fermé une part de mon esprit, surtout à toi, Julien. Depuis que nous sommes réunis, je ne prends plus la pilule. Je voulais un enfant. Et je l'ai. Je suis enceinte."

Pour Michel, la nouvelle n'en était pas une, j'en fus certain. Pour le groupe si, et les souhaits joyeux se mêlèrent.

Colette domina :

"Oh ! un bébé ! Je lui apprendrai les plantes."

Des émissions mentales qui se bousculaient, se chevauchant, exprimaient toutes le même désir : apprendre quelque chose à cet

enfant encore embryonnaire. Les fées se pencheraient sur son berceau, les mains pleines de présents.

Avec des mots, je n'aurais sans doute su que dire. Mais Léna percevait très bien mes sentiments. La tendresse qui m'unissait à elle englobait l'enfant à venir, ou les enfants...

Elle dit, en utilisant ses cordes vocales :

- J'espère que ce sera un garçon.

"Jamais de la vie ! protestai-je mentalement. Moi, je veux une fille !"

"Ce sera une fille, émit Michel. La première de la génération suivante. Nous communiquerons avec elle avant la naissance, et, même par rapport à nous, elle sera quelque chose d'assez extraordinaire."

L'idée d'un enfant supra-génial n'avait pas sur Léna un bien grand impact. Toute animalité femelle, elle berçait déjà un petit paquet de chair idolâtré.

"Je crois, émit-elle, le bleu de ses yeux dessinant des accents aigus, que je j'appellerai Ève."